

Mémoire de DEA en sociologie

---

# La construction sociale du masculin

On ne naît pas dominant, on le devient

Diplôme romand d'études approfondies en sociologie

Année 2004-2005

Directeur de mémoire : Franz Schultheis

Jurée : Lorena Parini

présenté par Christian Schiess

Université de Genève

juin 2005

## Table

INTRODUCTION.....	1
MASCULINITÉS ET POUVOIR.....	6
<i>Pouvoir institutionnel</i> .....	7
<i>Pouvoir symbolique</i> .....	8
<i>Pouvoir individuel</i> .....	12
MASCULINITÉS ET RAPPORTS DE PRODUCTION .....	17
<i>Rapports institutionnels</i> .....	17
<i>Rapports symboliques</i> .....	19
<i>Rapports individuels</i> .....	22
MASCULINITÉS ET ORDRE AFFECTIF.....	28
<i>Ordre institutionnel</i> .....	28
<i>Ordre symbolique</i> .....	33
<i>Ordre individuel</i> .....	35
POUR UNE PSYCHOGENÈSE DE LA DOMINATION MASCULINE.....	37
<i>Maison-des-hommes et théorie des champs</i> .....	38
<i>Le champ militaire</i> .....	44
<i>Le champ sportif</i> .....	49
<i>Le champ du savoir</i> .....	53
<i>La domination comme incorporation</i> .....	57
<i>Masculinités et virilité</i> .....	67
STRATÉGIES DE REPRODUCTION.....	73
<i>Les stratégies de légitimation : le cas de la science</i> .....	74
<i>Les stratégies offensives – violence, pornographie, masculinisme</i> .....	86
<i>Les stratégies de déplacement</i> .....	95
CONCLUSION.....	113
Bibliographie .....	117

*« On ne pourrait suivre le match si l'on concentrait son attention sur le jeu d'une équipe sans prendre en compte celui de l'autre équipe. On ne pourrait comprendre les actions et ce que ressentent les membres d'une équipe si on les observait indépendamment des actions et des sentiments de l'autre équipe. Il faut se distancier du jeu pour reconnaître que les actions de chaque camp s'imbriquent constamment et que les deux équipes opposées forment donc une configuration unique. »*

Norbert Elias

## **INTRODUCTION**

Les discours politiques sur l'égalité des sexes, de même que les recherches scientifiques traitant des rapports de genre, tendent à se concentrer exclusivement sur la situation des femmes. Il ne s'agit pas ici de contester la légitimité de ces postures, que ce soit sur le plan de l'action ou de l'explication, étant donné l'ampleur des défis que pose à une société la relation de subordination qui est celles des femmes, de surcroît lorsque cette société se veut démocratique et revendique la participation de toutes et de tous aux prises de décisions sociales et politiques. Il s'agit au contraire de proposer un éclairage spécifique sur les hommes dans le cadre de l'étude des rapports sociaux de sexe.

Ce travail part d'un constat empirique qui reflète cette double difficulté, à la fois politique et sociologique, de rendre compte d'un tel phénomène social. Malgré toutes les tentatives de comprendre et d'infléchir la structure inégalitaire des rapports sociaux entre femmes et hommes au cours des dernières décennies, nous ne pouvons qu'observer que celle-ci est dotée d'une remarquable persistance. Si une évolution sensible est intervenue dans bien des domaines, notamment sur le plan légal et celui des libertés individuelles, certaines inégalités structurelles demeurent quant à elles en bonne partie inchangées. A elle seule, la division sexuelle du travail, dans une société précisément

fondée sur le travail, permet d'illustrer cette constance : Depuis une trentaine d'années, et ceci malgré l'accès massif des femmes au marché du travail et de nombreuses adaptations formelles, la division selon le genre entre travail professionnel (salariné) et travail domestique (qui reste non-rémunéré) n'a pour ainsi dire pas évolué. Il en va de même de l'écart de salaires entre femmes et hommes, qui n'a subi qu'une très légère baisse. En termes de pouvoir, cette situation se traduit par une sous-représentation chronique des femmes dans les sphères dirigeantes du monde économique et politique. De plus, les nombreuses violences dont font l'objet les femmes de la part des hommes achèvent de souligner la dimension conflictuelle et hiérarchique des rapports de genre.

Les hommes, quant à eux, sont demeurés jusqu'à récemment absents dans les études sur les inégalités entre les sexes, mais également dans les politiques publiques mises en place pour tenter d'y répondre. Or, on pourrait dire que leur absence du discours sur le Pouvoir, entendu comme concept théorique et politique, est à la mesure de leur omniprésence dans la pratique du pouvoir. Parler du genre (ou du sexe), dans les discours politiques mais aussi scientifiques, revient presque toujours à parler des femmes, comme si les hommes n'y avaient pas leur place. Cela peut s'expliquer aisément : tout rapport de domination étant fondé sur une asymétrie des groupes, les dominants bénéficient précisément de l'avantage de ne pas être remis en cause en tant que groupe, ce qui a entre autres effets d'occulter leur fonction dans le rapport hiérarchique<sup>1</sup>. De même que la question de l'inégale répartition des richesses se réduit souvent à une « lutte contre la pauvreté et l'exclusion » ou à une « sociologie de la pauvreté », celle des inégalités entre hommes et femmes tend le plus souvent à se concentrer exclusivement sur la situation de ces dernières, avec dans chaque cas pour conséquence de ne pas s'intéresser aux privilèges, matériels et symboliques, des dominants entendus à la fois comme individus et comme groupe. Dans cette optique, le présent travail peut être précisément compris comme une contribution à une

---

<sup>1</sup> Lorenzi-Cioldi (2002)

« sociologie des dominants » qui entend s'intéresser aux mécanismes par lesquels les privilèges masculins sont reproduits dans le cadre des rapports sociaux de sexe.

Lorsque les hommes apparaissent cependant dans les discours sur les rapports de genre, c'est le plus souvent pour souligner le « lourd fardeau » que fait peser sur eux le processus d'émancipation des femmes. Ici, ce n'est plus la permanence des inégalités, mais plutôt les bouleversements en cours qui retiennent l'attention. Face aux discours féministes qui revendiquent plus d'égalité, apparaît ainsi un discours qui se qualifie lui-même de *masculiniste* et qui souligne l'ampleur des changements intervenus<sup>2</sup>. Or, les quelques tendances évoquées plus haut autorisent à faire l'hypothèse que, quelle que soit la difficulté réelle que cela revêt pour eux, les hommes n'ont pas changé autant que ce que le prétendent certains discours en vogue. Pour ma part, j'appliquerai ici le précepte qui commande de se méfier d'une opposition tranchée entre continuité et changement, dont l'efficacité politique a pour corollaire la faiblesse heuristique. Je me proposerai donc de rechercher la permanence en deçà des ruptures, tout en cherchant à donner leur juste place à celles-ci. En effet, si reproduction des inégalités il y a, rien n'autorise cependant à penser *a priori* que cette reproduction se fait à l'identique, et cela même si la structure de domination demeure stable. C'est par conséquent dans la réalité des rapports sociaux de sexe entendus comme nécessairement dynamiques que je tenterai ici de mettre en évidence, en me concentrant spécifiquement sur le groupe des hommes, certains des mécanismes qui régissent cette dynamique. Les réflexions qui suivent se concentreront sur la situation des sociétés occidentales dites « modernes » et ne prétendent par conséquent pas à une couverture exhaustive des diverses formes culturelles que revêt la masculinité en particulier et les rapports de genre en général, que la littérature anthropologique a par ailleurs largement contribué à mettre au jour.

---

<sup>2</sup> voir notamment Dupuis-Déri (2004)

L'objectif de ce travail est tout à la fois scientifique et politique. Il se veut en effet une contribution aux nombreuses réflexions actuelles sur les façons de promouvoir, pour utopique que soit ce projet, une égalité qui ne soit pas seulement *formelle*, mais une *égalité de fait* entre femmes et hommes dans tous les champs de la société. Cette double entreprise ne me semble pas contradictoire, bien au contraire. Les questions sociologiques posées ici ne pourraient pas même être soulevées si la dynamique des rapports sociaux de sexes, faite de stratégies de préservation et de subversion, n'avait conduit à la situation de forte contestation dans laquelle nous nous trouvons actuellement, avec toutes les implications que cela a engendré pour les sciences sociales. En retour, celles-ci devraient, je le crois, pouvoir rencontrer dans la société un espace de réception et de discussion des résultats des recherches scientifiques. En effet, pour comprendre *comment* les rapports sociaux de sexe peuvent changer, encore faut-il comprendre *ce* qui doit changer et *où* se situent les obstacles à un tel changement, ce qui revient à identifier aussi précisément que possible les mécanismes de production et de reproduction des inégalités qui sont à l'œuvre dans ces rapports ici et aujourd'hui. C'est précisément ce en quoi consistera ce travail dans sa tentative d'appréhender ce qui guide les stratégies masculines en réaction à l'émancipation des femmes.

Avant de poursuivre, comment ne pas évoquer ici ma propre position d'homme dans ce champ de recherche occupé presque exclusivement par des femmes ? Afin d'éviter tout procès d'intention, il me faut préciser que si c'est notamment et nécessairement en tant qu'homme que je vais m'exprimer ici, j'entends bien échapper à cet implacable déterminisme qui voudrait *a priori* que chaque ligne que je m'appête à écrire devrait être interprétée de par ma seule appartenance au groupe social « hommes ». Mais faute de pouvoir écartier tout doute sur ma volonté d'« imposer [ma] conception de la libération des femmes<sup>3</sup> », je ne peux donc que souhaiter, tout en sachant que je me place sur un terrain scientifique et social miné, que l'on me concédera cette indulgence qui est

---

<sup>3</sup> Delphy (1998), « Nos amis et nous », p. 168

si (et parfois même trop) facilement accordée aux « riches » qui étudient la pauvreté, ou aux « blancs » qui étudient le racisme. La posture scientifique que j'engagerai dans cette recherche, si elle est nécessairement le reflet de cette appartenance, est par ailleurs également empreinte de ma propre conscience de moi-même telle qu'elle a été façonnée par mon expérience (d'homme notamment), par ce mélange unique de complicité et de refus qui fait de chaque individu une personne irréductible à sa seule catégorie d'appartenance sociale, quelle qu'elle soit. L'oublier ne serait que sacrifier à une forme d'essentialisme que tout ce texte entend précisément combattre<sup>4</sup>.

\* \* \*

Ce travail se présente en cinq parties. Les trois premiers chapitres se proposent d'analyser le genre masculin en reprenant la nomenclature élaborée par Robert Connell qui l'analyse par l'intermédiaire de trois structures que sont le *pouvoir*, les *rappports de production* et la *cathexis*, c'est-à-dire en quelque sorte l'ordre affectif.<sup>5</sup> Je reprendrai ici cette typologie pour appliquer à chacune de ces trois structures une analyse transversale du concept de genre subdivisé en trois dimensions : institutionnelle, symbolique et individuelle, suivant en cela la suggestion qui m'a été faite par Fenneke Reysoo que tiens par ailleurs à remercier pour son soutien et ses commentaires. Ma reconnaissance va également à Anne-Françoise Praz, qui a largement contribué à stimuler ma curiosité pour les problématiques de genre et sans qui ce travail n'aurait jamais débuté. Que soient également remercié-e-s ici Laurence Bachmann, Iulia Hasdeu et Franz Schultheis qui, par leur lecture d'une première version de ce travail, m'ont permis d'en compléter et affiner utilement certains aspects. Une fois présentée la construction sociale du masculin et ses implications pour les rapports sociaux de sexe en termes de pouvoir (chapitre 1), de rapports de production (chapitre 2) et d'ordre affectif (chapitre 3), je

---

<sup>4</sup> Une illustration du risque d'un tel essentialisme se trouve dans le texte de Nicole-Claude Mathieu (1999)

<sup>5</sup> Connell (1987 et 1995)

m'appliquerai à articuler entre elles ces différentes structures et dimensions qui sont posées ici à titre d'oppositions provisoires, mais dont l'analyse séparée me semble dans un premier temps imposée par la difficulté de rendre compte d'un phénomène social qui tend encore à échapper – et cela également au sein des sciences sociales – à une définition qui soit sociale et historique de part en part. Le quatrième chapitre tentera précisément de dépasser ces oppositions en cherchant à comprendre comment les représentations et normes liées à la masculinité s'articulent avec les pratiques des hommes. Pour ce faire je m'appuierai principalement sur le concept de *maison-des-hommes* tel qu'utilisé par le sociologue Daniel Welzer-Lang, ainsi que sur la théorie des champs de Pierre Bourdieu. La cinquième et dernière partie sera quant à elle consacrée aux différentes stratégies de reproduction de la domination masculine, qui demeurent à ce jour largement sous-étudiées, et dont je tenterai de dresser une typologie.

## **MASCULINITÉS ET POUVOIR**

Parler de rapports sociaux, c'est parler de pouvoir. Toute société est constituée de groupes et la définition même de ces groupes est un enjeu de pouvoir, dans la mesure où ils sont toujours construits en catégories opposées : riches/pauvres, forts/faibles, hommes/femmes, nord/sud, etc. Ces oppositions dichotomiques doivent être comprises comme l'expression même du pouvoir car elles reflètent nécessairement un rapport hiérarchique. Les rapports sociaux de sexe sont donc présents à tous les niveaux de la société et traversent l'ensemble des champs qui la constituent. C'est dans ce sens que Joan Scott affirme que « le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir »<sup>6</sup>. Le genre se *joue* en effet en tous lieux et à tous moments, sans qu'il n'ait besoin de prendre toujours appui matériellement sur des corps sexués. Cependant, il serait vain, pour les sciences sociales du moins, de chercher dans le genre l'origine

---

<sup>6</sup> Scott (1988)

même du Pouvoir, sa cause première en quelque sorte, car cela revient le plus souvent à courir le risque d'une ré-essentialisation, biologique ou même culturelle<sup>7</sup>, des rapports sociaux de sexe. Le genre sera donc considéré ici comme socialement construit de part en part, et l'approche que je privilégierai est celle d'un constructivisme radical. Les quelques considérations qui suivent quant aux différents aspects du pouvoir ont par conséquent pour seul objectif de tenter de contourner les oppositions auxquelles se trouve fréquemment confrontée l'étude des rapports sociaux de sexe.

### ***Pouvoir institutionnel***

Le pouvoir s'exprime parfois sous une forme institutionnelle. Chaque société a établi des règles explicites visant à imposer un contrôle coercitif des rapports entre femmes et hommes, dont le sens est à chercher pour une bonne part dans la transmission intergénérationnelle du pouvoir entre hommes. Ainsi le mariage, le droit de cuissage, l'Eglise ou l'armée constituent des arrangements institutionnels qui ont pour effet dynamique de renforcer l'opposition hiérarchique sur laquelle ils se sont constitués.

Les institutions des sociétés occidentales doivent être comprises dans ce cadre comme des institutions originellement masculines. Or, une demi-démocratie n'étant jamais qu'une demi-dictature, Michèle Riot-Sarcey peut ainsi affirmer sans contradiction que « les rapports de pouvoir, au cœur des relations sociales qui mettent en jeu les hommes et les femmes, ont été transformés en rapport de domination au fur et à mesure de l'extension de la liberté des hommes citoyens<sup>8</sup> ». Et de relever les difficultés que ce rapport de domination implique pour l'analyse historique : « Ici est en question non seulement le passé des acteurs sociaux, mais aussi l'écriture de l'histoire qui véhicule

---

<sup>7</sup> Je pense notamment à l'ouvrage de Françoise Héritier (1996)

<sup>8</sup> Riot-Sarcey (1995) p. 478

les mêmes présupposés [androcentriques] par son incapacité à analyser le politique à partir des pouvoirs qui le constituent.<sup>9</sup> »

Si, dans les sociétés occidentales contemporaines, la quasi-totalité des inégalités entre les sexes ont été formellement bannies des cadres légaux et institutionnels (à l'exception notoire de l'Eglise et de l'armée), il n'en demeure pas moins que les inégalités réelles sont d'une remarquable persistance. Les sociétés occidentales opposent en effet d'une manière particulièrement exacerbée les catégories hommes et femmes, et la composante masculine de cette opposition se situe toujours au pôle dominant de la hiérarchie, ceci dans toutes les sphères sociales : famille, Etat, marché du travail, etc. Il est fondamental pour notre propos de relever que cette continuité du rapport hiérarchique est assurée aujourd'hui en dehors de tout cadre coercitif explicite. Les tenants et aboutissants de la domination masculine échappent par conséquent à la seule analyse institutionnelle. Le caractère particulièrement visible et ostensible des institutions sociales, religieuses et étatiques ne doit en effet pas faire oublier que le pouvoir est irréductible à sa dimension matérielle et aux hiérarchies apparentes.

### ***Pouvoir symbolique***

Une nouvelle vision dominante du masculin et du féminin s'est progressivement imposée avec la montée en puissance de la bourgeoisie, renforcée par les nouvelles institutions mais également par un nouvel ordre symbolique dans lequel l'activité à la fois professionnelle et sexuelle s'opposait à la passivité et à l'inertie de la monarchie déclinante. Cette vision masculine du monde, qui est aussi celle d'une classe socio-économique en cours de formation, s'est en effet construite en double opposition à la catégorie des femmes et à celle des aristocrates, ces deux catégories étant fréquemment associées l'une à l'autre. C'est ainsi que l'ordre bourgeois peut s'ériger par une

---

<sup>9</sup> *ibid.*, p. 477

émasculation symbolique du roi, métaphore sexuelle de l'impuissance décriée de la monarchie. Dans son étude historique de la masculinité depuis la Révolution française jusqu'en 1914, André Rauch relève que « symboliquement, la monarchie absolue dévirilise les sujets. Elle réduit ceux qui servent le monarque à la condition de serviteurs ou de domestiques.<sup>10</sup> » Cette assimilation des hommes de l'Ancien-Régime à la féminité a pour effet de construire en creux un nouvel homme, viril, porteur des idéaux révolutionnaires : « La liberté et l'égalité naissent du courage physique, source de défis et de bravades rituels entre hommes.<sup>11</sup> » Une nouvelle forme de socialisation masculine apparaît donc, qui inscrira durablement la différence des sexes dans l'ordre symbolique, légitimant ainsi le monopole des hommes sur le contrôle des institutions révolutionnaires, puis républicaines. C'est en élaborant de nouvelles façons de se différencier des femmes que les hommes de la classe bourgeoise vont ainsi s'approprier la continuité du pouvoir politique et économique. La prophétie de l'individu libre et autonome, entendu comme masculin et viril, se réalise donc et se donne à voir par la lutte constante pour le mérite et l'honneur, sources du pouvoir social légitime.

Etant donné que tout pouvoir se fonde sur une opposition entre catégories dont il est lui-même l'expression, sa fonction primordiale est de reconduire sans cesse cette opposition afin de perpétuer l'ordre social qu'il entend légitimer. Cette fonction légitimatrice, consubstantielle de tout pouvoir, consiste donc pour ce dernier à se faire passer pour autre chose qu'il ne l'est en réalité, pour paraphraser Pierre Bourdieu. S'agissant du genre, la domination masculine, pour assurer sa continuité, doit donc sans cesse produire des femmes et des hommes pour reproduire le principe hiérarchique qui soutient cette division. Toutefois, et il est important de le mentionner ici déjà, rien n'indique que cette reproduction s'effectue à l'identique : « être une femme » ou « être un homme » ne revêt pas la même signification et n'exprime pas la même réalité à différentes époques et dans différents contextes culturels. Cependant, une condition

---

<sup>10</sup> Rauch (2000) p. 25

<sup>11</sup> *ibid.* p. 31

nécessaire de succès du pouvoir est précisément d'occulter cette contingence socio-historique de l'appartenance de genre pour la faire apparaître comme nécessaire et indépassable. La religion, à laquelle se sont progressivement substituées la biologie, la médecine<sup>12</sup> ou la psychanalyse orthodoxe<sup>13</sup>, a activement contribué à cette dynamique de légitimation de l'ordre du genre, en décrivant ce dernier comme un impératif transcendantal ou biologique, ce qui revient au même. Le pouvoir symbolique, entendu comme le pouvoir de nommer et de signifier, a ainsi pour effet chez les dominants que ceux-ci ne se vivent pas comme dépositaires d'un tel pouvoir, mais comme titulaires d'un *droit* légitime à disposer des femmes, de leurs corps et de leur travail.

Si la « valence différentielle des sexes », telle que la décrit Françoise Héritier<sup>14</sup>, apparaît comme un ordre symbolique commun à toutes les sociétés, cela ne signifie pas pour autant qu'elle soit inscrite dans quelque nécessité transcendantale ou organique. Cette valence différentielle, dans une perspective sociologique, est un phénomène social dont l'origine est à chercher dans l'ordre social inégalitaire des rapports de genre. Ainsi entendue, la différence peut donc difficilement servir à penser l'égalité. Pour Catharine MacKinnon, en effet, « exiger d'une femme sa conformité au critère dominant – à savoir le critère défini et incarné par ceux-là mêmes par rapport auxquels elle est socialement définie comme différente – signifie tout simplement que l'égalité des sexes est conçue de manière à ne jamais pouvoir être réalisée »<sup>15</sup>. C'est un constat du même ordre que fait Colette Guillaumin : « La revendication de la différence est l'expression du fait qu'on est sans défense, et, plus, qu'on ne souhaite pas se défendre ni en acquérir les moyens mais qu'on demande l'estime et l'amour. En fait, cela revient à la revendication de la faiblesse. Mais la revendication de la dépendance et de la faiblesse

---

<sup>12</sup> voir notamment Gardey & Löwy (2000)

<sup>13</sup> voir notamment Schneider (2000)

<sup>14</sup> Héritier (1996)

<sup>15</sup> citée in Kymlicka (1999), p. 263

peut-elle éliminer la dépendance et la faiblesse ?<sup>16</sup> » L'inégalité entre hommes et femmes est donc tout entière présente dans la différence même qui les oppose, et c'est celle-ci qu'il convient de reproduire pour perpétuer celle-là, avec des formes très variables selon les cultures et les époques. Pour les hommes en particulier, il s'agit donc tout d'abord de se faire reconnaître comme des hommes, mieux, comme des « vrais hommes » selon les normes en vigueur, afin de faire reconnaître comme légitimes les privilèges dont ils disposent. Ce mécanisme social de reproduction des privilèges échappe en majeure partie à la conscience immédiate des individus et chacun-e y concourt, ne fût-ce déjà que par son assentiment à appartenir aux catégories « homme » ou « femme » sans apercevoir la structure nécessairement hiérarchique de ces catégories. C'est là une manifestation du pouvoir tel que l'a décrit Foucault, à savoir un pouvoir infiniment diffus et qui imprègne l'ensemble des interactions sociales, qui façonne et discipline les corps, qui « pénètre et contrôle le plaisir quotidien »<sup>17</sup>. C'est par « l'obligation de l'aveu »<sup>18</sup>, c'est-à-dire à travers la reconnaissance incorporée par les individus des catégories du pouvoir qui les opprime, que ce pouvoir peut se fonder dans l'expérience pratique et acquérir sa légitimité sociale. D'une autre façon, Goffman a montré la grande variété des cadres sociaux quotidiens où se jouent et se rejouent les différences de genre, avec chaque fois pour effet de légitimer les dichotomies et de (re)construire les catégories qui les sous-tendent : « Dès le début, les personnes placées dans le groupe mâle et celles qui le sont dans l'autre groupe se voient attribuer un traitement différent, acquièrent une expérience différente, vont bénéficier ou souffrir d'attentes différentes ».<sup>19</sup> Faites corps, ces catégories ont en outre pour effet de s'inscrire non seulement dans les attentes des individus, mais jusque dans la définition la plus intime de leur personne : « Dans la mesure où l'individu élabore le sentiment de qui il est et de ce qu'il est en se référant à sa classe sexuelle et en se jugeant lui-même

---

<sup>16</sup> Guillaumin (1992), « Questions de différence », p. 95

<sup>17</sup> Foucault (1976), p. 20

<sup>18</sup> *ibid.*, p. 80

<sup>19</sup> Goffman (1977), pp. 46-47

selon les idéaux de la masculinité (ou de la féminité), on peut parler d'une *identité de genre*. »<sup>20</sup> Ce parallèle entre la philosophie du sujet et l'infiniment petit sociologique analysé par l'interactionnisme symbolique mérite d'être suivie si l'on entend articuler dans une même réflexion les dimensions symbolique et individuelle du pouvoir.

### ***Pouvoir individuel***

Dans cette perspective, la conscience de soi doit être comprise déjà comme un effet symbolique du pouvoir, car une telle conscience est indissociable de nos catégories objectives d'appartenance, parmi lesquelles celle de genre occupe une place toujours centrale. Judith Butler, dans un essai sur la « vie psychique du pouvoir », a cherché à montrer comment le pouvoir est « à la fois l'opresseur et le créateur du sujet », avec un accent particulier placé sur le corps en tant que lieu et moyen d'expression de ce pouvoir.<sup>21</sup> La conscience apparaît ici comme nécessairement aliénante : « Persister dans son être signifie consentir d'emblée à des modalités sociales qui ne sont jamais entièrement les siennes. »<sup>22</sup>.

Le pouvoir *s'inscrit* donc littéralement dans chaque individu sous la forme de *dispositions* corporelles, mais sans pour autant perdre sa dimension sociale et historique, mécanisme que Bourdieu a décrit à travers le concept d'*habitus* : « Produit de l'histoire, l'*habitus* produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire. »<sup>23</sup> Lorsque Foucault parle de « bio-pouvoir », c'est là une autre façon de décrire ce même processus d'incorporation des structures sociales chez des individus qui en sont à la fois tributaires et dépositaires, qui se font avec et contre elles, bref, qui sont amenés à *composer* avec elles. Ainsi

---

<sup>20</sup> *ibid.*, p. 48 (souligné par l'auteur)

<sup>21</sup> Butler (2002)

<sup>22</sup> *ibid.*, p. 284

<sup>23</sup> Bourdieu (1980), p. 91

posée, la définition du pouvoir permet donc d'échapper au choix imposé entre déterminisme et liberté, entre structure et action. Butler, à la suite de bien d'autres, cherche à échapper à cette alternative en centrant sa réflexion théorique sur le moment (hypothétique) originaire de la conscience comme « cette vulnérabilité primaire à l'Autre afin d'être<sup>24</sup> », sorte de *trope fondateur* qui, par un « retournement sur soi<sup>25</sup> », constitue par ce retour même l'émergence de l' « instance critique<sup>26</sup> ».

On le voit, tant la théorie que la réalité permettent d'échapper à l'opposition, pourtant souvent affirmée, entre le symbolique et le psychique. En effet, la résistance au pouvoir découle du concept même de pouvoir ainsi défini et est observable dans tous les rapports sociaux : il n'existe pas de pouvoir auquel aucune opposition ne puisse être adressée. Cela n'est concevable ni théoriquement, ni empiriquement : « Dès qu'il n'y a plus de lutte, c'est-à-dire de résistance des dominés, il y a monopole des dominants et l'histoire s'arrête.<sup>27</sup> » Le pouvoir contient donc sa propre résistance ; il produit les conditions de sa propre fragilité. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il ne dispose pas de ressources infinies pour assurer sa reproduction, et parmi ces ressources le corps, avec ses pulsions, ses désirs et ses douleurs, constitue un terrain de reproduction privilégié : domestiquer les corps pour contrer leur potentiel subversif, ce « *body langage* » auquel Connell souhaite voir reconnaître le statut d'*agent social*<sup>28</sup>. La fin de toute résistance, c'est-à-dire la *fin de l'histoire*, ne doit-elle pas être comprise comme ce moment impossible où tous les pouvoirs seraient parvenus à neutraliser tous les corps par la violence, la faim, la torture, le travail ou la lobotomie ?

---

<sup>24</sup> *ibid.*, p. 48

<sup>25</sup> *ibid.*, p. 177

<sup>26</sup> *ibid.*, p. 257

<sup>27</sup> Bourdieu (1984) p.168

<sup>28</sup> Connell (1995)

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les manifestations de violence masculine à l'égard des femmes doivent donc être comprises comme un signe de cette nécessaire imperfection du pouvoir qui est ici celui des hommes sur les femmes. La violence symbolique et la violence physique sont des composantes indissociables du pouvoir qui s'en approprie ainsi le monopole de la légitimité. La prise de conscience actuelle des violences masculines est à ce titre significative de la crise de légitimité de la domination masculine qui prévaut les sociétés occidentales contemporaines, lesquelles se sont précisément constituées sur l'affirmation du sujet autonome et des libertés individuelles. Ce qui pose à ces mêmes sociétés un défi politique de taille, dans la mesure où les discours empreints de liberté se doublent souvent d'une cécité toute moderne face aux inégalités sociales de fait.

La violence masculine, telle qu'elle se manifeste notamment à l'égard des femmes, ne peut pas être comprise indépendamment des autres rapports sociaux où elle s'exerce et où elle s'*entraîne*. On peut citer, à titre d'exemple, l'armée qui est l'un des terrains privilégiés où des hommes apprennent à la fois à maîtriser et à exercer la violence, apprentissage dont on peut faire l'hypothèse qu'il aura des effets sociaux bien en dehors du strict cadre militaire et des rapports internationaux dans lesquels il s'inscrit explicitement. Le genre étant une catégorie transversale aux autres catégories sociales, on aura tout à gagner à prendre en compte dans l'analyse tous les cadres où se construit la masculinité et notamment sa composante violente, et non seulement dans les interactions qui les placent physiquement face aux femmes. Le problème grave et épineux des violences dites « sexuelles » ne peut pas faire l'économie d'une compréhension de ce qui rend les hommes si violents, notamment à l'égard des femmes<sup>29</sup>. Une telle entreprise paraît tout à fait légitime, sans pour autant remettre en cause (faut-il le préciser ?) les études qui considèrent les violences à l'égard des femmes dans leur spécificité propre. Il serait cependant erroné de penser que cette forme précise

---

<sup>29</sup> voir notamment à ce sujet Welzer-Lang (1996)

de violence n'est qu'une simple expression du pouvoir individuel de certains hommes sur certaines femmes. Il s'agit bien d'un phénomène social dont les expressions individuelles ne peuvent être appréhendées sans faire appel à domination masculine elle-même.

Etant donné que le pouvoir échoue nécessairement à créer des groupes parfaitement homogènes, les individus sont irréductibles à leurs catégories d'appartenances et toute généralisation hâtive fait courir à nouveau le risque de l'essentialisme. Il n'en demeure pas moins que chaque homme, en tant que porteur d'une partie du pouvoir qui lui est conféré par sa socialisation en tant que membre d'un groupe dominant, est un détenteur individuel de ce pouvoir. Celui-ci est cependant relatif aux autres positions que les hommes et les femmes occupent dans l'espace social : origine sociale, race, sexualité notamment. Mais si l'on pouvait raisonner ici toutes choses égales par ailleurs, il serait alors possible de démontrer que la masculinité, et donc le sentiment de supériorité par rapport aux femmes, est ce qu'il reste de valorisant pour un homme lorsqu'il est privé des autres sources de prestige social que sont la richesse, les diplômes, la santé, etc.

La réalité est ainsi toujours plus complexe que la théorie, et les individus sont dotés d'une propension à échapper aux catégories dans lesquelles le pouvoir (qui peut inclure les sciences sociales) tend à les enfermer. L'imperfection de tout pouvoir, de même que les nombreuses violences à l'égard des femmes, ne doit pourtant pas faire oublier que la domination masculine semble à bien des égards friser la perfection, tant elle est ancrée dans l'ordre symbolique, ce qui ne facilite précisément pas la tâche des sciences sociales. L'une des questions fondamentales qui se pose aujourd'hui à ces dernières pour rendre compte de la persistance des inégalités entre femmes et hommes est de savoir comment le pouvoir se fait corps. Une des façons de répondre à cette question est de tenter de décrire comment se construit chez les hommes cette « *libido dominandi* » évoquée par Pierre Bourdieu. Cette question, sur laquelle je m'attarderai plus loin,

oblige, en l'état actuel des recherches et des débats, à revisiter l'habitus masculin à la lumière des apports de la psychologie sociale et de la psychanalyse.

Car même si les rapports de domination sont tout entiers inscrits dans l'histoire des sociétés et de leurs institutions, ils imprègnent également, et le plus souvent de façon inconsciente, nos façons de percevoir le monde. Le lien entre les dimensions historique et cognitive du pouvoir symbolique est illustré notamment par Michèle Riot-Sarcey : « Rejetée hors du politique, la domination de sexe, forme achevée d'une relation de pouvoir qui s'exerce sur des individus considérées comme non-acteurs de l'histoire, s'est inscrite dans les mentalités, ou s'est donnée à lire dans les représentations culturelles. (...) Et lorsqu'elles interviennent dans le champ de la création ou dans l'espace public, elles ne sont entendues que dans un langage en harmonie avec l'opinion commune. (...) Elles ne disposent de reconnaissance politique que par la médiation de la reconnaissance masculine, principe intermédiaire nécessaire à l'accès à la représentation politique.<sup>30</sup> » Pour sa part, Fabio Lorenzi-Cioldi a traqué jusque dans ses effets psychiques les plus subtiles cet inconscient androcentrique. S'intéressant aux personnes qui tentent précisément d'échapper à l'identité psychique de genre en revendiquant l'*androgynie psychique*, il est ainsi amené à constater que « les bénéfices que les individus tirent de l'androgynie se réduisent pour une part à l'incorporation de la composante masculine<sup>31</sup> ». Il en découle que « partout, l'androgynie fortifie malgré lui la représentation d'une société sexuée... et sexiste<sup>32</sup> ». On le voit, le masculin s'impose avec d'autant plus de force qu'on l'attend le moins, et au moment même où on compte précisément le dépasser. Que ce soit dans les tentatives de promouvoir l'accès des femmes aux institutions politiques, ou dans les stratégies individuelles mises en œuvre pour dépasser l'opposition entre féminin et masculin, ce dernier finit par se rappeler à nous avec insistance comme pôle dominant.

---

<sup>30</sup> Riot-Sarcey (1995) pp. 478-480

<sup>31</sup> Lorenzi (1994) p. 136

<sup>32</sup> *ibid.*, p. 74

## **MASCULINITÉS ET RAPPORTS DE PRODUCTION**

Que s'agit-il donc de défendre ici et aujourd'hui ? La structure de base qui sous-tend la domination masculine moderne a souvent été décrite comme étant la division sexuelle du travail, laquelle a pour corollaire le contrôle des institutions politiques, économiques et militaires. La socialisation masculine concourt à préserver cet état de fait, sans que le rapport de domination y soit toujours explicite, notamment dans les cadres spécifiques d'interaction dont les enjeux spécifiques masquent souvent des enjeux sociaux plus larges.

### ***Rapports institutionnels***

La division sexuelle du travail, dans les sociétés industrielles de type capitaliste, se fonde sur une séparation entre les tâches « productives » et les tâches « reproductives ». L'institution du marché du travail, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est par conséquent indissociable de celle du mariage, l'une et l'autre ne pouvant être comprises séparément dans leurs fonctions de préservation de l'ordre patriarcal.

Dans une approche socio-historique, les origines de la division sexuelle du travail sont à rechercher dans les effets de la révolution industrielle qui, pour la première fois dans l'histoire, a séparé le lieu de production du lieu de reproduction. Dans la société préindustrielle, en effet, travail et ménage procédaient d'un même espace de socialisation qui est la famille et dans lequel production et consommation se trouvaient réunies. Que ce soit dans l'agriculture ou dans l'artisanat, on peut dire qu'à cette époque toutes les femmes, ou presque, travaillaient. Bien que leurs activités fussent clairement distinctes, hommes et femmes participaient ensemble aux différentes tâches qui constituaient le quotidien de l'activité économique. Dans un tel cadre, le travail ménager

se distinguait peu du travail productif et les tâches parentales relevaient de la même nécessité d'assurer la subsistance du « ménage » par la reproduction familiale du principal facteur de production qu'étaient les enfants.

Dès lors que le lieu de production se déplace du foyer vers l'usine, le travail devient peu à peu une activité comportant une spécificité géographique propre qui va le différencier clairement du lieu de reproduction qu'est la famille. Or, cette différenciation ne peut se faire que sur une base arbitraire dans la mesure où aucun changement fondamental n'est intervenu dans le processus qui lie logiquement et matériellement entre elles la production et la consommation, comme le note Christine Delphy : « Il est donc absurde d'introduire une coupure dans ce processus. C'est cependant ce qui se passe quand on comptabilise comme production une certaine partie de ce processus – jusqu'à la production de farine incluse, et que l'on considère l'autre partie, la cuisson du pain par exemple, comme non productive<sup>33</sup> ». On voit donc que la division des sphères d'activité entre travail productif et tâches domestiques « non-productives » est une construction idéologique – entérinée et légitimée par la science économique – sur laquelle va pouvoir se fonder la gratuité du *travail* domestique et, par là, l'exploitation des femmes. Dans le même temps, la notion même de travail acquiert une dimension nouvelle qui va en changer la nature : le salariat. De ce fait, les femmes vont progressivement se retrouver scindées en deux groupes avec, d'une part, celles appartenant à la classe moyenne nouvellement constituée qui vont devenir des « femmes au foyer ». D'autre part, on va assister à l'apparition des ouvrières d'usine, appelées non sans ironie « ouvrières spécialisées », issues des classes populaires et contraintes d'occuper des emplois non qualifiés. Loin de se faire d'une façon « égalitaire », cette arrivée des femmes sur le marché du travail va concerner des activités qui étaient déjà prises en charge par elles auparavant, à savoir notamment le textile ou l'alimentation. Ce n'est que bien plus tard,

---

<sup>33</sup> Delphy (1998), « L'ennemi principal », p. 39

avec le développement du secteur des services, que l'on verra apparaître en masse les représentantes de la nouvelle catégorie des « employées de bureau ».

### ***Rapports symboliques***

La division entre travail « productif » et travail « reproductif » trouve donc sa légitimité symbolique dans l'opposition moderne entre « sphère domestique »<sup>34</sup> et « sphère publique », avatar bourgeois de l'ancienne opposition entre « nature » et « culture ». Dans cette perspective, l'émergence du salariat féminin, pourtant nécessaire à la satisfaction des besoins croissants de productivité, va se heurter au nouveau modèle bourgeois de la famille qui confère aux hommes la responsabilité de la production et le monopole de l'espace public, alors que les femmes sont les garantes de la reproduction et du bon fonctionnement de l'espace domestique. Elles se retrouvent donc érigées en gardiennes d'une morale bourgeoise masculine qui verra d'un mauvais œil leur émancipation de la sphère familiale perçue comme une menace pour l'équilibre général de la société. Les hommes, en effet, avec le transfert de leur activité quotidienne de la famille vers un lieu de travail qui en est souvent éloigné, doivent faire face à une remise en cause fondamentale du modèle patriarcal qui prévalait jusque là. Cette transition ne se fait pas sans difficulté, notamment lorsqu'il s'agit d'accepter qu'une partie importante des activités de leurs conjointes échappent à leur contrôle. Le fait qu'elles occupent un emploi hors du domicile constituent pour eux une prise d'indépendance à leur égard, mais également un transfert de dépendance vers une nouvelle figure masculine qui est le patron. Comme l'a relevé par ailleurs François de Singly, le modèle de la « femme au foyer » naît précisément avec la bourgeoisie qui s'inspire en cela du modèle aristocratique : la femme, *passive*, va ainsi prendre symboliquement la place de

---

<sup>34</sup> J'adopterai ici la notion de « sphère domestique » de préférence à celle de « sphère privée », tenant compte en cela des observations de Will Kymlicka quant à la doctrine du *pater familias* qui, en réduisant les intérêts (ou les conflits) de la famille aux intérêts privés de son chef, a précisément favorisé la confusion du privé et du domestique. Voir Kymlicka (1999), pp. 274 sq.

l'aristocrate dans la société bourgeoise. Pour les hommes en effet, dont l'honneur passe par l'*activité* à tous égards, « avoir une femme au foyer, c'est avoir les moyens d'avoir quelqu'un qui ne fait rien<sup>35</sup> ». Le travail salarié des femmes devra donc, et pour longtemps, lutter contre un paradoxe originel dans la mesure où il constitue une nécessité économique mais est difficilement accepté par la morale dominante d'un système dont l'économie est pourtant basée essentiellement sur le travail.

Cette séparation des rôles, la société industrielle va l'ériger en une complémentarité entre les sexes, nécessaire au bon fonctionnement de la société tout entière. Cette complémentarité sera justifiée comme relevant de l'ordre naturel des choses, permettant ainsi d'établir des systèmes normatifs différenciés pour le travail des hommes et des femmes, et surtout d'ancrer ces stéréotypes de façon durable dans les représentations collectives. Face à ce discours naturalisant, les études menées par des anthropologues féministes ont démontré qu'une telle complémentarité a davantage pour effet de justifier un schéma de domination et de dépendance non réciproque que d'assurer un système optimal de division du travail. L'argument de la limitation physique des femmes qui leur ferait assumer les travaux les moins pénibles a notamment été mis en doute par des analyses détaillées des différentes tâches traditionnellement attribuées aux femmes dans les sociétés primitives. Le constat qui en résulte est que, si ces tâches exigent souvent une force instantanée moindre et sont toujours moins spectaculaires que celles des hommes, elles n'en demeurent pas moins extrêmement pénibles physiquement, entraînant notamment des efforts longs et soutenus ainsi que des postures douloureuses pour le corps. Or, il apparaît que ces tâches sont considérées généralement comme dégradantes pour l'homme et sont souvent celles-là mêmes qui sont confiées aux esclaves (hommes) dans les sociétés qui connaissent ce type de travail. Il s'agit notamment du transport du bois et de l'eau, du désherbage ou encore de la cuisine. La logique qui sous-tend telle division du travail pourrait donc se résumer à la formule :

---

<sup>35</sup> Je cite librement cette formule empruntée à une intervention de François de Singly à l'Université de Genève.

« pourquoi s’acquitter soi-même d’un travail désagréable que l’on peut faire effectuer à autrui ? ». Il convient ici de relever que dans un grand nombre de cultures, africaines et latines notamment, la valeur de l’homme réside précisément dans le fait de ne pas travailler, le travail étant conçu comme un mal nécessaire.

Une autre explication de la domination masculine dans la division sexuelle du travail, fournie par Paola Tabet, met en évidence le rôle fondamental joué par l’appropriation des outils et le contrôle des instruments de production. Son analyse part du constat que, avec l’apparition des premiers outils, « l’être humain n’est plus défini et limité par les possibilités de son corps : les outils deviennent son prolongement, élargissent sa capacité de s’approprier la nature et d’agir sur elle »<sup>36</sup>. Contrôler les outils en revient donc à dominer le monde qui nous entoure. Elle montre ensuite de façon détaillée comment les hommes se sont octroyé le monopole de la fabrication et de l’utilisation des outils et des armes de chasse, à la fois instruments prestigieux et symboles de virilité, qui s’est ensuite doublé d’un monopole de la violence, faisant ainsi de la division du travail une structure de domination. Un système rigoureux de codes et d’interdits se met donc en place, par lequel l’un des deux sexes détient la possibilité de dépasser les limites de son corps avec des instruments de plus en plus complexes, alors que l’autre se trouve forcé d’utiliser sa seule force physique ainsi que les outils les plus rudimentaires auxquels on lui permet l’accès.

Cette distribution inégale de l’accès aux outils va avoir pour effet une division des tâches accomplies par les hommes et les femmes, mais cette division va elle-même évoluer avec l’apparition progressive de nouveaux outils. Ainsi, des activités traditionnellement confiées aux femmes se masculinisent soudainement avec l’invention d’un outil plus complexe permettant d’effectuer ces activités. Cela revêtra une importance majeure avec le développement technologique qui verra toujours les

---

<sup>36</sup> Tabet (1998), « Les mains, les outils, les armes », p. 18

hommes utiliser les machines les plus complexes. Par conséquent, le travail des femmes, s'il évolue également avec la technologie, reste « étroitement subordonné au travail de celui qui possède et utilise techniques et instruments fondamentaux »<sup>37</sup>. En outre, certaines chercheuses ont mis en évidence que le premier travail humain productif est celui de l'utérus<sup>38</sup>, fournissant de la sorte une explication supplémentaire à la nécessité pour les hommes, afin de préserver leur suprématie, de contrôler le corps et la sexualité des femmes en les maintenant dans la sphère « reproductive ». Cette occultation sociale et historique de l'activité des femmes qui se trouve de la sorte reléguée dans les nécessités de la Nature, Pascale Molinier l'illustre à sa façon par cette formule : « Instinct maternel ? Non, travail féminin ! »<sup>39</sup>.

### ***Rapports individuels***

La division moderne du travail se fait en fonction du sexe, mais également de la classe sociale et de l'ethnicité. La logique du pouvoir qui consiste à catégoriser les individus commande donc de construire à chaque fois des hommes qui ne soient pas des femmes, mais toujours des hommes différents les uns des autres selon le rôle qui leur est imparti dans l'espace productif. Les masculinités modernes sont donc nécessairement plurielles et reflètent en bonne partie la structure capitaliste des rapports de production.

La construction de ces masculinités passe par la construction de corps capables de répondre aux besoins imposés par le travail. Pour les ouvriers, il s'agit *de faire corps* avec les outils qui deviennent le prolongement de leur anatomie. Les métaphores liant les corps des ouvriers à leurs instruments, la force physique au labeur, sont une illustration symbolique de cet attachement du prolétaire aux outils de production, avec une division des tâches qui ne permet plus de s'identifier à l'œuvre accomplie, mais

---

<sup>37</sup> *ibid.*

<sup>38</sup> voir notamment Ortner (1974)

<sup>39</sup> Molinier (2003a) p. 113

uniquement à la machine qui en accomplit une partie. En construisant ainsi des corps aptes au travail, la société industrielle a fait de ce dernier non seulement son cœur symbolique et institutionnel, mais l'a inscrit matériellement dans les individus qui se définiront désormais à travers lui. Ainsi le travail, dont l'étymologie latine renvoie au *tripalium* (instrument de torture à trois pales), passe-t-il d'une activité dégradante à une valorisation sociale qui lui confère une légitimité nécessaire à la reproduction des rapports de classe qui s'étaient déjà redessinés progressivement sous l'Ancien-Régime.

A des masculinités ouvrières centrées sur la force et la puissance corporelles, s'ajoutent et s'opposent des masculinités bourgeoises construites autour des figures du père et du mari qui remplacent la figure du roi déchu. Chaque homme se trouve investi d'une partie du pouvoir absolu qui était celui de la monarchie, et se doit d'assurer la sécurité de sa propre famille, dans les limites toutefois de la subsidiarité imposée par le pouvoir de l'Etat nouveau. « En retour, la présence d'une épouse au foyer donne une assise sociale et fait du bon époux un homme accompli : un bourgeois en famille, en majesté. La femme dépositaire de sa réputation, cette forme de l'honneur dans un groupe social circonscrit, en devient le garant. Voilà sur quoi reposera l'identité masculine.<sup>40</sup> » Les femmes, pour leur part, participent également à ce processus de séparation des sphères d'activité, à travers notamment l'exaltation des valeurs romantiques et l'idéal de l'amour conjugal qui servent de légitimation symbolique à leur domestication. Ce modèle s'impose en retour à toutes les catégories sociales. Il s'agit pour les hommes d'assurer leur statut social par la possession de femmes confinées, si nécessaire par la force, dans l'espace domestique. La force physique développée au travail, et vécue comme un gage de virilité, est à ce titre indissociable de celle mise en œuvre face aux épouses récalcitrantes qui menacent l'honneur des hommes. La division sexuelle du travail et le mariage sont des institutions qui confèrent à chaque homme un pouvoir relatif sur les femmes. Leur possession est pour eux un signe de prestige.

---

<sup>40</sup> Rauch (2000) p. 89

On voit ainsi que la masculinité, jusque dans ce qu'elle a de plus intime, est fonction de la structure des rapports sociaux non seulement de sexe, mais aussi de classe. De nouveaux espaces de socialisation masculine voient le jour, qui permettent de créer entre hommes des formes de solidarités en fonction des enjeux propres à leur catégorie sociale. Ainsi les syndicats permettent-ils aux ouvriers de faire face de façon solidaire à leur position dominée dans l'espace productif, mais ils se révéleront être également les terrains d'une résistance redoutable à l'apparition du salariat féminin, vécue comme une intrusion des femmes dans un secteur masculin qu'il s'agira de défendre, ce qui revient à défendre sa virilité face à ce danger fondamental que constitue la féminité. Le développement des clubs de sports populaires est également significatif de ces nouvelles formes de socialisation qui sont autant de lieux où se créent et s'entraînent des pratiques qui permettent de faire face au monde compétitif et impitoyable du travail, avec pour effet de renforcer sa virilité et échapper au monde féminin<sup>41</sup>. Les clubs bourgeois présentent des modalités différentes de construction de la masculinité, mais dans tous les cas la participation à ces formes de socialisation est le gage d'un pouvoir matériel et symbolique relatif, et cela quelle que soit la position occupée dans l'échelle sociale. L'effet est toujours celui d'une tension de toutes les masculinités périphériques vers le sommet de la hiérarchie des rapports de production. C'est cette forme dominante de masculinité, qui s'érige en modèle légitime pour tous les hommes, que Robert Connell a désignée sous le terme de « masculinité hégémonique »<sup>42</sup>.

Il est fondamental pour toute analyse des masculinités et des socialisations masculines, nécessairement plurielles, de prendre en compte le fait qu'aucune d'entre elles ne peut être expliquée ou comprise sans faire appel à cette forme hégémonique déterminée par l'état général des rapports sociaux. Ces rapports sont aujourd'hui globaux, si bien qu'une division internationale du travail, superposée à la division en classes et en

---

<sup>41</sup> voir Rauch (2000) et Dunning (1986)

<sup>42</sup> Connell (1995)

genres, impose d'appréhender les masculinités dans leur variété toujours plus complexe, en tenant compte des mouvements migratoires et des formes spécifiques que prend la masculinité parmi les populations immigrées, laquelle agit en retour sur les représentations de genre dans l'ensemble de la société<sup>43</sup>.

A l'heure actuelle, la persistance des inégalités entre les sexes sur le marché du travail devrait pouvoir trouver un facteur explicatif dans la non remise en cause de ce marché en tant qu'institution masculine. Les modifications qui ont été apportées se sont concentrées exclusivement sur l'aspect formel et légal des discriminations, mais la division sexuelle du travail a fait l'objet de peu de changements, laissant intacte la structure patriarcale qui la sous-tend. Si les femmes ont accédé massivement aux sphères professionnelles, les postes qu'elles occupent restent largement subordonnés à la hiérarchie masculine et ce sont toujours elles qui effectuent la quasi-totalité du travail domestique, lequel demeure non-rémunéré tout en *profitant* massivement à l'économie capitaliste mondiale. Quand bien même certaines tentatives d'infléchir la situation ont été imaginées, elles demeurent très modestes dans leur ambition et limitées dans leurs effets. C'est le cas notamment des politiques de réduction du temps de travail, dont Dominique Méda a montré qu'elles ont davantage renforcé la répartition des tâches qu'elles ne l'ont infléchi : les hommes ayant bénéficié de ces gains de temps les ont réinvestis dans des activités telles que les loisirs ou le bricolage, mais très rarement dans les tâches domestiques<sup>44</sup>.

Lors d'un entretien de groupe réalisé avec cinq hommes en formation professionnelle, j'ai eu l'occasion d'aborder cette question de la répartition des tâches entre femmes et hommes dans le monde professionnel. Les propos de l'un d'eux, travaillant dans l'hôtellerie-restauration, se révèlent intéressants à ce sujet : « *Y a quand même plus de filles à la réception... quoi que, non c'est bien réparti. Mais les mecs y en a moins qui*

---

<sup>43</sup> Connell (2000)

<sup>44</sup> Méda (2000)

*font les chambres quoi.* » A ma question de savoir si cette différence est due à leurs cahiers des charges, il répond : « *Non non, je pense que c'est les mecs qui essayent d'éviter de faire plein de machins... bon moi c'est une phobie que j'ai depuis que je suis tout petit de faire ma chambre donc je comprendrais que les autres ce soit pareil qu'ils ne la fassent pas.* ». Cette remarque donnera ensuite lieu à l'échange suivant :

Question : *Tu connais des mecs qui ont dû faire les chambres ?*

Surpris et un peu gêné : *Les chambres ? Ouais, moi ! (rires des autres) J'ai quand même dû faire, mais j'ai fait une année quoi.*

Un autre : *Mais on est restés marqués ! (rires)*

Il reprend : *Surtout, quand tu trouves une capote utilisée sous le lit et puis que tu dois aller toi la décrocher. Ca c'est le genre de truc que t'aime. Ou bien quand tu as une baignoire remplie de poils, après tu te dis... non mais je comprends que c'est dur le métier quand même. Non, c'est pas pour moi. Mais même pas parce que c'est un travail de fille, c'est juste parce que le boulot ça me... tue, quoi. Il faut faire les lits tout le temps, c'est tout le temps répétitif. Au moins le service, bon... Par exemple pour le service ce qu'il faut c'est du sang froid. Y a pas besoin du tout de sang froid je dirais pour... quand on fait les chambres quoi, parce qu'on est tranquille, on fait nos chambres, y a pas tout le temps quelqu'un derrière, par contre pour le service y a : les clients, le patron et puis le chef de cuisine. Donc il faut... tout gérer quoi. Je dirais il faut de la patience, du sang froid, il faut savoir... contrôler... je sais pas : être en ordre dans sa tête, je sais pas comment dire. On doit se placer un ordre de priorité : qui je dois aller servir, où, par où je veux passer, j'ai encore tel plat à aller servir, telle chose à faire... Donc il faut un esprit, euh... je sais pas : pas tellement mathématique mais plutôt logique pour certaines choses. (...)*

*Mais je pense que tout le monde est capable de faire les chambres. C'est pas... c'est à la portée de tout le monde mais il faut juste avoir le courage de le faire. Moi je dis honnêtement j'ai pas le courage de faire ça toute ma vie.*

La division sexuelle du travail obéit donc, et cela même au sein du monde professionnel, à une logique de partage entre des tâches considérées comme acceptables et d'autres considérées comme dégradantes par les hommes. On le voit également avec cet exemple, la justification mise en œuvre pour rendre compte de cette division sexuelle des tâches, sans par ailleurs que cette justification ne lui soit explicitement

demandée, peut difficilement s'appuyer sur des arguments du type : « c'est un boulot pour les femmes », cela pouvant être considéré comme sexiste par l'interlocuteur et sans doute par lui-même également. Il formule ici son explication en termes de compétences et de dispositions psychiques qu'il cherche en lui-même et par lesquelles il peut considérer avoir fait un choix personnel qui ne doit par conséquent rien à l'inégalité entre les femmes et les hommes. Il finit même par présenter ce choix comme un manque de courage de sa part face à une activité qui en demanderait beaucoup et qui se trouve soudain comme valorisée dans son discours, contrastant pourtant avec les rires qui accompagnent ses propos et qui attestent du fait qu'accomplir des tâches considérées comme dégradantes peut vite conduire à questionner son identité d'homme. La division sexuelle des tâches est donc aussi un enjeu de pouvoir entre hommes. Pour sa part, Daniel Welzer-Lang a observé que dans les couples d'hommes, c'est le plus souvent celui qui a la meilleure situation professionnelle qui effectue le moins de travail domestique. On le voit déjà avec ces exemples, l'activité domestique est incompatible avec ce qui est valorisé sur le marché du travail, et la « valence différentielle des sexes » peut parfaitement s'affranchir du sexe.

Mais la dévalorisation sociale du travail domestique ne consiste pas seulement dans une attitude dénigrante des hommes vis-à-vis d'une tâche dont ils ne souhaitent pas s'acquitter, ni par ailleurs dans l'oubli ou l'ignorance d'un pan de la vie sociale qui leur serait rendu invisible de par leur surinvestissement dans la sphère économique ou intellectuelle. Cet oubli est d'abord un oubli d'eux-mêmes : les hommes, socialisés comme dominants, doivent oublier *d'où* ils viennent, qu'ils sont eux-mêmes le produit des soins constants qui leur ont été apportés par d'autres personnes. Cet oubli de leur propre vulnérabilité matérielle qui, sur le plan psychique, s'apparente au déni de soi, est une condition nécessaire à la reproduction des dominants. Sans enfants, il n'y aurait plus de domination masculine car il n'y aurait plus d'hommes pour dominer. Or, les enfants, ce ne sont pas les autres, c'est toujours une part de soi qui a été refoulée. Les

sociétés capitalistes, en inscrivant dans toutes leurs institutions cette impossible division entre le domestique et le privé, se sont construites contre cette évidence.

On voit donc mieux ce qui empêche tant d'hommes de passer, physiquement comme symboliquement, de la sphère publique à la sphère domestique. Pour progresser dans cette compréhension, c'est à la socialisation des hommes qu'il convient de s'intéresser. Tout ce qui relève du féminin est en effet considéré par les hommes comme un repoussoir, et le franchissement de cette ligne sacrée est souvent vécu comme humiliant. Une telle introspection nécessite de s'intéresser à la dimension la plus intime, et certainement la plus difficile, du masculin.

## **MASCULINITÉS ET ORDRE AFFECTIF**

La troisième dimension du genre que Connell propose de prendre en compte est celle qu'il décrit par *cathexis*. Il s'agit d'une notion empruntée à la psychanalyse et qui se rapporte schématiquement à l'ordre du désir et des pulsions corporelles. Pour ma part, je ne m'intéresserai pas ici à l'origine organique du désir, mais je m'attacherai à montrer en quoi la sexualité et l'amour sont socialement construites et s'actualisent dans les pratiques masculines.

### ***L'ordre institutionnel***

La division sexuelle du travail propre aux sociétés capitalistes favorise la dissociation des dispositions psychiques entre ce qui relève des sphères productive et reproductive. Il en résulte une spécialisation des femmes dans les tâches qui impliquent l'attention à l'autre, l'empathie et les soins. S'agissant du désir sexuel, l'institution du mariage, garante de cette division sexuelle du travail, s'appuie sur l'institution de l'hétérosexualité qui canalise les désirs sexuels exclusivement vers les personnes du

sexe biologique opposé. Les signes affectifs et sentimentaux doivent être bannis du monde du travail dont la valeur affirmée est la concurrence entre hommes, la compétitivité et la productivité. L'expression entre hommes de désirs ou de sentiments autres que la camaraderie virile est donc strictement contrôlée dans le cadre de la socialisation masculine, dans la mesure où elle remettrait en cause à la fois leur statut d'homme « actif » et leur possibilité de posséder une femme, signes pour eux d'honneur et de prestige. Mais le mariage n'est pas la seule institution qui forme les hommes à l'hétérosexualité exclusive. L'Église et la médecine, par exemple, ont contribué à assurer une gestion coercitive de ce qui apparaissait de plus en plus comme une « déviance ».

Il existe d'autres contextes de gestion institutionnelle de la masculinité, plus subtiles mais d'une importance capitale pour notre analyse, que l'on peut regrouper sous le concept de *maison-des-hommes*. Avant d'être introduit en sociologie par Daniel Welzer-Lang, ce concept a été tout d'abord développé en anthropologie par Maurice Godelier pour rendre compte de la construction masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée.<sup>45</sup> J'en reproduirai assez longuement quelques extraits qui permettront d'illustrer, bien que très schématiquement, le mécanisme par lequel s'effectue dans ce cadre la « production des grands hommes » et dont la fonction ici est moins de décrire un processus qui peut nous paraître exotique que de produire, précisément, un effet de déséxotisation des pratiques rituelles étudiées par l'anthropologue. Voici donc :

« Jusque là, il [*le garçon*] a vécu dans un monde féminin, habillé d'un long pagne qui ressemble aux jupes des petites filles. Il joue d'ailleurs avec ses sœurs, ses cousines, ses voisines. A partir de six-sept ans, les petits garçons tendent à faire bande à part, à jouer dans la forêt avec des arcs miniature, tandis que les petites filles de leur âge restent le plus souvent avec leur mère, et commencent à aider dans le jardin et à prendre soin du petit frère ou de la petite sœur. La disjonction des sexes se dessine. Puis, un soir, vers l'âge de neuf ans, un homme vient chercher le garçon et l'enferme

---

<sup>45</sup> Godelier (1982)

dans sa maison avec tous les garçons du même âge. C'est le moment de les disjoindre du monde féminin. Cet homme est le maître des premières cérémonies d'initiation (il va les faire *mouka*). (...) Au terme de cérémonies qui durent un mois et au cours desquelles le responsable de cette première étape d'initiation lui perce le nez, le *mouka* se retrouve *yiveumbwayé* pour trois ou quatre ans ; désormais, il va vivre dans la maison des hommes. Il est alors vêtu moitié comme un homme, moitié comme une femme. Son pagne est encore en forme de jupe et, sous sa grande cape d'écorce, il ne porte pas la petite cape qui dissimule normalement les fesses des hommes. C'est pour que la honte lui fasse fuir la présence des femmes. Pendant plusieurs mois, il n'a pas le droit de parler en présence de ses aînés qui le moquent, l'insultent, l'humilient, lui rappellent ce qu'il était parmi les femmes et, de temps en temps, se saisissent de lui et le battent à coups de baguettes ou d'orties. Il en défèque parfois de peur. (...) Puis, vers douze ans, cependant que se déroulent les cérémonies d'initiation des *tchouwanié* et des *kalawé*, des troisième et quatrième stades, les *yiveumbwayé* deviennent des *kawetnié*. (...) Ensuite, pour la première fois de leur vie, les garçons sont habillés véritablement en hommes et reçoivent les parures de plumes et autres insignes de leur rang. Vers quinze ans, les *kawetnié* deviennent *tchouwanié*. (...) Le moment le plus solennel de ces cérémonies survient lorsque le maître des rituels de ce stade, un Baruya du clan des Baruya – celui qui a donné son nom à la tribu –, pose sur la tête des initiés les symboles mêmes de la domination masculine, un bec de calao surplombant, dominant un cercle de jonc terminé par deux défenses de cochon acérées dont on enfonce les pointes dans le front des initiés. (...) On leur révèle alors que ce bec de calao est leur pénis et ce cercle denté le vagin des femmes. On leur révèle aussi que leur nouveau nom, *tchouwanié*, est l'un des noms secrets, inconnu des femmes, du vagin des femmes. (...) Il va sans dire que cette cérémonie et ces discours sont tenus loin des oreilles et des yeux des femmes, au sommet d'une montagne ; c'est ensuite seulement que les nouveaux initiés, parés de leurs insignes et de leur coiffure symbolique, redescendent lentement vers la *tsimia*, s'offrant en spectacle à l'admiration des femmes et des enfants massés pour les attendre le long de la route. C'est à cette époque ou dans les mois qui suivent que les parents d'un *tchouwanié* doivent, s'ils ne l'ont pas déjà fait, lui trouver une épouse. »<sup>46</sup>

Dans le cadre de cette initiation, une fonction particulièrement importante est conférée au sperme, substance symbolisant la vie, la force et le pouvoir : il est en effet censé non seulement transmettre la vie, mais aussi constituer le lait des femmes et en faire des

<sup>46</sup> *ibid.*, pp. 61-67

nourricières. « C'est la raison pour laquelle, avant de faire l'amour avec sa femme la première fois, le jeune marié doit lui donner son sperme à boire, et ce jusqu'à ce qu'elle soit assez forte (...) »<sup>47</sup>. Mais le sperme est aussi objet et symbole de pouvoir entre hommes, donnant lieu à des pratiques d'initiation (disparues après l'arrivée des Européens dans les années 60) devant être ignorées des femmes : « Le sperme donne aux hommes le pouvoir de faire re-naître les garçons hors du ventre de leur mère, hors du monde féminin, dans le monde des hommes et par eux seuls. Ce secret le plus sacré, c'est que les jeunes initiés, dès qu'ils pénètrent dans la maison des hommes, sont nourris du sperme de leurs aînés, et que cette ingestion est répétée pendant de nombreuses années dans le but de les faire croire plus grands et plus forts que les femmes, supérieures à elles, aptes à les dominer, à les diriger. »<sup>48</sup>

A l'image donc des Baruya qui, dans le *secret* des hommes, procèdent à des pratiques rituelles de fellation qui ont pour effet symbolique de transmettre le pouvoir des hommes adultes aux adolescents, les jeunes hommes « modernes », s'adonnent à des rituels dont le sens est à chercher, au-delà même de la construction de la masculinité, dans la transmission intergénérationnelle du pouvoir entre hommes. Ainsi, les pratiques de camaraderie virile (difficilement observables scientifiquement) qui prennent forme par exemple dans les vestiaires d'un club de football sont-elles dotées d'une ambiguïté sexuelle explicite, dans la mesure où les hommes y « traversent une phase d'homosocialité lors de laquelle émergent de fortes tendances et/ou de grandes pressions pour y vivre des moments d'homosexualité. »<sup>49</sup> L'exercice consiste à chaque fois à prendre la mesure de la limite à ne pas franchir, sous peine de sanction. Ce dernier le présente comme étant l'ensemble des lieux où les hommes, et plus particulièrement les jeunes garçons, sont initiés aux rituels de la masculinité, c'est-à-dire quittent le monde féminin caractérisé par la mère et la famille. Ce processus a pour équivalent

---

<sup>47</sup> *ibid.*, p. 91

<sup>48</sup> *ibid.*, pp. 91-92

<sup>49</sup> Welzer-Lang (2000) p. 115

psychique un éloignement du jeune garçon du monde maternel qui obéit également à une logique de catégorisation sociale : Comme le relève en effet Pascale Molinier, « la rupture du lien fils-mère est socialement organisée et orchestrée depuis le monde des hommes<sup>50</sup> ». Mais les règles qui régissent l'institution de la *maison-des-hommes* imposent de ne jamais transgresser une série de codes complexes dont l'apprentissage se fait souvent de façon difficile et parfois même par la violence. Cet apprentissage se fait le plus souvent dans le secret des hommes, mais le féminin y est pourtant toujours présent, par procuration en quelque sorte, comme l'enjeu en négatif autour duquel se teste et se construit sans cesse la masculinité.

La violence, qu'elle soit verbale ou physique, n'est jamais aussi proche que lorsque le soupçon de la féminité pèse sur un homme : dans la *maison-des-hommes*, être considéré comme féminin revient à s'exposer à l'humiliation, aux brimades ou aux sévices corporels. Dans cette perspective, la *maison-des-hommes* doit être comprise comme un terrain d'apprentissage permanent de la domination, une forme inconsciente de transmission intergénérationnelle de la domination masculine. Elle est une institution qui est transversale à la fois aux parcours de vie des hommes, et à d'autres institutions sociales qui ne se réduisent pas à leur seule dimension genrée mais qui jouent néanmoins un rôle fondamental dans la construction du masculin. Elle englobe aussi bien la cour d'école, le terrain de jeu, le club de sport, le bistrot, l'internat, la caserne, le syndicat, ainsi que tous ces petits lieux où les hommes peuvent se mesurer entre eux pour mettre sans cesse à l'épreuve leur masculinité et leur hétérosexualité : il s'agit toujours de « combattre les aspects qui pourraient les faire assimiler aux femmes<sup>51</sup> » ou aux « pédés ». On peut ainsi comprendre les problèmes aigus que pose littéralement l'*intrusion* des femmes, aujourd'hui croissante, dans ces lieux masculins par excellence. Dans cette perspective, l'analyse de la *maison-des-hommes* offre des pistes nouvelles pour comprendre les phénomènes de réaction masculine dans le monde du travail,

---

<sup>50</sup> Molinier (2003a) p. 50

<sup>51</sup> Welzer-Lang (2000) p. 114

lequel a intégré massivement les femmes sans pour autant se féminiser. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point.

### ***L'ordre symbolique***

Plus que tout autres, les sociétés « modernes » se sont dotées d'un arsenal symbolique considérable pour légitimer les rôles sociaux que se doivent occuper les femmes et les hommes. Avec la révolution bourgeoise prend forme le modèle d'un homme nouveau dont la puissance sociale, familiale et sexuelle se construit par opposition à la capitulation d'un pouvoir monarchique illustré par la figure d'un roi impuissant et efféminé. « Une équivalence s'impose entre se laisser mener, se laisser faire et se faire foutre. La révolution s'appuie sur ce déni de la sexualité royale.<sup>52</sup> » Le nouveau pouvoir ainsi constitué « tourne en dérision un régime monarchique qui corrompt la société, puisqu'il dévoie les rôles sexuels *naturels* et effémine les hommes.<sup>53</sup> (...) Pour eux, l'enjeu reste de ne jamais passer pour des *jean-foutre*, passifs et incompetents.<sup>54</sup> (...) La transgression du code vaut effémination, elle entraîne le sentiment du mépris et soulève les expressions du dédain.<sup>55</sup> »

Progressivement se met donc en place une nouvelle cosmologie qui oppose de part en part le masculin et le féminin pour légitimer une division sexuelle des tâches nécessaire au nouveau règne capitaliste et patriarcal. La religion, puis la science avec ses innombrables tentatives d'ancrer dans la nature les différences entre femmes et hommes, viendront renforcer cet ordre symbolique qui tolérera de moins en moins les transgressions d'une frontière des genres devenue désormais garante de l'ordre social tout entier. Avec le mythe de l'amour romantique, corollaire symbolique du

---

<sup>52</sup> Rauch (2000) p. 23

<sup>53</sup> *ibid.*, p. 29

<sup>54</sup> *ibid.*, p. 42 (c'est moi qui souligne)

<sup>55</sup> *ibid.*, p. 72

confinement des femmes au foyer, cette cosmologie imprégnera les corps, les sentiments, les désirs, les passions. Le monde matériel lui-même se trouve investi par les oppositions dichotomiques : les objets, les couleurs, se voient assigner leur appartenance au monde masculin ou féminin.

Lorsque le féminin se masculinise ou que le masculin se féminise, c'est le monde entier qui se renverse, avec toute la panoplie de réactions que cela entraîne : peur, rire, effroi, dégoût, violence. Ce que l'on désigne sous le terme d'*homophobie* doit donc être compris comme un phénomène inhérent à l'ordre du genre, comme l'interdiction même de franchir la frontière symbolique du masculin et du féminin<sup>56</sup>. Gayle Rubin note à ce propos que le genre n'est pas uniquement une identification sexuelle, mais qu'il implique que le désir sexuel soit dirigé vers l'autre sexe.<sup>57</sup> L'homophobie est ainsi profondément inscrite dans notre ordre symbolique et trouve dans la réalité ses expressions les plus abouties face aux personnes qui rompent manifestement avec les critères du genre : femmes « trop » masculines, hommes efféminés, homosexuel-le-s. Quant à l'homme, le mâle, le vrai, il est désormais celui qui *pénètre* le monde par son travail et les femmes par son pénis, organe génital que la psychanalyse érigerait en symbole de puissance par la métaphore du *phallus*. La phallocratie est ainsi née : sexisme et homophobie vont de pair.<sup>58</sup>

Une parfaite expression, tout à la fois métaphorique et réelle, de cette toute puissance virile nous a été donnée récemment par la visite des troupes militaires stationnées en Irak par le président des Etats-Unis. Hormis le fait qu'elle est une expression à l'échelle sociale du syndrome de Stockholm sur laquelle la sociologie peine à mettre un nom (sorte d'amour des dominants), elle constitue une mise en scène remarquable de la virilité : Le président y arborait un costume de pilote, muni d'un dispositif qui faisait

---

<sup>56</sup> pour le lien entre sexisme et homophobie, voir Welzer-Lang (1994)

<sup>57</sup> Rubin (1975) p. 180

<sup>58</sup> Welzer-Lang (1994)

saillir ostensiblement ses parties génitales. Sa posture, son allure, ses gestes et le ton de sa voix manifestaient une détermination qui s'exprimait sur le ton de la camaraderie virile et de la complicité avec les militaires. Cette scène a ainsi pour effet d'inscrire la domination d'une nation sur une autre dans la puissance personnelle de son dirigeant, symbolisée ici par son appareil génital. Le *Grand Pénétrateur* pouvait ainsi encourager ses soldats à persévérer dans leur pénétration armée d'une nation dominée.<sup>59</sup> Comment donc douter de la sincérité du même M. Bush lorsqu'il s'affirmera ensuite « troublé » par les scènes de mariages entre personnes de même sexe, prétendant les interdire ? Comme on le voit de façon caricaturale avec cette illustration, les enjeux liés à la sexualité, jusque dans ce qu'elle a de plus intime, débordent largement le cadre des relations sexuelles à proprement parler. Pour Maurice Godelier, en effet, « dans toutes les sociétés, la sexualité est mise au service du fonctionnement de multiples réalités qui n'ont rien à voir directement avec les sexes et avec la reproduction sexuée<sup>60</sup> ». Dans cette perspective, la sexualité elle-même est par conséquent profondément inscrite dans des enjeux de pouvoir qui ne limitent pas aux seuls rapports entre femmes et hommes.

### ***L'ordre individuel***

Dans la *maison-des-hommes*, ainsi que dans tout le processus de construction de la masculinité, les hommes apprennent ainsi à ne pas être des femmes. Se faisant, ils apprennent à être littéralement *impénétrables*. Impénétrables par leurs propres sentiments et par ceux des autres, entraînant un renoncement de l'empathie. Impénétrables sexuellement, ce qui s'exprime par l'obligation de l'hétérosexualité et la canalisation de leurs désirs sexuels dans ce sens.<sup>61</sup> Les corps d'hommes ainsi construits se doivent par conséquent d'être *durs*, tant symboliquement que matériellement. Or, il

---

<sup>59</sup> Je dois cette observation à Jorgen Lorentzen.

<sup>60</sup> Godelier (2001) p. 100

<sup>61</sup> Des pistes de recherche nouvelles sont explorées actuellement autour du concept de *pénétration*, notamment en Scandinavie par Jorgen Lorentzen, à l'Université d'Oslo.

se trouve que le corps est organiquement doté de charges affectives, de *pulsions* corporelles et mentales. De son côté, la socialisation masculine est tout entière tendue vers l'*ex-pulsion* de la cathexis : pulsion vers le monde matériel extérieur et vers les femmes, ex-pulsion de tout ce qui pourrait paraître féminin en eux. De cette opposition résulte nécessairement un conflit entre le pouvoir et les individus. Le fait que les corps n'acceptent jamais la soumission totale contribue sans doute à expliquer que chaque homme, bien qu'il demeure un dominant parce que socialisé comme tel, est irréductible au modèle de la masculinité hégémonique, et qu'il existe virtuellement autant de masculinités qu'il existe de corps.

Mais il serait vain de chercher du côté du psychique, et a fortiori du biologique, une explication à la diversité des masculinités. Celle-ci est avant tout la résultante de rapports sociaux et les dispositions corporelles, aussi intimes soient-elles, sont toujours travaillées en retour par la société et par l'histoire. Pour Pascale Molinier, « la domination masculine se constitue, précisément, par la censure sociale de l'expérience féminine<sup>62</sup> », et cette censure s'effectue dans le cadre même de la socialisation des hommes. La structure économique des rapports de production, telle qu'elle a été décrite plus haut, nécessite la disponibilité de corps très variables en fonction de la position que chaque homme occupe dans l'espace de production. Il s'agit donc de prendre en compte, dans toute analyse des masculinités, ce que chacune d'entre elle doit au degré d'investissement des corps dans l'appareil productif, et aux différences sociales qui les sous-tendent.

---

<sup>62</sup> Molinier (2003a) p. 210

## **POUR UNE PSYCHOGENÈSE DE LA DOMINATION MASCULINE**

Après avoir décrit les trois dimensions du genre en empruntant la typologie proposée par Connell, et après avoir examiné pour chacune d'entre elles leur composante institutionnelle, symbolique et individuelle, il convient de recourir à un cadre théorique qui permette de rendre compte du phénomène de la masculinité dans son ensemble en tant que fait social à part entière. Pour ce faire, une analyse cohérente de la masculinité doit résider dans l'articulation entre ces trois dimensions, en montrant comment cette articulation s'opère sur les plans historique, social et psychique. Mais la fonction sociologique d'un modèle théorique de la masculinité doit être avant tout de permettre d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche pour comprendre la façon dont se construit la masculinité ici et aujourd'hui, avec ses formes de changement et de reproduction.

Comment les hommes font-ils au quotidien l'apprentissage de la domination masculine ? Comment s'adaptent-ils aux revendications féministes et aux discours égalitaires ? Quelles stratégies développent-ils pour y faire face ? Quels sont les effets de ces stratégies en termes de rapports sociaux de sexe ? Comment infléchissent-elles la construction des différentes masculinités ? Où résident les facteurs de reproduction et les potentiels de changement ? Tenter de répondre à ces questions implique d'adopter une approche psychogénétique de la domination masculine.

J'ai déjà eu l'occasion précédemment de traiter du champ familial, du champ politique ainsi que de celui de la production capitaliste, et de montrer en quoi leur constitution est étroitement liée à la domination des femmes et à l'exploitation de leur travail. J'aimerais m'arrêter à présent, à titre d'exemples, sur trois autres champs qui ont connu sur ce point un développement similaire : le champ militaire, le champ sportif et le champ du savoir. Par la suite, je m'attarderai, à la lumière de ces apports, sur le processus par lequel ces différents espaces de la vie sociale concourent à produire des hommes qui, par leur socialisation, acquièrent le statut de dominants. Mais tout d'abord, il convient

de préciser la notion de champ et le sens qui lui est donné ici pour rendre compte de la construction sociale du masculin.

### ***Maison-des-hommes et théorie des champs***

Un apport important pour la compréhension des masculinités a été réalisé avec les études féministes, ainsi qu'avec le concept de *maison-des-hommes* appliqué à la sociologie des rapports sociaux de sexe. En s'intéressant à la façon dont les hommes construisent entre eux toute une partie de leur identité de genre, Daniel Welzer-Lang a cherché à tirer toutes les conséquences du fait que le masculin est une construction sociale, en montrant que les rapports sociaux de sexe ne se limitent pas aux seules interactions entre femmes et hommes. Les hommes, bien que chacun à sa manière, structurent leurs identités psychiques, par homologie, en fonction de la structure des rapports sociaux de sexe, et dans leurs interactions résident sans aucun doute des clés permettant de rendre compte de la façon dont se reproduit, sous nos yeux, la domination masculine.

Est-il par conséquent envisageable de rendre compte de la masculinité par un cadre théorique qui permette d'articuler dans la pratique les trois dimensions institutionnelle, symbolique et individuelle, tout en laissant sa place à l'expression des différentes masculinités et en permettant d'inclure les possibilités de changement ? Je me proposerai ici de tenter d'appliquer la théorie des champs de Pierre Bourdieu à l'étude de la *maison-des-hommes*. La notion de champ me semble en effet particulièrement à même de rendre compte de la construction de la masculinité et j'aimerais tenter de montrer ici qu'elle permet à la fois d'adopter une démarche radicalement constructiviste et dynamique des rapports sociaux de sexe, et ainsi d'échapper au risque d'une ré-essentialisation du genre. Quand bien même la critique du déterminisme, souvent formulée à l'égard de ce modèle, devait être prise en compte, je ne vois pas pourquoi la sociologie aurait comme exigence *a priori* de sacrifier à un optimisme réenchanteur

pour laisser au changement plus de place qu'il n'en occupe dans la réalité d'aujourd'hui. Afin de formaliser l'étude de la *maison-des-hommes* en tant que champ social, six axes théoriques peuvent être précisés.

Le premier de ces axes concerne la constitution et la structure du champ de la *maison-des-hommes*. On a vu que le marché du travail, au fur et à mesure qu'il s'est constitué comme un champ autonome, s'est constitué également comme un champ masculin. Ceci est tout aussi vrai pour l'autonomisation des autres domaines d'activité des sociétés occidentales et notamment pour le champ politique, ces deux champs constituant aujourd'hui parmi les principaux terrains de lutte pour l'égalité entre femmes et hommes. J'y reviendrai également plus loin en abordant ces trois autres champs à constitution masculine que sont l'armée, le sport et le monde du savoir. La présence de nouvelles arrivantes dans ces champs masculins ne peut donc que poser problème. Or, les enquêtes qui recherchent actuellement à l'intérieur même de chacun de ces champs les tenants et les aboutissants des inégalités qui lui sont propres peinent à aboutir à des conclusions définitives<sup>63</sup>. Il paraît ainsi raisonnable de faire l'hypothèse que les mécanismes qui rendent cette permanence possible sont à chercher dans d'autres champs de la société. Les différents cadres de socialisation masculine constituent sans doute des terrains dans lesquels se développent, de façon plus ou moins consciente, de telles stratégies de reproduction.

Le deuxième axe nous amène à préciser la manière dont le concept de champ peut être appliqué à la *maison-des-hommes*. Au contraire des Baruya, dont la *tsimia* constitue l'unique lieu commun aménagé pour le déroulement des rites d'initiation et d'institution des garçons de plusieurs villages, les sociétés dites modernes, en raison de leur haut niveau de structuration, sont constituées d'un grand nombre de champs sociaux

---

<sup>63</sup> Par exemple, pour ce qui est du monde du travail professionnel, Margaret Maruani relevait récemment que, en l'état actuel de la sociologie du travail, cette dernière n'est pas en mesure de rendre compte de cette invariabilité des inégalités entre les sexes dans ce domaine.

gravitant autour du foyer familial et permettant aux hommes d'asseoir leur domination dans les différents domaines d'activités et, plus largement, sur la société dans son ensemble. Chacun de ces champs dispose d'une autonomie relative quant à ses règles et ses enjeux, mais tous sont caractérisés par le fait qu'ils se sont constitués comme des espaces masculins dont les femmes ont été soigneusement écartées. Pour notre propos, cela revient par conséquent à considérer la *maison-des-hommes* non pas comme la simple juxtaposition de micro-milieus dans lesquels les hommes se retrouvent entre eux, mais bien comme une logique relationnelle durable constituant un champ transversal à l'espace social dans son ensemble. Les nouveaux entrants doivent se soumettre aux *rites d'institution* propres à chaque sous-champ (militaire, sportif, professionnel, etc.), avec à chaque fois pour effet de les signifier en tant qu'hommes. Chacun de ces rites est un passage obligé, constituant autant de serments d'allégeance aux règles du jeu, une reconnaissance du jeu et de ses enjeux. La définition de ces enjeux étant elle-même un enjeu de pouvoir et de lutte au sein du champ, c'est au prix d'une violence symbolique constante que la croyance dans les enjeux est maintenue intacte. Cette violence symbolique, dans chacun des sous-champs de la maison des hommes, a pour effet de faire reconnaître comme légitime le modèle dominant de la masculinité qui y prévaut, d'amener chaque agent à se définir lui-même en fonction des règles du champs.

Le troisième axe a pour objet d'investigation le mécanisme par lequel se construit l'*habitus* masculin. Celui-ci peut être décrit comme étant la structure à l'état incorporé de la *maison-des-hommes*, et plus largement celle des rapports de genre, c'est-à-dire l'histoire faite corps à travers le parcours de socialisation. Il est tout à la fois une façon d'être au monde et de le percevoir, et une façon de se tenir, de se comporter, de parler qui occupe une place fondamentale dans la définition des identités individuelles. Cet apprentissage résulte dans le façonnement du corps, des sentiments et des désirs, constituant ainsi l'*habitus* masculin : « L'hexis corporelle est la mythologie politique réalisée, *incorporée*, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de

parler, de marcher, et, par là, de sentir et de penser.<sup>64</sup> » Mais cet apprentissage n'est jamais terminé : il faut sans cesse faire la preuve du fait qu'on est un homme, car les sous-champs de la *maison-des-hommes* jalonnent tout le parcours d'existence. Les écarts à la règle y sont pénalisés, et la sanction consiste toujours dans l'assimilation au féminin, repoussoir ultime de la socialisation masculine. Tout résident de la *maison-des-hommes* apprend donc, au fur et à mesure de sa construction masculine, que la pire atteinte à son honneur est d'être traité de femme ou de tout ce qui y est assimilé : « gonzesse », « pédé », « tantouse », « lopette », etc. Lorsqu'il ne s'agit pas de se démarquer explicitement des femmes, il s'agit alors de se distinguer des autres hommes qui seront alors décrits comme trop faibles, trop peureux, trop sensibles, et par là toujours susceptibles d'être féminisés. Devenir un homme, c'est donc apprendre à rejeter et à dévaloriser ce qui relève du féminin, parfois par la violence. Pour échapper à tout déterminisme, il convient donc en quelque sorte de pénétrer dans l'intimité de l'habitus masculin si l'on entend montrer que ce dernier est une construction sociale qui échappe aux interprétations naturalistes des comportements des hommes. Une attention toute particulière pourrait être accordée à la socialisation dans l'enfance et, plus spécifiquement pour ce qui nous intéresse, à la manière dont les futurs hommes construisent entre eux leurs identités de genre, les voient converger dans le cadre d'un « jeu » social fait de normes, d'intérêts et de sanctions. En outre, une telle approche permettrait de mieux comprendre le rapport au féminin que les jeunes garçons entretiennent à un moment où ils ne sont plus des petits enfants mais pas encore des hommes, des apprentis-dominants en quelque sorte. Une bonne compréhension de cette construction de l'habitus masculin nécessiterait de se pencher davantage sur la socialisation des enfants, des jeunes garçons, dans la mesure où c'est lorsqu'ils se retrouvent en bandes, sur la cour d'école, dans la rue ou en camps, qu'ils font face de façon particulièrement marquée aux contraintes structurelles et symboliques de l'ordre du genre<sup>65</sup>. A partir de l'adolescence, avec les rites d'initiation sexuelle, les jeux entre

---

<sup>64</sup> Bourdieu (1980) p. 117

<sup>65</sup> Thorne (1993)

garçons consistent notamment à raconter leurs exploits sexuels<sup>66</sup>, dont l'important n'est pas de savoir s'ils sont réels ou non, mais bien de montrer qu'on *joue le jeu*.

Le quatrième axe pivote autour du concept d'*illusio*, entendu précisément comme l'« investissement dans le jeu ». En effet, tout comme la *maison-des-hommes* a été décrite plus haut comme un jeu, un champ peut être considéré de même comme un « espace de jeu » dans lequel interagissent des individus, cet investissement étant le principe qui guide leurs actions. Autant que d'un investissement, on pourrait parler d'une *croissance* dans les règles du jeu, c'est-à-dire d'un accord tacite et en majeure partie inconscient sur ces dernières. Cette croyance dans le jeu, qui se teste à travers des rites d'institution, permet de garantir, avec l'effet-repoussoir de la sanction par la féminité, que les individus ainsi socialisés aient toujours un *intérêt* à jouer le jeu, à *apprendre à vouloir devenir un homme*. Peu importe qu'ils ne soient jamais de « vrais hommes », des chevaliers, des Stakhanov ou des managers, dans la mesure où ils seront malgré tout des hommes, ce qui est toujours plus valorisant que d'être une femme et fournit ainsi une compensation relative à toutes les formes de relégation dans la *maison-des-hommes* et dans l'espace social. Cette perspective permet en outre de s'en tenir à un cadre radicalement constructiviste en appréhendant la masculinité, non seulement dans la théorie mais également dans la pratique, comme une construction historiquement contingente et socialement arbitraire.

Le cinquième axe nous plonge au cœur du caractère dynamique de la masculinité ainsi conçue. Si le pouvoir symbolique est constitutif d'une vision et d'une division du monde social entre masculin et féminin, alors la reproduction de ce pouvoir doit passer par la (re)production, ici et aujourd'hui, de ces catégories. Mais, pour ce faire, tant la philosophie du sujet que la psychologie sociale nous montrent que pour construire la différence entre des groupes, il convient de masquer, d'occulter les différences au sein

---

<sup>66</sup> Reyssoo (2002)

de chacun de ces groupes. Or, dans ce mécanisme réside à la fois le potentiel de reproduction et celui de subversion de la domination masculine, c'est-à-dire le principe de sa continuité et de son changement. Et c'est précisément ce rapport de forces qui est fortement contesté depuis une trentaine d'années par les mouvements féministes. Empiriquement, la question qui se pose est donc de savoir comment les hommes, en réaction à ces prétentions égalitaires, développent de façon plus ou moins inconsciente des stratégies collectives et individuelles leur permettant de préserver leurs principaux privilèges tout en cédant sur d'autres points. Ce mécanisme gagnerait à être appréhendé sous l'angle de la *distinction*, par lequel Pierre Bourdieu a décrit la transformation des goûts culturels des classes dominantes sous l'effet de l'apparition d'une « culture de masse ». On pourrait ainsi mieux expliquer les pratiques masculines qui visent aujourd'hui à valoriser chez les hommes certaines dispositions considérées comme féminines, tout en établissant de nouveaux codes qu'il s'agit de bien maîtriser pour ne pas entretenir de doute sur sa masculinité. Ce sera l'objet de la dernière partie de ce travail, consacrée précisément aux stratégies de reproduction.

Le sixième et dernier axe vise à comprendre la façon dont les profits acquis dans la *maison-des-hommes* sont transposables dans les autres champs sociaux, et plus particulièrement dans les champs où les femmes et les hommes sont aujourd'hui en lutte pour l'égalité. Les femmes, sans être corporellement présentes dans ces jeux, en sont néanmoins l'enjeu, tant matériel que symbolique. Et cet enjeu prendra tout son sens lorsque femmes et hommes se trouveront face à face dans les différentes institutions sociales : mariage, monde du travail, espace politique, champ de production du savoir, etc. Dans chacun de ces champs qu'elles cherchent à investir, et au vu des résistances qui leur sont opposées, les femmes peuvent être considérées comme des nouvelles entrantes. Force est donc de constater que, dans ces conditions, les femmes luttent à armes inégales face à des hommes qui ont ainsi rôdé leurs solidarités masculines et constitué la catégorie « hommes » comme opposée et supérieure au féminin et aux femmes. Les stratégies collectives de contestation mises en œuvre à cette fin sont

largement connues et organisées, faisant même l'objet d'un soutien politique institutionnel fort. Cependant, au-delà de ce soutien explicite aux revendications égalitaires, force est de constater que la persistance des inégalités demeure forte. Un tel constat devrait encourager des recherches sur les stratégies masculines de préservation qui, elles, sont largement demeurées dans l'ombre. Tout donne pourtant à penser que ces stratégies gagneraient à être recherchées dans la *maison-des-hommes*, étant donné la place primordiale qu'y occupe le féminin. De la sorte, le capital qui y est accumulé, et tout particulièrement les capitaux symbolique et social ainsi acquis, sont susceptibles d'être directement transposables, dans le bureau ou dans l'arène politique, face à des femmes qui ne sont plus symboliques, mais bien réelles. Le modèle d'un tel programme de recherche pourrait résider dans l'analyse qu'a faite Anne-Marie Devreux des casernes militaires.<sup>67</sup>

### ***Le champ militaire***

Un haut lieu de la socialisation masculine est en effet le sous-champ militaire, la caserne étant un espace particulièrement significatif de la *maison-des-hommes*. Il se situe à un moment où l'identité masculine est déjà fortement constituée, mais où elle doit être affirmée d'une façon ostentatoire et magnifiée, offrant ainsi une démonstration que l'habitus masculin doit être sans cesse construit et renforcé sous peine de laisser échapper le potentiel subversif qu'il ne parvient jamais à véritablement annihiler. L'armée constitue donc un véritable rite d'institution qui a pour but de forger des dominants, non seulement sur le plan militaire, mais également sur le plan social, en faisant d'eux des hommes, des « vrais ». Les armées modernes jouent ainsi un rôle important dans la légitimation de l'ordre symbolique qui repose sur une opposition entre féminin et masculin, privé et public, passif et actif, et ceci à un instant crucial où les jeunes hommes s'appêtent à faire leur entrée dans la sphère productive où il se devront

---

<sup>67</sup> Devreux (1992 et 1997)

d'être « actifs ». André Rauch a également souligné la transformation historique de cette institution dans la dynamique des rapports de genre : « Que la présence de femmes dans les armées de la Révolution et de l'Empire devienne répréhensible est révélateur qu'il s'y enseigne de nouveaux codes de la virilité.<sup>68</sup> »

Anne-Marie Devreux a pour sa part étudié les aspects genrés de la vie militaire, en montrant que celle-ci tend à reproduire entre hommes les enjeux de pouvoir liés aux rapports entre femmes et hommes. La première de ses enquêtes dans ce domaine porte sur la fonction des tâches ménagères à l'armée.<sup>69</sup> Les travaux de nettoyage et d'entretien, parfois décrits comme des « servitudes », mais désignées officiellement comme des « travaux d'intérêt général », s'y voient en effet assigner une fonction de sanction, la meilleure manière d'y échapper étant de monter en grade. Son analyse des entretiens recueillis illustre bien le mécanisme par lequel une institution qui recrute ses membres sur la base de leur sexe biologique a pour effet – et pour mission inavouée – de favoriser chez les hommes un apprentissage des hiérarchies et surtout des manières de s'y positionner favorablement : « Une expérience minimale de la vie de caserne a déjà permis d'appréhender les hiérarchies formelles et informelles et d'apprendre à s'en prémunir en passant du côté des initiés.<sup>70</sup> » Ainsi donc, par l'expérience pratique du service militaire, dans l'intimité des hommes, se met en place une catégorisation des activités qui opère en distinguant les tâches nobles des tâches ingrates, les rôles masculins des rôles féminins, selon une logique qui obéit strictement aux nécessités de la division sexuelle du travail et contribue à la reproduire. Les profits matériels et symboliques ainsi obtenus seront non seulement transposables dans la vie civile, familiale notamment, mais constituent le vecteur par lequel s'effectue une initiation à la domination en général et à celle des femmes en particulier. Dans une seconde enquête<sup>71</sup>,

---

<sup>68</sup> Rauch (2000) p. 59

<sup>69</sup> Devreux (1992)

<sup>70</sup> *ibid.*, p. 162

<sup>71</sup> Devreux (1997)

Devreux s'attache à décrypter le rapport que les jeunes militaires entretiennent à leur arme de combat, dont elle montre qu'elle constitue un équivalent symbolique de possession d'une femme et de sa pénétration. A la question de l'enquêtrice qui lui demandait pourquoi il ne faut jamais se séparer de son fusil, l'un des soldats interrogés répond : « Oui dormir dans le duvet, vous mettez votre arme (...) Vous dormez avec l'arme (...) C'est un peu con, ils disent que "Maintenant votre femme, c'est l'arme, vous dormez avec". Si ça leur fait plaisir... ». Un autre appelé, rapportant les propos de gradés : « Oui, une arme, c'est comme votre femme et tout. Elle doit toujours être à côté de vous, vous ne devez jamais la quitter »<sup>72</sup>.

Dans ces conditions, l'accession des femmes au champ militaire ne peut se faire sans provoquer des résistances de la part des hommes. Elles doivent en effet à la fois se conformer aux règles de fonctionnement de ce champ, qui ont été établies par des hommes pour des hommes, et se faire accepter de ces derniers qui ont précisément fait leur apprentissage militaire en s'opposant aux femmes et en apprenant à en être les dominants. Cela ne va pas sans imposer de lourdes contradictions aux nouvelles venues. Un sergent-major de l'armée suisse que j'interrogerais dans le cadre d'un entretien de groupe le laissait entendre :

*En 2000, là j'avais fait l'école de recrues, on avait vu quelques femmes, enfin y avait des trucs qui ressemblaient à des femmes, enfin qui nous ont dit que c'était des femmes.*  
(rires des autres)

Un autre : « Salut, je m'appelle Roger... euh non ?... ah d'accord... ».

(...)

*Bon, bien sur, elles ont des locaux pour elles, avec une douche privée, ça c'est le minimum. Mais là il faut vraiment avoir... je pense qu'il faut vraiment avoir beaucoup de caractère parce que c'est pas tant l'armée qui sera dure mais ce sera le comportement de tout le monde. C'est soit elles sont surprotégées, soit elles seront totalement déconsidérées.*

Question : *Il se passe quoi quand elles sont surprotégées ?*

---

<sup>72</sup> *ibid.*, p. 56

*Quant elles sont surprotégées elles peuvent rien faire, elles vont se retrouver uniquement au poste de commandement à taper à la machine, à autre chose... faut pas les fatiguer,... Ou alors elles sont totalement déconsidérées, et puis c'est : on y va, on lui donne du boulot à faire comme tout le monde, et puis... la troupe, ma fois est pas très... disons diplomate.*

Pour se faire accepter dans ce milieu masculin par excellence, les femmes doivent à la fois renoncer à une partie de leur féminité, c'est-à-dire prouver leur capacité à satisfaire aux critères de virilité, et d'autre part se départir de leur désirabilité pour ne pas « tenter » les hommes, ce dont ces derniers seront bien entendu les seuls juges en fin de compte. Cela souligne le caractère provisoire de tout gain acquis dans ces circonstances et la nécessité pour elles de faire sans cesse leurs preuves, si tant est que cela soit possible étant donné cette contradiction qui leur impose d'être ni trop ni trop peu « féminines », le dénigrement étant dans les deux cas au rendez-vous. Cependant, la première injonction qui s'adresse aux femmes militaires est bien d'accepter les règles de fonctionnement viriles de la caserne si elles entendent y rester. Pour Heather Höpfl, cette démarche d'acceptation peut être caractérisée comme un processus d'acquisition du « pénis métaphorique »<sup>73</sup>. Dans de telles circonstances, les débats sur l'acceptation des hommes homosexuels à l'armée soulèvent une contradiction du même type. La question peut même paraître paradoxale étant donné qu'une institution comme l'armée prend précisément une partie de son sens en opposition à l'homosexualité : comme le remarque Judith Butler, « les gays de l'armée ne menacent de défaire la masculinité que parce que cette masculinité est constituée d'homosexualité répudiée.<sup>74</sup> »

Mais avant toute chose, la caserne doit être comprise dans l'ordre des rapports sociaux de sexe comme un terrain d'entraînement à la domination masculine. Le lien étroit existant entre la vie militaire, que ce soit en temps de paix ou en temps de guerre, et la prostitution ou le viol, est très significatif à cet égard. Relatant une affaire de viols

---

<sup>73</sup> Höpfl (2003)

<sup>74</sup> Butler (2002) p. 213

collectifs lors d'un symposium d'officiers de l'armée étasunienne de retour de la première guerre d'Irak, et durant lequel 83 femmes et 7 hommes ont été violés, Heather Höpfl relève qu'une des justifications fréquemment données par les violeurs était qu'ils sont « *simplement des hommes* »<sup>75</sup>. Une telle justification semble bien faire appel une inférence du type : Je suis un homme, donc je viole une femme. L'injonction consiste à prouver qu'on est un homme ; s'y soustraire reviendrait à laisser planer le doute sur son identité sexuelle. Et dans le cas d'espèce, « être un homme » signifiait « tout simplement » violer des femmes, comme les autres hommes, la hiérarchie militaire ayant en outre implicitement contribué à justifier ces actes et certains officiers supérieurs y ayant personnellement pris part. Les propos que j'ai recueillis lors d'un entretien informel avec un jeune homme effectuant son service militaire comme caporal dans l'armée suisse viennent corroborer la force de cette injonction et le danger qu'elle fait peser sur les femmes. A ma question de savoir comment il considérait la présence des femmes en caserne, il m'a très rapidement répondu que c'était à leurs risques et périls, et, à ma demande de précision, il a ajouté, en recherchant ma complicité, que je savais très bien de quoi il parlait et qu'il s'agissait là de quelque chose de naturel pour un homme. La seule exception qu'il entrevoyait à un tel danger aurait été que la femme en question soit à ses yeux non désirable, offrant ainsi un discours en consonance avec l'épisode relaté par Heather Höpfl. Mais le lien entre discours et réalité peut être ici ténu. Preuve en est la présence régulière et organisée de prostituées auprès des militaires en temps de guerre. Quand cette possibilité vient à leur être enlevée, le sexe peut alors se transformer en une arme de guerre redoutable dans la mesure où elle est à la fois physique et symbolique, utilisant les corps des femmes civiles pour déshonorer les hommes des armées ennemies, ce qui a pour prétention à court terme d'affaiblir le moral des troupes, mais aussi à plus long terme de jeter le déshonneur sur une Nation, construction historique masculine qu'on peut ainsi humilier en faisant pénétrer l'ennemi jusque dans son système de reproduction non seulement social, mais biologique.

---

<sup>75</sup> Höpfl (2003)

### ***Le champ sportif***

Dans son analyse de la genèse du sport, Norbert Elias a bien montré de quelle manière celui-ci est étroitement lié au processus de maîtrise de la violence consubstantiel de l'émergence de l'Etat moderne. Je m'appuierai ici sur son analyse, en tentant d'y intégrer quelques interrogations quant au lien qui unit sport, violence et construction sociale du masculin. Cette question y est explicitement abordée dans un texte d'Eric Dunning qui clôt l'ouvrage<sup>76</sup>. A la suite d'Elias, il voit dans l'émergence d'un sport réglementé de plus en plus strictement un moyen de canalisation d'une violence jusque là exprimée bien plus fortement et librement dans l'espace public. Dans ce sens, le sport procède d'une « civilisation » générale de la société et des rapports interpersonnels qu'il contribue largement à pacifier.

Pour Dunning, cette évolution historique que suit le sport accompagne en outre un « glissement égalisateur, certes limité », du rapport entre les sexes<sup>77</sup>. Le lien est donc fait ici explicitement entre développement du sport et transformation des rapports sociaux de sexe. Or, faut-il y voir un rapport de cause à effet ? Autrement dit, peut-on affirmer que le sport a été historiquement une pratique permettant de favoriser l'égalité des sexes ? Pour y répondre, Dunning se base notamment sur une étude de la « sous-culture macho » du rugby autour de 1850, analysant les chansons que les joueurs entonnent après la partie. La « dérision des femmes » et la « dérision des homosexuels » en constituent les principaux leitmotiv qui « reflètent tous deux le pouvoir croissant des femmes et la menace grandissante qu'elles représentent pour l'image traditionnelle du mâle<sup>78</sup> ». Ce sport étant alors réservé aux classes moyennes et supérieures, sa pratique constitue dans ce sens une façon pour les hommes de répondre à la menace que

---

<sup>76</sup> Dunning (1986)

<sup>77</sup> *ibid.*, p. 376

<sup>78</sup> *ibid.*, p. 377

constituait pour eux le « pouvoir croissant » des femmes de ces mêmes classes : « Ils pouvaient y encourager leur masculinité menacée et, en même temps, tourner en dérision, vilipender et transformer en objets les femmes, principales sources de la menace<sup>79</sup> ». Sont également analysées les chansons de hooligans anglais, dont les deux thèmes principaux sont la violence et la « démasculinisation symbolique des supporters ennemis<sup>80</sup> ». Malgré ces observations, Dunning voit dans ces différentes pratiques un moyen pour les hommes de « s'accrocher » à un modèle ancien de la masculinité, mais il ne semble pas y déceler une manière d'élaborer entre hommes de nouveaux codes qui pourraient avoir pour effet de reproduire leur domination. Il considère même, en conclusion de son analyse, que « le sport apparaît n'avoir qu'une importance secondaire en ce qui concerne la production et la reproduction de l'identité masculine<sup>81</sup> ». Pourtant, le sport peut également avoir pour fonction de procurer des profits symboliques aux hommes dans la lutte qu'ils se mènent entre eux pour la définition d'une masculinité légitime, cette lutte n'étant pas étrangère à la domination des femmes.

De plus, la « violence maîtrisée » exercée dans le sport reste néanmoins une violence, et à ce titre elle est toujours susceptible d'être transposée dans d'autres milieux sociaux, et ce même si elle s'inscrit dans un processus général de civilisation des mœurs. En effet, la maîtrise de la violence est également un *entraînement* à la violence, et le sport n'en constitue pas le seul lieu. Les casernes militaires modernes peuvent aussi être considérées comme un cadre visant à maîtriser la violence, dans la mesure où son expression incontrôlée y est sévèrement punie selon des règles strictes. Mais nul ne peut douter que la vie militaire permet – et qu'elle a pour fonction – d'entraîner cette même violence pour qu'elle soit exercée en temps et en lieu voulus (par des hommes, bien entendu). Pour cette même raison, il serait donc hasardeux de considérer d'emblée que la violence exercée et maîtrisée dans différentes institutions sociales est sans lien avec

---

<sup>79</sup> *ibid.*, p. 378

<sup>80</sup> *ibid.*, p. 383

<sup>81</sup> *ibid.*, p. 389

celle qui peut se manifester également dans les rapports sociaux de sexe. Elias lui-même fait par ailleurs une remarque du même ordre en introduction de l'ouvrage, lorsqu'il commande de ne pas considérer le sport comme une institution qui fonctionnerait à part des autres cadres sociaux : « Ces mêmes êtres humains qui élisent ou qui sont membres du Parlement en tant qu'êtres politiques, qui gagnent leur vie en tant qu'êtres économiques, qui prient ensemble en tant qu'êtres religieux, ou qui font de la voile ou du ski pendant leurs loisirs en tant que sportifs et sportives.<sup>82</sup> » On pourrait donc également dire, en suivant les recommandations d'Elias, que ce sont bien les mêmes individus hommes qui se trouvent à différents moments de leur vie sociale au Parlement comme élus, à la guerre comme soldats, dans la famille comme époux et dans un club sportif comme joueurs, où ils s'entraînent précisément à « maîtriser » leur violence.

Elias établit une distinction entre, d'une part, des « sports de loisir » qui sont voués à la maîtrise de la violence et permettent le « dénouement agréable des tensions », et, d'autre part, des « sports de performance » dont les tensions sont « dominées et façonnées par les tensions et rivalités entre Etats », comme en témoignent par exemple les Jeux Olympiques<sup>83</sup>. Cependant, la violence doit être également maîtrisée dans les sports de performance et il ne saurait être question de la laisser se déployer sans limites. La distinction posée par Elias paraît donc avant tout servir à poser une différence de nature ou de fonction du sport, qui change en effet selon lui dès le moment où « les tensions et la violence augmentent à l'intérieur des Etats et entre Etats<sup>84</sup> ». Or, si les « sports de performance » constituent bel et bien un entraînement et une stimulation des combats entre Etats, il n'est pas interdit de voir également dans les « sports de loisir » une manière de s'entraîner à une concurrence entre hommes qui produit ses effets bien au-delà du champ sportif. En outre, cela conduirait également à nuancer la fonction

---

<sup>82</sup> Elias (1986), pp. 44-45

<sup>83</sup> *ibid.*, p. 56

<sup>84</sup> *ibid*

purement « mimétique » des batailles mises en scène par un sport comme le football<sup>85</sup> qui revêt toujours une dimension de performance masculine, qu'il soit exercé comme loisir ou en compétition. Par conséquent on peut faire l'hypothèse que le sport, s'il a certes permis de civiliser les moeurs de la vie quotidienne, a néanmoins pour effet de construire des hommes dont la violence est en état de mobilisation permanente, assurant ainsi une forme de discipline propre aux Etats-nations. Plutôt que de « maîtrise », on pourrait alors parler d'une *canalisation* de la violence qui peut ainsi être mobilisée en temps voulu par l'Etat qui en possède le monopole de l'exercice légitime. Les expressions extrêmes de violence organisée qu'a connu le XX<sup>e</sup> siècle incitent à pencher dans ce sens.

Stimuler l'exercice de la violence tout en maintenant son expression à un niveau qui soit toujours à la limite entre l'acceptable et le condamnable, cela semble bien constituer un double standard qui structure l'identité masculine. Cela permet peut-être également de rendre compte du paradoxe de la violence domestique des hommes qui est le fait de cette double injonction : D'une part, comme l'a fait remarquer Elias, la perte de maîtrise de la violence et des émotions dans la vie quotidienne, et en particulier envers les femmes, constitue pour les hommes une perte de leur virilité et de leur honneur. D'autre part, l'habitus masculin est caractérisé par une violence à l'état latent, qui se manifestera à l'encontre des femmes avec d'autant plus de facilité qu'il a pu, jusqu'à très récemment, être exercé en toute impunité. Appréhender le fonctionnement du champ sportif en tant que cadre de construction du masculin pourrait ainsi permettre de mieux comprendre, au-delà de ses règles propres de fonctionnement, le rapport que masculinité, violence et compétition entretiennent dans nos sociétés.

---

<sup>85</sup> *ibid.*, p. 67

### ***Le champ du savoir***

Le savoir a été, et reste aujourd'hui, un enjeu de lutte entre les sexes. L'accès au savoir fut en effet la principale condition de l'autodétermination d'un individu caractéristique de la philosophie des Lumières et dont nous avons déjà vu qu'il est en partie le reflet d'une représentation masculine du monde. Avant cela, dans la période médiévale, le savoir était l'apanage du clergé pour qui il constituait, outre ses fonctions directement liées à la connaissance, un moyen de se distinguer de l'aristocratie avec qui il partageait et se disputait la domination de la société<sup>86</sup>. Or, cette distinction se faisait déjà par le vecteur des femmes, comme cela sera le cas tout au long de l'institutionnalisation du savoir. En effet, c'était notamment par la valorisation de la chasteté, ainsi que par le dénigrement de l'amour des femmes et de la débauche sexuelle, censés caractériser selon eux l'aristocratie, que les membres du clergé pouvaient jouir du prestige que leur conférait cet ascétisme masculin.

Vers la fin du Moyen-Age, le monopole du clergé sur le savoir se trouva ébranlé par les prétentions de l'aristocratie, puis des bourgeois. Fondant les premières universités, les clercs parvinrent à en exclure les femmes et les Juifs, mais ne purent pas s'opposer à l'admission des hommes extérieurs à leur ordre. C'est à ce même moment qu'on peut observer un renforcement des discours misogynes soulignant que le savoir est dangereux pour les femmes, celles-ci étant vouées par nature au vice, à la débauche et au péché, tares qu'il convient de canaliser par une éducation strictement morale. L'argument de l'infériorité intellectuelle des femmes, au renfort duquel vinrent s'adjoindre des théories biologiques visant à naturaliser cette différence<sup>87</sup>, constitue l'une des premières légitimations d'une morale catholique et bourgeoise qui prescrira pour les femmes une formation tout entière tournée vers la morale et le développement

---

<sup>86</sup> Sauf référence explicite, j'emprunte ici les repères historiques liés au savoir au cours d'Anne-Françoise Praz donné dans le cadre du DEA en Etudes genre de l'Université de Genève.

<sup>87</sup> voir Gardey & Löwy (2000)

des bonnes mœurs. L'opposition arbitraire entre la raison (masculine) et la morale (féminine) trouve là, au tournant du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, l'un de ses fondements sociaux. Elle sera lourde de conséquences scientifiques et épistémologiques, notamment quant à la place de l'objectivité dans ce qui constitue un « savoir vrai », mais aussi, plus fondamentalement, pour ce qui distingue savoir scientifique et savoir artisanal.

Cependant, et malgré ces obstacles idéologiques et institutionnels, certaines femmes accédaient largement au savoir, tout particulièrement dans les salons de l'aristocratie. Ces salons, qui étaient le résultat d'un investissement financier important de la part de certaines familles de la noblesse, aller former les premiers réseaux scientifiques (surtout dans les sciences naturelles) dans lesquels les femmes allaient jouer un rôle majeur : elles dirigeaient en effet les salons et acquéraient de la sorte une grande culture et une compétence scientifique reconnue. L'oubli de leur contribution au développement du savoir tient par conséquent à leur occultation ultérieure par l'histoire officielle de la production scientifique qui s'apparente dès lors à une hagiographie du savoir masculin. C'est, en effet, contre le modèle des salons aristocrates que vont se définir les nouvelles élites culturelles masculines bourgeoises. L'institutionnalisation du savoir a été en ce sens consubstantielle d'un dénigrement progressif des femmes intellectuelles, comme en attestent de façon paradigmatique les œuvres de Molière « Les femmes savantes » et « Les précieuses ridicules ». Les « sociétés savantes » vont remplacer progressivement les salons, se donnant souvent pour autre objectif de défendre les valeurs de la Nation, comme en témoigne la « Société Helvétique », fondée en 1761, d'obédience savante et patriotique. Dans le même temps, le savoir devient progressivement le seul gage légitime d'ascension sociale et, dans cette transformation des structures sociales, les valeurs civiques doivent également être transmises par la famille, garante pour sa part de la stabilité d'une société en perte de repères symboliques. Emblématique est à cet égard l'extrait suivant de la *Lettre à d'Alembert* de Rousseau qui, se référant aux *Cercles genevois*, est tout empreinte de la nostalgie d'une camaraderie virile dont on peut se demander si elle avait jamais existé auparavant :

« Elles [les femmes] n’y perdent que leurs mœurs et nous y perdons à la fois nos Mœurs et notre constitution (...) ne voulant plus offrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entre eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes et d’habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves et sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie et de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s’asservir aux maximes d’une caillette (...) Enfin ces honnêtes et innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, et par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre »<sup>88</sup>

Ces quelques lignes constituent ici un cas d’école. On y retrouve le thème de la recherche d’une authenticité masculine (perdue ou à définir), chère aux masculinistes, sur laquelle nous reviendrons dans la dernière partie. Dans cette socialisation masculine qui s’exprime par des coudées franches et des joutes verbales, le monde du savoir apparaît en outre comme un lieu à la fois de camaraderie et de compétition entre hommes. En cela spécifiquement, il se distingue peu des autres champs sociaux qui se développent au même moment, comme le remarque Michelle Perrot : « L’homosocialité se renforce : celle du café, du club, du cercle, de la franc-maçonnerie, de l’atelier du peintre. Les salons entretiennent les relations mondaines et familiales, d’ailleurs essentielles. On y poursuit l’échange des femmes, qui demeure la règle des mariages bourgeois et la clef de la croissance du capitalisme. »<sup>89</sup> L’étudiant, tout comme le citoyen et le travailleur, est donc à l’origine une construction masculine qui imposera – et impose toujours – des contradictions fondamentales aux femmes qui entendent se conformer au modèle légitime. Il en est ainsi par exemple du *séminaire*, mode de fonctionnement important du monde universitaire et qui a été conçu au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à l’Université de Berlin sous l’impulsion de l’historien Leopold von Ranke

---

<sup>88</sup> Jean-Jacques Rousseau (1758), *Lettre à d’Alembert*, édition établie par Jean Varloot, Paris, 1987, pp. 266 et 271

<sup>89</sup> Perrot (2004), p. 102

comme une rencontre intellectuelle à laquelle le maître conviait ses meilleurs étudiants à son domicile, constituant de la sorte un lieu d'initiation et de transmission du capital culturel légitime.

La connaissance étant dès lors produite dans l'intimité des hommes, leur impénétrabilité va également constituer une résistance à la pénétration par la connaissance scientifique. Le refus de leur propre subjectivité et leur propension à objectiver le monde ont pour corollaire une réticence certaine à se laisser objectiver, phénomène qui est d'autant plus prégnant parmi les hommes des classes dominantes, dans la mesure où ce sont eux précisément qui produisent le plus souvent les connaissances scientifiques et qui ont ainsi un double intérêt à ne pas laisser pénétrer leurs secrets de dominants. D'ailleurs, derrière quel « nous » pourrais-je dissimuler ici mon écriture : un « nous » qui manifesterait mon appartenance au groupe « hommes », ou un « nous » garant de la neutralité scientifique ? Ce qui, somme toute, revient souvent au même, tous deux reflétant un androcentrisme largement mis en évidence par les recherches féministes<sup>90</sup>. L'inconscient académique est donc également un androcentrisme, et cela ne tient pas qu'à un biais épistémologique, mais également aux conditions historiques d'émergence d'un champ autonome de la production du savoir. Par ce processus, les hommes se sont octroyé le monopole du savoir dont Paola Tabet remarque qu'il est, « comme la violence, un travail indispensable au maintien du pouvoir ; il a visé par tous les moyens, et il continue souvent à le faire, à bloquer la connaissance, l'expérimentation et l'imagination des femmes dans tous les domaines, que ce soit la technologie, l'art, la philosophie, la religion, la science. »<sup>91</sup> Si, aujourd'hui, les femmes occupent massivement les rangs d'accès aux universités, ce qui leur est toujours refusé, c'est d'y faire autorité et donc de participer elles-mêmes à la définition de ce qui constitue un savoir légitime. La Savoir, dans ce sens, reste affaire d'hommes. Et ceci est rendu

---

<sup>90</sup> voir notamment Mathieu (1991), « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique »

<sup>91</sup> Tabet (2004), p. 162

possible non seulement par les mécanismes spécifiques de pouvoir qui régissent le monde académique, mais bien par une organisation sociale largement fondée sur l'exploitation du travail des femmes qui, historiquement, « est aussi la condition de l'accès des hommes à un surplus de temps libre, donnée déterminante pour le savoir et la création »<sup>92</sup>. L'investissement masculin dans le travail académique ne peut par conséquent pas se réduire à la seule « libido sciendi » des hommes que promeut certes inconsciemment tout le système scolaire<sup>93</sup>, mais est rendu possible précisément par la forclusion des conditions historiques et matérielles de sa propre possibilité.

### ***La domination comme incorporation***

Les trois illustrations qui précèdent nous permettent de mieux comprendre la façon dont différentes institutions, disposant chacune de leurs enjeux spécifiques liés au contexte de leur émergence historique, concourent néanmoins toutes à la reproduction de la domination masculine. A ce stade, il reste cependant à préciser la manière dont cette reproduction s'effectue en s'inscrivant dans des dispositions individuelles. Si l'on décrit, comme cela a été fait plus haut, la structure de genre - et donc celle de la *maison-des-hommes* - comme l'état des rapports de pouvoir, de production et de cathexis dans une configuration sociale et historique donnée, alors cette structure n'est pas une force qui s'exercerait comme mystérieusement sur les individus par une quelconque « magie sociale », ni une attraction fatale qui ne leur laisserait aucune marge de manœuvre. La structure sociale n'est elle-même jamais un reflet parfait du pouvoir ; elle est l'expression historique et imparfaite de sa prétention à façonner le monde et les individus à son image. L'habitus masculin, en ce qu'il est l'incorporation de la structure ainsi définie, est donc une pression sociale qui s'exerce tout entière dans le processus de socialisation et qui a un effet structurant sur les identités psychiques. Ce sont dès lors les

---

<sup>92</sup> *ibid.*, p. 169

<sup>93</sup> Bourdieu (1998), p. 63

nécessaires résistances individuelles, dans lesquelles les corps peuvent être considérés comme des agents, qui échappent précisément au déterminisme de la structure.

Cependant, ce n'est pas parce que le pouvoir échoue systématiquement à créer des individus entièrement conformes à lui-même qu'il perd pour autant son potentiel explicatif. Bien au contraire : il s'agit de prendre toute la mesure de la force qu'il exerce sur les individus pour mettre en lumière les possibilités de résistance de ceux-ci, ce qui s'applique aux femmes comme aux hommes. Pour ces derniers, cela nous oblige à pénétrer dans l'intimité de l'habitus masculin et à mettre au jour les processus les plus invisibles de construction de l'identité masculine. Cette tâche incombe tout à la fois à la sociologie et à la psychologie sociale, et elle est particulièrement urgente en réponse aux dérives néo-naturalistes des sciences sociales et cognitives qui prétendent ancrer dans la biologie la détermination des comportements de genre. Si l'habitus masculin est doté d'une inertie certaine, il ne prend pas pour autant ancrage dans des sujets inertes, comme le relève notamment Pascale Molinier : « Le social ne s'intériorise pas mécaniquement, il se fait connaître à travers une expérience singulière qui est une expérience de la subjectivité, pour l'enfant qui ressent celle de ses parents sans la comprendre cognitivement (j'insiste sur ce point), sans pouvoir en analyser toutes les strates, conscientes ou inconscientes, et pour les parents qui transmettent sans le vouloir, souvent sans le savoir, leur propre subjectivité, comme une énigme à élucider pour l'enfant. Les messages sexués parentaux se transmettent de la même façon que les messages relatifs aux positions de classe ou de race : par le corps à corps de l'intersubjectivité. »<sup>94</sup>. Tout se passe donc comme si, par un jeu d'associations préconscientes qui fait du féminin un repoussoir ou, plus précisément, un objet d'identification par la négative, la socialisation des hommes tendait à constituer en creux les femmes comme une catégorie dominée. Constitutif non seulement de la domination masculine, mais également de l'hétérosexualité qui en est une condition de

---

<sup>94</sup> Molinier (2003), p. 35

stabilité, ce mécanisme psychique d'intériorisation aboutit à ce que le « féminin, c'est ce que les hommes ne veulent pas être, ce qu'ils haïssent d'eux-mêmes et qui leur fait horreur, en même temps que ce qu'ils sont censés aimer de l'autre sexe.<sup>95</sup> » Le sexisme et l'homophobie convergent ici dans le même sens, celui d'une construction au quotidien de l'inégalité des sexes.

Chez les dominants, cette intériorisation progressive – et tout d'abord imperceptible – des signes donnés par leur entourage les conduit à la fois à éviter certains comportements réprimés par des réactions condamnatrices ou moqueuses, dont la connotation négative est assimilée plus ou moins inconsciemment au fur et à mesure de leur répétition dans l'expérience quotidienne, et à en adopter d'autres qui se voient sanctionnés positivement. Dans un nombre important de ces derniers cas, les adaptations du comportement et des attentes sont en effet liées à l'obtention d'avantages psychologiques (image positive et estime de soi) et sociaux (profits matériels et symboliques) qui vont inciter l'individu ainsi socialisé à persévérer dans cette direction, stabilisant ainsi progressivement son identité de dominant qui restera non perçue comme telle. Le psychologue Luis Bonino fait remarquer à ce propos que ce mécanisme peut être observé d'une façon générale au sein des groupes dominants : « Ces groupes ont pour caractéristique commune de se centrer sur eux-mêmes, d'être le centre de référence, de sentir leurs droits, leurs prérogatives comme quelque chose de naturel, ce qui de fait les rend invisibles à leurs propres yeux. »<sup>96</sup>

Nous voici donc au cœur de ce qui constitue l'habitus masculin, c'est-à-dire une forme de connaissance et de méconnaissance de ce qui est au principe de la construction de l'identité masculine. Il paraît dès lors bien difficile de suivre Danilo Martuccelli qui, comme bien d'autres aujourd'hui, pense pouvoir poser d'une façon générale que « la domination ne se cache plus – comme l'affirme le modèle de l'idéologie dominante –

---

<sup>95</sup> *ibid.*, p. 37

<sup>96</sup> Luis Bonino (sans titre), in Welzer-Lang (2004), p. 178

derrière une apparence trompeuse. Elle n'est rien d'autre que la dispersion des événements, des codes, la discontinuité des pratiques, la profusion et l'éclatement des signes rebelles à leur insertion dans un tout organisé. (...) La domination s'exerce désormais moins par le biais du consentement que par des contraintes de plus en plus éprouvées et présentées comme des contraintes »<sup>97</sup> Or un tel postulat, qui donne en somme à penser que nous aurions à faire à une domination interindividuelle, ne peut opérer que par une triple réduction qui assimile la diversité des formes de domination à une catégorie générique de « la domination », qui ignore l'asymétrie des mécanismes d'inscription subjective de la domination selon le groupe d'appartenance, en même temps qu'elle applique à chaque individu, quelle que soit son statut social et son surtout son âge, une compétence critique qui est celle de l'adulte rationnel.

En effet, et bien qu'il y ait certes reproduction active (mais souvent inconsciente) par les dominé-e-s des structures de la domination, il ne saurait être question de « consentement volontaire » à la domination elle-même, car cela présupposerait non seulement que les mécanismes de celle-ci soient entièrement connus des dominant-e-s comme des dominé-e-s, mais également une décision rationnelle d'acceptation de son statut de dominé-e. Les obstacles au changement tiennent dès lors moins à la contrainte coercitive (signe par ailleurs d'un affaiblissement de la domination symbolique), qu'à ce que l'incorporation de la domination, en tant qu'elle est elle-même génératrice d'actions, définit jusqu'à l'identité individuelle la plus intime des dominé-e-s comme des dominant-e-s, assurant de leur part des attentes et des comportements concourant à la reproduction d'une organisation sociale conforme à ce qu'il faut bien nommer l'idéologie dominante.

Au vu de ce qui précède, il semble donc important de s'en tenir ici à une démarche sociologique dont la fonction principale est de rechercher, au-delà de l'éclatement

---

<sup>97</sup> Martuccelli (2004), p. 476 – je souligne

évident et nécessaire du monde social, les *régularités* qui lui assurent une certaine cohérence et une certaine permanence. Dans ce cadre, entreprendre une analyse en profondeur l'habitus masculin peut permettre non seulement de contredire les chantages de la fin des structures, mais peut-être même, dans la mesure où cet habitus masculin est sans doute lié aux dispositions les mieux enracinées dans notre inconscient, d'ouvrir des pistes de réflexion pour l'examen d'autres formes de domination actuelles et de celles qui n'ont peut-être pas encore fait l'objet d'une problématisation sociale et/ou sociologique. Car ce n'est pas, en effet, en affirmant la disparition des formes soi-disant « traditionnelles » de la domination que l'on parviendra à la circonscrire et encore moins à la combattre, mais bien en repoussant sans cesse les limites de notre connaissance des formes spécifiques qu'elle revêt, et donc en portant à notre conscience les mécanismes subtils par lesquels elle se reproduit. Mais la tâche n'est pas aisée, et cela tient pour une bonne partie à ce que la sociologie ne rencontre sans doute jamais autant de résistance que lorsqu'elle montre que les pratiques effectives des individus (et notamment des sociologues eux-mêmes) peuvent concourir à la reproduction de rapports de domination que ces mêmes individus condamnent pourtant explicitement dans leurs discours.

Parvenus à ce stade, il nous manque encore les éléments théoriques permettant de lier d'une façon satisfaisante les aspects sociaux et cognitifs de la domination masculine. Bien qu'elle ne s'en inspire pas directement, l'homologie proposée ici entre la transformation historique (phylogénèse) des structures des sociétés capitalistes occidentales et la construction sociale et psychique (ontogénèse) des identités individuelles trouve une formalisation philosophique dans la pensée de Jürgen Habermas. Pour ce dernier, en effet, « la reproduction de la société et la socialisation des membres de cette société ne sont que deux aspects du même processus : elles dépendent des mêmes structures »<sup>98</sup>. Appliquant à sa théorie de l'action les recherches

---

<sup>98</sup> Habermas (1985), p. 33

de Piaget et de Kohlberg sur les stades du développement moral de l'enfant et les processus d'apprentissage qu'il met en œuvre dans un environnement social et normatif, Habermas observe ainsi que « l'identité de la personne est dans une certaine mesure le résultat des opérations d'identification réalisées par la personne elle-même »<sup>99</sup>. Si ce mécanisme d'identification tend à conforter, sur le plan de l'évolution sociale, l'hypothèse d'une homologie entre les structures de la domination et les structures psychiques, une telle formalisation théorique demeure cependant à un niveau d'abstraction trop élevé pour fournir les outils dont nous avons besoin pour notre analyse de la construction sociale et psychique des identités masculines, ces dernières n'étant par ailleurs jamais explicitement abordées par Habermas. De plus, une telle théorie génétique de l'action aurait de fortes chances de demeurer tautologique si l'on n'était pas en mesure de lui appliquer des situations de la vie quotidienne.

Un apport plus directement lié à notre démarche pourrait être alors emprunté à la neurobiologie, laquelle a développé la notion d'*épigenèse du cerveau*. Ce mécanisme biologique est rendu possible par la grande plasticité du cerveau humain qui fait que cet organe se construit et s'adapte sans cesse en fonction de l'environnement physique et social qui l'entoure. En effet, l'épigenèse donne lieu à un processus qui, par un jeu continu d'associations mentales opérées sous l'effet des innombrables stimuli de la vie quotidienne, se traduit matériellement par la formation de synapses, c'est-à-dire de connexions interneuronales dont le nombre peut atteindre un million de milliards au cours de l'existence d'un individu et structurer ainsi de façon durable son comportement et sa pensée. En outre, et cela a son importance pour la sociologie, une grande majorité de ces connexions s'est formée avant l'âge de 15 ans.

Cette référence aux neurosciences permet premièrement de souligner la grande complexité que la biologie parvient à mettre en évidence quant aux rapports entre le

---

<sup>99</sup> *ibid.*, p. 44

corps et le monde social, ces deux réalités ne pouvant être dissociées ontologiquement ni par les sciences physiques, ni par les sciences sociales, à moins d'assumer une position dualiste qui conférerait au social une dimension transcendante. Deuxièmement, ce constat nous rappelle encore une fois à l'évidence de l'infinie diversité des êtres humains qui, et ce quel que soit le niveau de structuration atteint par une société, ne pourront jamais être réduits, faut-il le rappeler, à une catégorie sociale ou à un habitus de classe, ne serait-ce que parce qu'il y a virtuellement autant de parcours de vie qu'il existe d'individus. Mais dans le même temps et sans contradiction, cela tend troisièmement à conforter le constat sociologique de l'inertie considérable des habitus. Enfin, quatrièmement, le processus de formation précoce des réseaux interneuronaux devrait encourager la sociologie à s'intéresser davantage à la socialisation des enfants.

Cependant, il ne saurait être question ici d'emboîter le pas aux sciences cognitives lorsque, appliquant ces mécanismes biologiques comme point de départ de leur analyse du monde social, elles parlent de « fossilisation » des dispositions individuelles, alors même que la mise à jour des mécanismes proprement sociaux par lesquels cette inscription s'effectue n'a pas encore été entièrement entreprise, de loin s'en faut. L'important, dans ces conditions, est donc moins de tergiverser sur la façon de nommer les différents niveaux d'intériorisation des structures sociales (qui varient sans doute selon la force de leur ancrage historique et symbolique), mais d'explicitier empiriquement, quelle que soit donc leur degré de fixité, les différentes dispositions ainsi acquises en fonction du contexte socio-historique de leur acquisition. Par conséquent, plutôt qu'une posture matérialiste qui nous amènerait à conjecturer sur une impossible situation d'origine du monde social, celle d'un constructivisme radical semble constituer, malgré qu'elle élude la question ontologique, une posture heuristique légitime au vu du travail sociologique qui reste à accomplir.

Cherchant à rendre compte des processus d'apprentissage différenciés par lesquels les femmes et les hommes tendent à appréhender leur environnement social et normatif, Carol Gilligan a pour sa part contribué à élaborer l'hypothèse d'une morale sexuée. Dans cette perspective, la morale des hommes serait ainsi sous-tendue par une « éthique de la justice » qui appréhenderait le monde de façon rationnelle et avec un niveau d'abstraction élevé qui trouverait sa formalisation dans le droit. Quant à la « morale de la sollicitude », supposée caractériser les femmes, elle serait pour sa part mue par une sensibilité intuitive qui les amènerait à aborder les situations de la vie quotidienne avec davantage de pragmatisme, d'empathie et de responsabilité vis-à-vis d'autrui entendu comme égal.<sup>100</sup> Si ces hypothèses sont certes intéressantes pour notre propos en ce qu'elles lient la construction du masculin à la norme de rationalité, elles ne permettent cependant pas de saisir en quoi les dispositions qui en résultent sont articulées au contexte socio-historique spécifique des sociétés « modernes ». Tout au plus pouvons-nous y voir deux types-idéaux déshistoricisés de la construction des identités, lesquelles risquent dès lors d'être rapidement essentialisées. En réalité, ce dont un tel modèle ne tient pas suffisamment compte, c'est de ce que les dispositions différenciées qu'hommes et femmes tendent bel et bien à acquérir sont liées de fait à la ségrégation sociale qui assigne prioritairement les femmes à la sphère domestique et qui est le propre des sociétés façonnées par l'idéologie bourgeoise, ce qui permet par là même aux hommes de s'investir pleinement et avant tout dans des activités extra-domestiques.<sup>101</sup> La division sexuelle du travail ainsi constituée n'a par conséquent pas pour cause des dispositions corporelles ou morales qui lui seraient préexistantes, mais bien une nécessité imposée par la hiérarchie sociale, laquelle se double d'une incompatibilité d'ordre psychique : « Se soucier de la vie naissante et faire la guerre sont deux activités psychiquement incompatibles.<sup>102</sup> »

---

<sup>100</sup> Pour une discussion des thèses de Gilligan, voir Kymlicka (1999), pp. 284 sq.

<sup>101</sup> Comme l'a relevé Kymlicka, il est à ce titre tout à fait amusant de voir que John Rawls, pour élaborer sa théorie libérale de la justice, a dû poser comme postulat du développement moral : « *Une fois admis que les institutions familiales sont justes, (...)* »

<sup>102</sup> Molinier (2003b)

Afin de mieux comprendre l'incorporation par les hommes de la domination masculine, il est par conséquent nécessaire de prendre en compte les exigences psychiques propres à la division sexuelle du travail. Comme cela a déjà été montré plus haut, cette dernière, dans sa forme moderne, tend à favoriser chez les hommes une maîtrise rationnelle du monde social et des individus qui le composent. Or, dans cette perspective, c'est la psychodynamique du travail, associée à une analyse sociale basée sur le concept de genre, qui nous offre à ce jour les pistes les plus intéressantes. Dans une démarche relativement similaire à celle de Pascale Molinier, Wendy Hollway se propose d'examiner les masculinités contemporaines en tant que mode de construction tourné vers la maîtrise non seulement des autres et de l'environnement, mais également de soi<sup>103</sup>. Or, il se trouve que cette dynamique psychique est consubstantielle d'une évolution des sociétés industrielles qui, partant d'une discipline imposée des corps, semble aller de plus en plus dans le sens d'une autorégulation par les travailleurs de la force de travail. Ceci est tout particulièrement valable pour les *managers* qui, comme l'ont montré Boltanski et Chiapello, sont ainsi « des hommes mieux ajustés à l'état actuel du capitalisme et à l'environnement fait d'«incertitude» et de «complexité» dans lequel sont plongées les entreprises »<sup>104</sup>. Cette prise en compte des transformations sociales permet à Hollway d'analyser les masculinités, et notamment les masculinités managériales qui en quelque sorte donnent le ton aux autres, sur un mode fondamentalement dynamique. Ainsi, dans l'environnement incertain et toujours changeant favorisé par la montée de l'idéologie néolibérale, l'injonction de maîtrise de soi passe par la production psychique d'un « autre » inférieur sur lequel sont projetées ces incertitudes et les anxiétés liées à la perte du contrôle, la principale catégorie de destination de ces projections étant la catégorie « femmes »<sup>105</sup>. Le mécanisme de

---

<sup>103</sup> Hollway (1996)

<sup>104</sup> Boltanski & Chiapello (1999), pp. 121-122

<sup>105</sup> « Evidence is overwhelming that high levels of anxiety and profound social divisions mean that splitting mechanisms operate consistently enough to create dominant splittings, for example between

construction du masculin qui en résulte est en ce sens un mécanisme de défense de sa propre vulnérabilité et constitue donc un déni de la peur qui en résulte.

Cependant, de nombreuses observations actuelles semblent à première vue venir contredire l'hypothèse selon laquelle la construction du masculin se ferait encore aujourd'hui par opposition à un féminin systématiquement infériorisé. Beaucoup d'hommes ont en effet intériorisé et valorisé tout un ensemble de caractères dits féminins qui jusqu'ici étaient exclus de la construction du masculin. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point dans la dernière partie de ce travail et je laisse donc ce paradoxe en suspens pour l'instant. Mais à ce stade, une prudence méthodologique toute particulière s'impose et il s'agit de ne pas oublier que si le féminin gagne bel et bien du terrain dans ce domaine, les femmes, elles, ont beaucoup plus de peine à occuper ce même terrain qui est celui des managers et autres dirigeants. Une telle précaution revient en l'occurrence à ne pas confondre discours et réalité si l'on entend rendre compte de ce paradoxe qui n'en est sans doute pas un.

C'est donc bien, en définitive, à un modèle sociologique qu'il faut faire appel si l'on entend montrer comment, ici et aujourd'hui, s'incorpore la domination masculine. Et c'est précisément à ce stade que la notion d'*illusio*, empruntée à la théorie des champs et enrichie des apports de la psychologie, se révélera particulièrement utile pour mettre en évidence le caractère socialement construit des dispositions individuelles tout en échappant à une vision mécanique de l'incorporation des structures de domination. C'est en effet ce concept qui va nous permettre à présent d'aborder la question de la virilité en tant que moteur de la socialisation des hommes comme dominants. Littéralement : « Qu'est-ce qui fait courir les hommes ? »

---

'masculine' and 'feminine', or more specifically between 'rationality' and 'emotionality'. » Hollway (1996), p. 29

### *Masculinités et virilité*

Du fait de la nécessaire imperfection du pouvoir, il est susceptible d'exister autant d'habitus masculins, et donc de masculinités, que d'expériences individuelles et de corps physiques. Par conséquent, il convient de ne pas oublier que le masculin et le féminin sont des constructions sociales et que leur inscription dans les identités individuelles sont le résultat d'un processus de socialisation. Il serait donc faux de considérer que la masculinité est l'identité des hommes et la féminité celle des femmes, dans la mesure où ces notions reflètent avant tout une forme d'organisation sociale. La masculinité ne peut se définir que par opposition à la féminité, et cette opposition traverse largement la réalité des individualités psychiques. Quelles que soient les barrières symboliques et institutionnelles qui s'imposent à eux, les individus restent irréductibles à leur seule identité de genre. Les sciences sociales elles-mêmes courent le risque de renforcer ces catégories en les utilisant comme principe de classification *a priori*, ce qui revient souvent à biologiser le genre<sup>106</sup>. Cependant, abandonner le concept de masculinité, comme l'a récemment suggéré Jeff Hearn en proposant de passer de l'analyse de la masculinité hégémonique à celle de l'« hégémonie des hommes »<sup>107</sup>, peut paraître prématuré dans la mesure où le masculin, existant non seulement en tant que principe de *vision*, mais également de *division* du monde, constitue en cela une catégorie objective<sup>108</sup> et dispose de la sorte d'une valeur heuristique certaine. Dans cette perspective, le travail sociologique s'apparente à un exercice d'équilibriste. En outre, le principe hiérarchique étant contenu dans l'opposition même entre masculin et féminin, le fait de s'intéresser à sa composante dominante, longtemps occultée en tant que catégorie, implique nécessairement sa remise en cause. Pascale Molinier l'illustre très

---

<sup>106</sup> Mathieu (1991), « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique », pp. 75-127

<sup>107</sup> Hearn (2004)

<sup>108</sup> Bourdieu (1998)

bien lorsqu'elle écrit, s'agissant de la masculinité : « En réalité, personne n'est vraiment en mesure de la définir. Et c'est précisément cela, *la crise de la masculinité*.<sup>109</sup> »

Quant à la virilité, le fait qu'elle se manifeste souvent comme le point d'orgue de la masculinité ne doit pas laisser penser qu'elle serait une expression des simples particularités individuelles. Bien au contraire, elle pourrait être considérée comme la tension permanente de toutes les identités masculines vers le pôle dominant de la hiérarchie sociale. Partant, elle est sans doute la composante de la masculinité qui échappe le plus à la compréhension idiosyncrasique et qui doit la plus large part de son explication à la position occupée dans l'espace social. Pour Pascale Molinier et Daniel Welzer-Lang, la virilité est ainsi définie comme la conformité aux conduites socialement imposées aux hommes<sup>110</sup>. Christophe Dejours, dans son analyse psychodynamique du travail, relève aussi sans ambiguïté que la virilité est largement déterminée par la structure des rapports de production : « L'analyse des rapports sociaux de travail conduit ainsi à reconnaître qu'ils président surtout à la construction d'une virilité socialement définie, essentiellement enchâssée dans l'idéologie, revendiquée par le système conscient et utilisée socialement pour la productivité.<sup>111</sup> »

Faut-il dès lors affirmer, avec Pascale Molinier, qu'à une « masculinité créatrice » s'oppose une « virilité défensive » constituant un déni de la peur dans le travail ?<sup>112</sup> Ou alors faut-il plutôt penser, avec George Falconnet et Nadine Lefaucheur, que « la virilité est un mythe terroriste », qu' « une pression sociale constante oblige les hommes à prouver sans cesse une virilité dont ils ne peuvent jamais être assurés : toute vie d'homme est placée sous le signe de la *surenchère permanente*.<sup>113</sup> » ? Virilité défensive

---

<sup>109</sup> Molinier (2003a) p. 55

<sup>110</sup> Molinier & Welzer-Lang (2000) p. 73

<sup>111</sup> Dejours (2000) p. 278

<sup>112</sup> Molinier (2003a)

<sup>113</sup> Falconnet & Lefaucheur (1975) p. 65 – souligné par les auteurs

d'un côté, offensive de l'autre. Le fait d'opposer masculinité et virilité, comme le fait ici Pascale Molinier, me semble faire courir le risque d'opter pour une version romantisée d'une « masculinité créatrice » et d'oublier que le principe hiérarchique est déjà contenu dans l'opposition entre féminin et masculin. Ceci d'autant plus que le terme même de *virilité* prend son sens dans des contextes nationaux spécifiques de rapports sociaux de sexe, preuve en est son inexistence dans nombre de langues et souvent même l'impossibilité de le traduire. Le mot espagnol *machismo* est significatif à cet égard, dans la mesure où il a pris naissance dans les sociétés latino-américaines en écho à la figure masculine dominante du *conquistador* du vieux continent.<sup>114</sup> Pour ma part, je me propose donc de considérer la virilité comme une partie intégrante de la masculinité, et plus particulièrement comme sa tension constante vers le pôle dominant de la hiérarchie du champ où elle prend forme, comme cette « surenchère permanente », précisément, qui tire les hommes vers l'appropriation des profits matériels et symboliques qui sont en jeu.

La définition la plus fidèle que l'on puisse donner de la virilité est donc entièrement sociale et historique. André Rauch l'illustre d'une façon particulièrement marquante avec la description d'un internat de garçons vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : « La virilité consiste à ne pas lâcher prise, à faire corps avec le groupe pour contester la légitimité du surveillant et le défier, lui signifier qu'il n'est, au sens propre, qu'un pion dans une hiérarchie qui le domine. Voilà l'essentiel : exiger de lui la preuve qu'il est un homme. (...) Avec le temps, un interne apprend à ne céder ni trahir. Il s'est solidarisé avec d'autres par des gestes ou des réactions qui créent des connivences. L'art de subir sans perdre sa dignité confère une marque d'excellence. En gardant le *secret*, il est devenu homme, car il a incorporé la loi du milieu et celle de la virilité. »<sup>115</sup> Dans un autre chapitre, il souligne le lien étroit qui unit ces solidarités masculines autour des enjeux de pouvoir à l'oppression des femmes : « La misogynie peut ici servir de paradigme à la

---

<sup>114</sup> Connell (1995) p. 198

<sup>115</sup> Rauch (2000) p. 202-3

virilité ; elle devient une façon de dire que le courage, la souffrance et la mort, uniques pensées du héros, appartiennent sans partage aux hommes.<sup>116</sup> » C'est toujours cette même virilité, sans doute, qui autorise Napoléon à proclamer, à propos de la fuite des soldats russes à Smolensk, « que les Russes étaient des femmes, et qu'ils s'avouaient vaincus.<sup>117</sup> ».

Hormis la misogynie, et comme le suggère cette dernière phrase, l'expression la plus aboutie de la virilité peut donc être caractérisée par l'homophobie, c'est-à-dire le rejet et le dégoût de ce qui pourrait paraître (trop) féminin en soi ou au sein de sa catégorie sociale d'appartenance au groupe des hommes. Révélatrice à cet égard est l'agression des homosexuels qui est souvent le fait d'hommes qui, à plusieurs, s'en vont « casser du pédé », et qui peut dans certains cas prendre la forme du viol. A ce sujet, Daniel Welzer-Lang relève fort à propos que cette dernière pratique, loin de constituer la simple manifestation d'une velléité agressive, peut être comprise chez les hommes qui s'y adonnent tout à la fois comme un moyen d'affirmer leur virilité et de satisfaire inconsciemment un désir refoulé, procurant sans doute du plaisir. Violence et sexualité apparaissent donc étroitement liés, et c'est sans doute là la forme extrême que peut prendre ce qu'il décrit comme l'injonction paradoxale de la masculinité : « Les relations entre hommes sont toujours médiatisées par les femmes. Ne prennent du plaisir entre hommes, sans autre finalité, que les pédés, les tapettes, les fifis, les “tantes”, les homosexuels... *Cette injonction paradoxale structure, d'une part, les rapports entre homosocialité et plaisir d'être entre hommes, et, d'autre part, entre homophobie et identité masculine.* »<sup>118</sup>

Dans son analyse des représentations modernes de la virilité, George Mosse démontre également comment les rapports entre hommes ont constitué un terreau sur lequel ont

---

<sup>116</sup> *ibid.* p. 255-6

<sup>117</sup> *ibid.* p. 72

<sup>118</sup> Welzer-Lang (1994), p. 40 - souligné par l'auteur

pu se diffuser les idéologies fasciste et nazie dans l'entre-deux-guerres, renforcées ici par l'idéologie hygiéniste d'un esprit sain dans un corps sain. Ainsi en va-t-il de « cette étincelle qui enflamme l'enthousiasme et le désir de servir la patrie »<sup>119</sup>, ou encore l' « étincelle qui enflamme le fervent désir de servir son pays et de se sacrifier pour lui »<sup>120</sup>, selon les formules respectives d'un fonctionnaire du parti et du rédacteur d'un journal fascistes, s'exprimant tous deux à l'attention d'un public de jeunes hommes appelés à adhérer à ces valeurs. Cela conduit Mosse à constater que « la virilité se définit alors comme intensément nationaliste, pleine de foi dans la grandeur et le destin de l'Italie, empreinte d'une ferveur révolutionnaire »<sup>121</sup>. L'auteur montre en outre comment le succès de telles injonctions, dans le régime nazi particulièrement, a pu se fonder sur une exaltation à la fois des valeurs de la camaraderie virile et de celles de la famille fondatrice, la seconde étant garante de la première de par la subordination des femmes et des enfants qu'elle implique. Le parallèle ici est frappant entre les processus de constitution de l'« autre » comme « homosexuel » et comme « Juif ». Le fait que les Juifs étaient eux-mêmes fréquemment associés aux homosexuels, et que ceux-ci ont également été éliminés physiquement, permet d'appliquer à l'émergence de la masculinité moderne et au sexisme, au vu des développements qui précèdent et ceci sans risque d'analogie abusive, le mécanisme historique qu'établit Philippe Burrin quant à la construction de l'identité nazie : « Soulignons que plus les Juifs servaient de référence négative à une définition d'identité, plus dangereux était l'antisémitisme qui en résultait. Car les premiers symbolisaient alors tout ce que les antisémites devaient éliminer pour permettre l'épanouissement de leur propre identité. »<sup>122</sup>

En définitive, dans chacun des sous-champs de la *maison-des-hommes*, les enjeux de pouvoir exercent une tension permanente de la masculinité vers la lutte pour le prestige

---

<sup>119</sup> Mosse (1996), p. 180

<sup>120</sup> *ibid.*, p. 186

<sup>121</sup> *ibid.*, p. 182

<sup>122</sup> Burrin (2004), p. 29

et l'honneur. La virilité prend certes des formes différentes selon l'appartenance sociale et selon les enjeux propres au champ où elle se joue, mais est toujours tendue irrésistiblement vers le pôle dominant de la hiérarchie sociale, par la forme hégémonique de la masculinité perçue comme légitime par tous ceux qui jouent le jeu, c'est-à-dire par tous les hommes. Dans ce sens, la virilité ne se rapporte pas uniquement au monde du travail, dans lequel elle trouve toutefois un terrain de développement particulièrement favorable. Plus largement, la virilité pourrait être décrite comme l'expression même de l'*illusio* masculine, au sens où l'entend Bourdieu<sup>123</sup>, cet « investissement dans le jeu », guidé par un intérêt fondamental qui est de toujours être reconnu comme un homme, jamais comme une femme. Comme le relève par ailleurs Hollway, la menace d'être mis dans la position de l'« autre » inférieur – moins qu'un homme – constitue une arme dans la compétition qui oppose les hommes entre eux<sup>124</sup>. Ainsi entendue, la virilité prend la forme d'un mécanisme psycho-historique relativement homogène, cette « étincelle » précisément, cette *foi* dans les enjeux qui assure à des masculinités diverses, dans une configuration historique donnée, une certaine convergence vers les valeurs véhiculées par l'idéologie dominante. En fin de compte, au sommet de la hiérarchie, tout ce jeu sert à produire les dominants dont l'ordre patriarcal et capitaliste a besoin pour assurer sa reproduction. Chacun des sous-champs de la *maison-des-hommes* peut être compris comme une partie de ce grand jeu, et leurs enjeux spécifiques ne doivent pas masquer la tension exercée par les enjeux globaux. André Rauch a relevé à ce sujet que l'apparition des loisirs populaires, et notamment le sport, a permis aux hommes des classes populaires de se mesurer entre eux selon les mêmes critères de compétition qui étaient ceux des classes dominantes, mais en substituant aux enjeux de pouvoir politique et économique des enjeux propres au champ sportif.<sup>125</sup> D'une façon générale, on peut donc dire avec Hollway que la menace d'être catégorisé comme l'« autre » inférieur, c'est-à-dire comme moins

---

<sup>123</sup> Bourdieu (1998)

<sup>124</sup> Hollway (1996), p. 30

<sup>125</sup> Rauch (2000) p. 172

qu'un homme, est une arme dans la compétition qui oppose les hommes pour la maîtrise d'eux-mêmes et du monde.<sup>126</sup>

## **STRATEGIES DE REPRODUCTION**

Les stratégies de reproduction de la domination masculine par les hommes demeurent encore largement sous-étudiées. En me concentrant ici sur des stratégies que l'on peut qualifier de masculines, il ne s'agit pas de laisser entendre que la reproduction de la domination serait le seul fait des hommes. Comme cela a déjà été dit, les femmes concourent également, et pour certaines même très activement, à cette reproduction. Cependant, il serait erroné de parler, en ce qui les concerne, de « stratégies » au sens où le terme est utilisé ici, c'est-à-dire de stratégies qui ont partie liée avec les intérêts objectifs qu'ont les hommes à voire se perpétuer les structures de la domination. Et quand bien même nombre de femmes sont parties prenantes à ces stratégies, celles-ci n'en deviennent pas pour autant des stratégies « féminines » dans la mesure où elles visent bien le maintien d'un mode d'organisation sociale construit selon une vision masculine du monde. Il importe également de relever que les différentes stratégies masculines qui peuvent être mises en œuvre dans ce sens le sont avec un degré de conscience qui est très variable selon les types de stratégies proposés ci-dessous. J'en distinguerai provisoirement quatre, sans bien entendu prétendre à l'exhaustivité : les *stratégies de légitimation*, les *stratégies offensives*, les *stratégies de déplacement* et les *stratégies de discrimination*. Je ne m'arrêterai pas sur ces dernières, dans la mesure où elles sont spécifiques à chacun des différents champs d'activité considérés dans leur fonctionnement propre et exigeraient de la sorte un travail systématique qui est hors de ma portée ici, bien que certains de leurs aspects soient abordés de façon ponctuelle tout au long de ce travail. Je me concentrerai par conséquent sur les trois premiers types de

---

<sup>126</sup> Hollway (1996), p. 30

stratégies, lesquelles ont précisément pour point commun de produire leurs effets largement au-delà du champ où elles sont élaborées.

### *Les stratégies de légitimation : le cas de la science*

Le parti pris de ne considérer ici qu'un mode de légitimation ne saurait écarter d'autres moyens par lesquels la domination masculine tend à s'autojustifier. Dans ce sens, l'idéologie sexiste dans son ensemble, dont procèdent entre autres la religion, le mythe de l'amour romantique ou la pornographie, recèle autant de moyens de légitimer la subordination des femmes. Cependant, ce ne sont pas ces critères qui, en dernier lieu, pourront trancher sur ce qui constitue ou non une prétention valable à définir la place respective des femmes et des hommes dans la société. Si la légitimation de la domination masculine a pu longtemps s'appuyer sur la religion, celle-ci est aujourd'hui en perte de vitesse et ses discours ont tendance à s'essouffler. Il est en effet mal aisé aujourd'hui de faire admettre que les femmes doivent rester à la maison parce que Dieu en a décidé ainsi, cela fait vieux jeu : dans une société « moderne », il faut, par exemple, pouvoir prouver « scientifiquement » que leur absence du foyer est néfaste pour le « développement psychique » des enfants. Par conséquent, bien que différentes formes de légitimation coexistent à ce jour, il semble difficile de toutes les considérer au titre de stratégies, dans la mesure où une large suspicion prévaut quant à leur bien fondé.

Reste donc la science qui, il faut bien le constater, continue à déployer une infatigable imagination pour étayer la thèse d'un déterminisme biologique ou symbolique des différences de genre, des comportements sexuels et des statuts sociaux qui y sont liés. Dans ce sens, non seulement elle participe directement de la construction sociale du masculin en produisant de la connaissance à son sujet, mais son usage peut être à proprement parler, comme on le verra, une stratégie de reproduction de la domination masculine. Si certaines des explications scientifiques qui avaient cours au XIX<sup>e</sup> siècle pour rendre compte des différences sociales entre femmes et hommes nous semblent

aujourd'hui exotiques et risibles, lorsqu'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que si les techniques médicales ont certes évolué, la façon dont elles s'articulent avec les représentations sociales semble d'une étrange constance. L'état actuel des connaissances, dans le domaine médical comme en sciences sociales, ne permet plus guère de se fonder sur l'observation spontanée du corps pour expliquer les différences sociales entre femmes et hommes. Même lorsque cela se fait encore, une telle démarche apparaît rapidement suspecte et ses résultats peu convaincants. Il convient donc d'aller chercher ailleurs les raisons biologiques profondes de l'existence de deux genres humains, souvent là où on les attend le moins et où elles sont susceptibles de bénéficier d'une autorité scientifique digne de leur époque.

Cette « nature » à laquelle nous renvoient de nombreuses sciences pour expliquer les différences sociales entre femmes et hommes prend donc des formes très diverses selon les disciplines : poids des hémisphères cérébraux pour les neurobiologistes, élément nécessaire au développement de l'identité de l'enfant pour les psychanalystes, ou encore invariant « culturel » qui permet de rejeter dans la pénombre de l'invariance anthropologique des catégories qui pourtant se construisent et se reconstruisent ici sous nos yeux. Tout comme l'anthropologie, la psychanalyse a certes permis de comprendre que l'identité sexuelle n'est pas un donné initial et se construit en référence à des interactions et à des symboles, mais il n'en reste pas moins que cette construction est censée tendre nécessairement et comme « naturellement » vers une différenciation stricte d'avec l'autre sexe, créant ainsi « L'autre » tout court. Dans les théories traditionnelles que véhiculent bon nombre de psychanalystes et psychologues, l'attrance pour une personne de même sexe est d'ailleurs perçue comme un accident dans la construction de l'identité sexuelle, comme le rejet d'une différence prescrite et incontournable. Dans la critique que Foucault adresse à la psychanalyse, il montre comment celle-ci a précisément introduit le nouveau « dispositif de sexualité » dans le dispositif traditionnel de l'alliance, avec le double effet de conforter dans ses fondements l'invariant anthropologique que constitue la famille traditionnelle

(bourgeoise) hétérosexuelle et d'inscrire cette dernière sous la forme d'un impératif refoulé au plus profond de notre inconscience<sup>127</sup>. Or, c'est toujours sur une base matérielle, anatomique, que s'élaborent les nombreux symboles qui nourrissent cet inconscient psychanalytique. C'est un type de critique comparable que formule Monique Schneider lorsqu'elle relève que, face aux mutations actuelles des rapports de genre, la psychanalyse adopte une attitude figée dans le sens où elle « impose un système de références s'énonçant sur le mode anhistorique<sup>128</sup> ». En glissant ainsi du sexe biologique au genre, puis en décrivant celui-ci comme un repère normatif obligé, ces disciplines nous livrent encore souvent une conception figée des rôles féminins et masculins, proposant ainsi des discours rassurants qui contribuent sans doute à expliquer leur succès public. On comprend de ce fait leur incessant tiraillement entre la fidélité à une orthodoxie revendiquée et la nécessité de s'adapter aux valeurs sociales du moment, contrainte que la plupart des autres scientifiques peuvent se permettre d'ignorer beaucoup plus aisément.

Pour leur part, les sciences dites « dures » ont également une fonction importante dans la légitimation de la domination masculine, disposant d'une large autorité dans le champ scientifique et dans la société en général. A l'heure actuelle, les déterminismes génétique et hormonal relèvent souvent même du sens commun sans que les personnes non initiées ne puissent leur donner la moindre explication rationnelle, tout en étant pourtant intimement convaincues de leur effet sur leurs comportements. Comme on le verra avec les exemples qui suivent, chaque science, avec la méthode qui lui est propre, peut conduire à un essentialisme qui ne fait que retranscrire les représentations sociales dans un discours qui s'affiche pourtant comme descriptif et objectif. Ainsi ce constat que le biologiste Chandler Burr a pu formuler en 1996 : « Nous savons que le cerveau par défaut est féminin, et qu'afin de produire un cerveau *spécial*, – c'est-à-dire un cerveau mâle – et de développer un pénis au lieu d'un clitoris, un fœtus doit être exposé

---

<sup>127</sup> Foucault (1976), pp. 136-151

<sup>128</sup> Schneider (2000), p. 7

à la testostérone<sup>129</sup> », ce petit quelque chose de plus que les hommes se doivent toujours d'avoir. Si l'oestradiol, hormone soi-disant « féminine », est garant d'une nature éternelle, faut-il voir dans la testostérone le moteur de toute culture ? Il semble bien que les hormones aient remplacé, dans les représentations actuelles, les humeurs corporelles que sont le sang et le sperme<sup>130</sup> en tant que mythe légitimateur des rôles de sexe.

Avec les techniques modernes, les *gènes* deviennent également une cible privilégiée des biologistes et médecins qui entendent y localiser la cause ultime des variations comportementales de genre. Certaines théories génétiques cherchent en effet à inscrire les attitudes et les dispositions humaines dans la nature même des individus, en dehors de toute contingence sociale et historique, et donc comme une nécessité originelle de l'espèce humaine depuis ses origines les plus obscures. Or, ce qui est défini comme naturel, et a fortiori génétique, n'a par définition aucune raison d'être autre chose que ce qui est donné à l'observation ici et aujourd'hui. Les pratiques et les institutions sociales existantes s'en trouvent de la sorte autojustifiées, car elles traduiraient en quelque sorte l'état de « santé » d'une société qui a su s'organiser en harmonie avec son héritage biologique. La paléontologue Claudine Cohen relève à quel point sont lourds d'enjeux sociaux les débats actuels sur le rôle des femmes dans les sociétés préhistoriques, rôles qui apparaissent désormais bien moins « traditionnels » que les images, longtemps véhiculées par les manuels d'histoire, de Pénélopes poilues attendant patiemment dans leurs cavernes le retour triomphant de leurs chasseurs de maris<sup>131</sup>. Signe des temps, c'est peut-être entre les quatre murs des laboratoires scientifiques que se manifeste à présent l'héritage de l'évolutionnisme darwinien, de l'éthologie et de la sociobiologie. Ce sont là incontestablement de nouvelles armes données au « néo-naturalisme des

---

<sup>129</sup> cité par Löwy (2000), pp. 138-139 – c'est elle qui souligne

<sup>130</sup> voir Héritier (1996)

<sup>131</sup> Cohen (2003), pp. 151 sq.

sciences sociales<sup>132</sup> » et au modèle traditionnel de femme-nature / homme-culture qu'une partie de l'anthropologie nous a longtemps livré et nous livre encore.

Ce que nous enseignent les observations scientifiques et qu'il faut garder à l'esprit, c'est que cette « nature » si souvent invoquée pour justifier les éternels masculin et féminin est celle-là même qui pourtant nous donne à observer de nombreuses variations dans le développement des caractères sexués, et ce quelle que soit la façon dont on entend définir l'appartenance sexuelle d'un individu. Apparaît donc un décalage significatif entre les catégorisations scientifiques et sociales. D'un côté, on peut observer un continuum biologique (génétique et hormonal) qui va du caractère *mâle en excès* au caractère *femelle en excès* en passant par les dosages les plus fréquents de ces caractères, ainsi que par les modèles *hermaphrodites* et *pseudo-hermaphrodites*.<sup>133</sup> De l'autre côté, nos sociétés imposent littéralement une bicatégorisation stricte entre le féminin et le masculin qui sont censés, fût-ce par l'éducation forcée ou l'opération chirurgicale arbitraire, recouper exactement les catégories mâle et femelle, elles-mêmes pourtant déjà définies de façon arbitraire. On a donc à faire à une double construction sociale du sexe biologique et du genre. Cynthia Kraus illustre cette « construction symbolique du corps » par le fait que, face à des hésitations sur le sexe d'un bébé, les médecins se décident le plus souvent en fonction du sexe gonadique, lequel est pourtant celui qui offre la plus grande continuité dans ses expressions anatomiques, plutôt qu'en fonction du sexe génique qui est celui présentant le moins de variations. Cette « virilisation symbolique<sup>134</sup> », fortement dépendante des représentations sociales liées aux organes génitaux, semble trouver son équivalent psychanalytique dans la théorie freudienne qui centre le complexe de castration sur le phallus, symbole de puissance sexuelle et sociale, alors qu'était déjà bien connu le fait que l'organe de la fertilité se

---

<sup>132</sup> Devreux (2000), p.126

<sup>133</sup> Kraus (2000)

<sup>134</sup> *ibid.*, p. 209

situé au niveau des testicules<sup>135</sup>. Bon nombre de théories scientifiques prennent ainsi ancrage dans une vision masculine du monde qu'elles ont pour effet de renforcer et de reproduire.

Face à cette réalité du sexe biologique que la science nous fait apparaître comme un phénomène toujours plus complexe, échappant à l'évidence de l'observation spontanée et aux représentations sociales du féminin et du masculin, il est un autre élément de notre anatomie qui sert de point d'ancrage traditionnel aux théories médicales des différences de genre. Comme cela a été relevé plus avec le concept d'épigénèse, le *cerveau* est un organe dont la plasticité est extrêmement importante et dont la configuration s'établit de façon complexe en fonction de l'environnement dans lequel les individus évoluent. On comprend dès lors que, dans les représentations qui lui sont liées, il symbolise la frontière entre nature et culture et ouvre donc la voie à tous les fantasmes scientifiques. Chaque différence matérielle observable entre les individus étudiés est en effet sujette à un retournement d'interprétation au profit d'une différence biologique préexistante aux différences sociales<sup>136</sup>. Les représentations du cerveau ont en outre partie liée avec la notion d'intelligence, ce qui les rend d'autant plus malléables par la science qui trouve là un terrain favorable à la justification d'une domination masculine fondée sur une prétendue supériorité intellectuelle donnée par la nature, dans la lignée des travaux initiés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par le célèbre craniologue Paul Broca. Même si les analyses d'autopsies montrent depuis des décennies que la taille du cerveau ne détermine en rien les facultés intellectuelle d'une personne, l'exercice semble toujours séduire certain-e-s scientifiques, comme en témoigne une enquête réalisée dans l'armée des Etats-Unis qui conclut à une taille du cerveau plus grande et

---

<sup>135</sup> J'emprunte cette observation à Monique Schneider qui faisait en outre remarquer qu'on n'a jamais castré un chat en lui coupant le phallus

<sup>136</sup> Vidal (2005)

donc à un q.i. supérieur chez les officiers que chez les soldats, mais aussi chez les blancs que chez les noirs, et bien sûr chez les hommes que chez les femmes.<sup>137</sup>

Tous ces exemples, pour caricaturaux qu'ils puissent être, ne doivent cependant pas nous faire oublier que le lien entre discours scientifiques et représentations sociales revêt dans la plupart des cas une forme bien plus subtile. Rappelons en effet que la position sociale depuis laquelle on théorise a toujours une incidence sur la théorie elle-même, et que le lieu d'où on observe modifie nécessairement l'observation, si anodines et subtiles que puissent paraître les variations qui en résultent. Avec l'exemple médical suivant, Ilana Löwy illustre bien ce biais social tel qu'il a pu être mis en évidence par les recherches féministes: « Les chercheurs sont ainsi passés de l'image d'un œuf totalement inerte et passif, pénétré par un spermatozoïde mobile et actif, à celle d'une fertilisation appréhendée comme une interaction active et bilatérale entre la membrane de l'œuf et celle du spermatozoïde.<sup>138</sup> » Des spermatozoïdes en concurrence les uns avec les autres face à un ovule en attente de celui qui aura triomphé : on voit ainsi comment la symbolique de la représentation dominante s'immisce jusque dans les niveaux les plus microscopiques de l'explication du monde. La science se révèle alors en tant qu'enjeu de luttes sociales parmi d'autres, dont le but est l'appropriation de la connaissance et la légitimité du savoir. Le généticien Brian Sykes, qui s'est illustré récemment par sa théorie apocalyptique de la disparition programmée du chromosome Y, arrive donc à point nommé dans cette lutte pour relayer l'écho médiatique des thèses masculinistes sur le déclin de la masculinité : les femmes ont d'ores et déjà gagné.

---

<sup>137</sup> Vidal (2001), p. 77 (A noter toutefois que cette étude de 1992, réalisée par Philippe Rushton de l'université du Western Ontario, a été refusée par la revue *Nature*, mais en arguant simplement que l'échantillon militaire n'était pas représentatif de la population des Etats-Unis.)

<sup>138</sup> Löwy (2000), p. 141

L'androcentrisme qui considère le masculin comme le référent universel, origine et expression du culturel, a été abondamment documenté et critiqué. Une fois libérées de leur évidence naturelle, les catégories du masculin et du féminin apparaissent dès lors comme la parfaite adéquation entre un mode de pensée et un mode d'organisation sociale qui opposent de part en part les deux genres selon une logique dichotomique fondamentale actif/passif, haut/bas, public/privé, chaud/froid, jour/nuit, etc.<sup>139</sup> Leur complémentarité, loin de se limiter à la seule reproduction de l'espèce humaine, devient une condition nécessaire à la (re)production de l'ordre social. Tels les pôles magnétiques, femmes et hommes seraient donc comme préprogrammé-e-s pour s'attirer mutuellement et exclusivement, leur nécessaire différence garantissant ainsi la cohérence du monde social et de tous les éléments qui le composent. On comprend alors pourquoi cette représentation dominante se double d'un hétérocentrisme et légitime la hiérarchisation non seulement des genres, mais également des comportements sexuels selon le sexe des partenaires. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la création de la figure de l'« homosexuel », on a ainsi progressivement assisté à une biologisation de ce qui constituait une nouvelle pathologie somatique qu'il s'agira dès lors de soigner tout d'abord grâce à des greffes de gonades (ovaires ou testicules selon les cas), puis, au vu des résultats peu encourageants obtenus, par des traitements hormonaux non moins décevants<sup>140</sup>. Si le traitement hormonal des homosexuel-le-s ne saurait être envisagé à l'heure actuelle dans nos hôpitaux, bon nombre d'études et tests de laboratoire suggèrent que certaines blouses blanches sont prêtes à tout pour apporter un semblant de crédit scientifique à des représentations sociales dont elles semblent avoir du mal à se départir. Dans ce cadre, l'homosexualité remet à tel point en cause l'image de deux genres biologiquement fondés et dont la complémentarité assurerait l'harmonie du monde, que toute tentative de la décrire comme une anomalie génétique peut s'avérer fort rassurante, ce qui explique sans doute la forte médiatisation de certaines pseudo-découvertes « scientifiques ».

---

<sup>139</sup> voir notamment Bourdieu (1996) et Héritier (1996)

<sup>140</sup> Löwy (2001)

Que penser, par exemple, de cette étude, publiée récemment dans la prestigieuse revue scientifique *Nature*, qui entendait démontrer que le noyau de l'hypothalamus chez les homosexuels serait deux fois plus petit que chez les hétérosexuels, et dont on s'aperçoit par la suite que l'échantillon n'était constitué que d'hommes séropositifs<sup>141</sup> ? Cette dernière précision a certes fait l'objet d'une notification ultérieure, mais son impact sur le public fut bien moins décisif et on n'a pas fini de mesurer les effets de la rumeur initiale sur les représentations sociales. Que penser encore de cet article publié en 2000 dans la même revue et qui, observant une longueur de l'index inférieure à celle de l'annulaire chez les femmes homosexuelles comme chez les hommes hétérosexuels, en déduit une surexposition prénatale aux hormones mâles, ce qui traduit un acharnement à vouloir montrer que l'homosexualité est une disposition innée<sup>142</sup> ? Que penser enfin de cette revue d'endocrinologie qui nous apprend qu'un nombre particulièrement important d'homosexuels naîtraient en temps de guerre, ce qui serait dû à la baisse du taux d'androgènes (hormones soi-disant « masculines ») chez les foetus mâles en raison du stress important auquel sont exposées les femmes enceintes dans ces situation précises<sup>143</sup> ?

Dans tous les cas, ce qu'on semble vouloir montrer est que les hommes homosexuels empruntent les caractéristiques biologiques des femmes et que parmi ces dernières, celles qui ont des pratiques homosexuelles sont en somme biologiquement des hommes. Chaque genre retrouve ainsi sa place dans le juste ordre des choses et tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Sans doute nombre de scientifiques sont-ils/elles intimement convaincu-e-s qu'en poursuivant ce type de recherches, on pourra peut-être un jour démontrer que l'homosexualité n'est pas « contre-nature » et pensent ainsi

---

<sup>141</sup> article de Simon Le Vay daté de 1991 et relaté par Catherine Vidal (2005), p. 44

<sup>142</sup> Vidal (2001), p. 75. Elle relève en outre que de telles analyses tendent actuellement à se multiplier et mettent en cause la crédibilité de la démarche scientifique, rappelant la prétention du docteur Lombroso, au 19<sup>e</sup> siècle, de reconnaître les prostituées à la configuration de leurs orteils.

<sup>143</sup> article paru en 1983 et relaté in Lhomond (2000), p. 156

contrer les vieux préjugés qui faisaient de l'homosexualité une maladie psychique<sup>144</sup>. Mais en cherchant précisément à l'inscrire dans la nature, ces mêmes scientifiques tendent inconsciemment à reconstituer les catégories sociales de la domination. Davantage de communication entre les sciences naturelles et sociales pourrait se révéler bénéfique à cet égard. Pourtant, la biologie dispose de largement assez de ressources scientifiques pour réfuter ce type de découvertes, comme en attestent les démentis de Catherine Vidal présentés ici (et qui sont pour elles, comme elle aime à le préciser, un passe-temps à côté de son activité sérieuse de neurobiologiste). Mais la biologie se révèle par contre impuissante à maîtriser les effets médiatiques de ses hypothèses lancées ainsi dans la nature.

On comprend dès lors la dimension hautement idéologique et l'utilité politique des discours naturalistes en tant que moyens de réaction face aux importantes mutations que nous observons actuellement en matière de rapports sociaux de sexe. Ainsi en va-t-il du fameux « instinct maternel », parfait argument pour s'opposer à l'émancipation des femmes de la sphère domestique. Cette théorie bien connue trouve son pendant mâle dans celle qui, sur la base d'observations de laboratoire montrant un lien entre l'injection de testostérone et l'augmentation de l'agressivité chez certains animaux, en déduit que dans cette hormone particulière réside la cause explicative de l'agressivité masculine. Comme si les circonstances atténuantes sociales que l'on prête volontiers à

---

<sup>144</sup> Ces « préjugés » ne sont en fait pas si vieux. L'Organisation Mondiale de la Santé n'a en effet retiré qu'en 1993 l'« homosexualité » de la liste des maladies psychiques. On peut alors imaginer qu'il y a parmi les scientifiques une certaine mauvaise conscience qui subsiste à cet égard et que la recherche d'impossibles causes biologiques d'un comportement sexuel pourrait servir à conjurer. Dans le pire des cas, on aboutit à une tare physique, alors que dans le meilleur on a à faire à quelque chose qui est si bien inscrit dans la nature que chacun-e retrouve ainsi sa place, ce qui est sans doute fort rassurant. C'est bien la logique du panoptique qui est à l'œuvre ici. Il est significatif à cet égard qu'aucune recherche à ce jour n'ait porté sur le gène de l'hétérosexualité. Il faudrait en outre que les adeptes de ces recherches nous signalent ce qu'il advient de la bisexualité dans cette optique, alors qu'on sait qu'elle est un comportement bien plus répandu de l'homosexualité exclusive. Mais peut-être parviendra-t-on, à force de chercher, à mettre en évidence un gène pour l'« homosexualité fréquente », un autre pour l'« homosexualité occasionnelle », un autre encore pour l'« homosexualité du dimanche », et ce jusqu'à ce que tout le monde soit vraiment rassuré.

la violence des hommes (notamment quand elle se manifeste envers les femmes) n'étaient pas suffisantes, on va chercher dans la biologie la raison d'être de ce phénomène social qui apparaît dès lors comme naturalisé, naturel et donc inévitable, presque excusé d'avance.<sup>145</sup>

Si l'on entend donc échapper au piège ou à la tentation qui consistent à énoncer les différences pour mieux les ancrer, on se doit de toujours réhistoriciser les rapports sociaux de sexe et de sexualité, mais également les représentations qui y sont liées. Dans ce sens, adopter une démarche constructiviste semble moins susceptible de récupérations idéologiques que l'approche matérialiste qui, partant de l'observation prétendument objective et neutre du donné anatomique, ouvre la voie à toutes sortes de métaphores qui risquent bien de reproduire les représentations sociales en vigueur<sup>146</sup>. Or, c'est ce que font précisément bon nombre de psychanalystes et d'anthropologues. On rejoint ici le point de vue de Cynthia Kraus qui dénonce « la construction discursive des différences matérielles entre les sexes » et son « effet théorique qui abandonne à la *matière du sexe* ce qui échappe au constructivisme de genre »<sup>147</sup>.

Notre société, autant si ce n'est peut-être davantage même que toute autre, a produit une myriade de représentations sociales liées aux différences entre femmes et hommes, parfois des plus fantasques. Ce qui fait à la fois la force et le paradoxe des croyances actuelles, c'est bien qu'elles trouvent dans la science non seulement une alliée potentielle, mais également un moyen de propagation plus convaincant que tous les mythes jamais élaborés. Le corps est aujourd'hui l'objet d'un souci extrême, médicalisé, réifié et glorifié au point d'en faire parfois la raison et le sens ultimes de notre existence, comme en témoignent les nombreuses pratiques visant à le modeler à l'image des

---

<sup>145</sup> Comme le notait d'ailleurs Catherine Vidal, si la testostérone était vraiment le déterminant des comportements sociaux agressifs, tous les hommes violents seraient exceptionnellement velus (les officiers supérieurs devant selon cette théorie ressembler à des ours).

<sup>146</sup> Schneider (2000)

<sup>147</sup> Kraus (2000) p.190

représentations sociales. « J'ai un corps, donc je suis ». Dès lors, l'apparence de vérité que revêtent certains discours scientifiques, et notamment médicaux, contribue à donner sens à ce corps tant chéri ou tant haï. Ainsi, il est jusqu'à nos gènes et nos hormones qui nous apprennent à nous connaître en tant que personnes et à justifier notre place dans le monde et parmi les autres. Ce sont les réalités matérielles les plus intangibles et les plus infimes de notre organisme qui sont au fondement des cosmologies modernes.

Les manipulations scientifiques du sens commun qui, sous couvert d'objectivité, prennent appui sur des sentiments réellement et sincèrement vécus par les personnes concernées, ont pour effet d'occulter la longue et complexe construction sociale des désirs et des représentations au profit d'explications simplistes, lesquelles s'appuient sur la force redoutable de l'évidence et sont donc prêtes à être reçues par tout un chacun. Le discours ainsi proposé (ou plutôt imposé, au sens où « il en impose » de par son autorité scientifique) doit en effet toute son efficacité à ce qu'il est en parfaite adéquation avec les perceptions que les individus ont de leur propre corps et qu'il confirme nos attentes et nos désirs les plus profonds en les inscrivant dans la matérialité et l'intimité de notre être. Erving Goffman décrit bien cette osmose entre discours scientifiques et représentations sociales, lorsqu'il relève que « nous avons le sentiment que l'opposition mâle-femelle correspond à une division sociale fonctionnant en pleine harmonie et en accord réaliste avec notre héritage biologique, et qu'il s'agit là d'un élément qui ne peut être démenti, cas exceptionnel d'adéquation entre la compréhension spontanée de l'homme de la rue et les découvertes des laboratoires<sup>148</sup> ». Cette dynamique d'ajustement réciproque des structures objectives sur les structures cognitives, gagnant en évidence au fur et à mesure qu'elle s'impose à travers une forme de discours d'apparence scientifique, est un parfait moyen de « production de l'idéologie dominante » : « Les représentations dominantes s'objectivent continûment dans les choses et le monde social enferme de toutes parts, sous forme d'institutions, d'objets et

---

<sup>148</sup> Goffman (1977), p. 45

de mécanismes (sans parler des habitus des agents), de l'idéologie réalisée.<sup>149</sup> » De la sorte, la science peut devenir une arme politique d'une redoutable efficacité.

### *Les stratégies offensives*

Les stratégies offensives de reproduction de la domination masculine sont sans doute les plus connues car les plus évidentes, les plus spectaculaires et souvent les plus condamnées. Pour autant, cela ne signifie pas que le lien conscient soit établi systématiquement, et de loin s'en faut, entre les personnes qui sont à l'origine de ces actes et leurs effets structureaux en termes de rapports sociaux de sexe. Je les dénomme cependant « offensives » dans la mesure où les femmes en sont explicitement l'objet, ce qui constitue donc leur caractéristique commune.

### *La violence*

La première stratégie offensive est la violence des hommes à l'égard des femmes, dont Welzer-Lang considère qu'« elle est le mode premier de régulation des rapports sociaux de sexe dans la société française contemporaine »<sup>150</sup>. Tout autorise à affirmer, comme nous avons pu le voir au cours de ce travail, que le recours à la violence physique a d'autant plus de risques d'être exercé que l'asymétrie entre les prétentions égalitaires des femmes et l'inertie des habitus masculins est grande, et ceci *a fortiori* dans un contexte où l'institution centrale sur laquelle repose l'exploitation du travail et du corps des femmes, à savoir le mariage, n'a pas été substantiellement transformée. Dans ce sens, l'exercice de la violence peut être vu comme le signe de l'essoufflement d'une domination symbolique en manque de légitimation. Il est vrai cependant que la forte problématisation sociale à laquelle donnent lieu actuellement les violences (physiques et psychiques) à l'égard des femmes concoure à sa plus grande visibilité et rend de la

---

<sup>149</sup> Bourdieu & Boltanski (1976)

<sup>150</sup> Welzer-Lang (1996), p. 22

sorte difficile la comparaison objective avec les périodes précédentes. Ceci dit, il n'en demeure pas moins que les enquêtes sociologiques existantes, renforcées en cela par le travail de terrain d'un nombre croissant d'associations, donnent à voir un phénomène très présent aujourd'hui. De plus, et ce quelle que soit son importance relative, il convient de ne pas perdre de vue que malgré la condamnation dont fait l'objet aujourd'hui la violence à l'encontre des femmes, celle-ci reste largement encouragée socialement, notamment par la pornographie dont on sait qu'elle constitue un vecteur important de socialisation par lequel les jeunes garçon prennent « connaissance » du corps des femmes et de la sexualité<sup>151</sup>.

### *La pornographie*

La pornographie, qui est aussi une forme de violence (et pas seulement symbolique comme on le verra) est donc la deuxième stratégie offensive que je propose de prendre ici en considération. Contrairement à la violence quotidienne directe, dont on peut supposer qu'elle a toujours existé sous des formes plus ou moins tolérées ou condamnées, nous avons bien là à faire à un phénomène dont l'ampleur depuis une quarantaine d'années est sans commune mesure avec tout ce qui a pu être observé auparavant ou dans d'autres types de sociétés.

Dans ce domaine, le lien entre représentations et réalité est souvent très complexe<sup>152</sup>. La pornographie peut être en effet considérée comme une érotisation de la violence, à la fois expression et cause des violences et des discriminations infligées aux femmes dans notre société. Elle permet également la reproduction des clichés et des préjugés à leur égard et peut être à son tour génératrice de violences envers elles. Il existe de fait un rapport étroit entre les nombreuses violences infligées aux femmes et la façon dont ces dernières sont représentées dans la pornographie comme des objets voués au sexe et rien

---

<sup>151</sup> voir notamment Poulin (1998) et Welzer-Lang (1996), pp. 169-172

<sup>152</sup> MacKinnon (1987)

qu'au sexe, prêtes à s'offrir aux hommes à tout moment parce que constamment sous leur regard dominateur, et de ce fait tout logiquement « consentantes » aux yeux des agresseurs. Par ailleurs, il ne saurait être ici question d'isoler arbitrairement la pornographie des autres formes de représentation du corps des femmes (érotisme et publicités sexistes notamment), le tout formant un continuum de la sexualisation absolue du corps des femmes, corollaire de leur négation en tant que personnes libres et égales aux hommes dans l'espace public. La pornographie n'est par conséquent pas une simple représentation du fantasme des hommes destinée à satisfaire leur « instinct sexuel » d'une façon détournée et symbolique. Il faut y voir au contraire une expression de la domination masculine elle-même<sup>153</sup> qui trouve sa forme la plus accomplie dans la soumission pleine et entière au désir masculin symbolisé par le phallus, omniprésent et omnipuissant dans la pornographie (comme par ailleurs dans la psychanalyse).

La pornographie intervient en outre en tant qu'élément clé dans la construction de l'identité masculine, comme en témoignent les pratiques courantes d'échange de revues « x », les commentaires « avertis » en la matière qui sont susceptibles de procurer un certain profit symbolique, l'affichage de photos dans les lieux de socialisation masculins, fonctionnant comme autant de rites visant à prouver aux autres et à soi-même sa virilité, sa non-féminité. L'absence totale de représentation de l'homosexualité entre hommes, comparée à la survalorisation du lesbianisme, dans la pornographie masculine « non-spécialisée » constitue à ce titre un bon exemple de ce processus d'évacuation de tout ce qui pourrait être perçu comme étant « féminin ». La pornographie doit donc être également comprise comme un moyen servant à construire et à conforter dans ses bases l'institution sociale de l'hétérosexualité, consubstantielle de celle de l'inégalité des sexes et dans laquelle l'homosexualité masculine doit être invisible alors que l'homosexualité féminine doit demeurer sous le strict contrôle des hommes. De la sorte, les rituels virils centrés notamment sur la pornographie

---

<sup>153</sup> Poulin (1998)

fonctionnent comme une sorte d'antichambre du sexisme servant de lieu d'entraînement aux pratiques et attitudes discriminatoires à l'égard des femmes-objets, renforcés en cela par un continuum de représentations sexistes dans l'espace public qui ont pour effet de stimuler et d'exciter constamment le désir des hommes dans le sens d'une hétérosexualité phallique, pénétrante et dominante.

Le droit de propriété sur les femmes que les hommes se sont accordé s'étend jusqu'au corps même de celles-ci et prend donc son sens ultime dans le contrôle de leur sexualité. La pornographie est là pour nous le rappeler à chaque instant par sa célébration de la femme disponible et consentante qui « ne demande que ça », c'est-à-dire « qu'à être violée », alors même que les femmes acquièrent une autonomie de plus en plus large dans le sillage de la libération sexuelle. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le déferlement actuel de la pornographie ne saurait constituer, comme le pensent jusqu'à certaines féministes, un signe positif de l'émancipation des femmes par un transfert de leur exploitation dans l'ordre virtuel, sorte de retranchement cathartique d'une masculinité en pitoyable déclin. Le penser serait tout aussi aberrant que de voir dans la violence (dont la pornographie fait par ailleurs partie) le signe d'un aboutissement du féminisme. Il faut bien au contraire y déceler une stratégie offensive de réaction de la part des hommes visant à (ré)affirmer que « la » femme est un objet qu'ils entendent définir selon leur propre vision, objet qui apparaît aujourd'hui sous sa forme la plus dégradante magnifiée par la société néolibérale : un produit de consommation disponible sur internet. La place de la pornographie est dès lors à situer parmi d'autres enjeux de lutte sociale pour imposer une vision légitime du corps des femmes.

Quant au droit, qui est lui aussi une construction masculine, empreinte ici de morale puritaine, il considère la pornographie comme illicite lorsqu'elle est adressée à une personne de moins de 16 ans, lorsqu'elle met en scène « des enfants, des animaux ou des excréments humains » ou lorsqu'elle comprend « des actes violents », exception faite dans chaque cas des objets ou représentations ayant une « valeur culturelle ou

scientifique digne de protection »<sup>154</sup> Dans cette vision masculine du droit, la liberté d'expression (des hommes) passe avant la dignité des femmes. Mais il ne faut pas y voir un refus de reconnaître une telle dignité ; il s'agit bien là de l'effet de l'inconscient androcentrique qui commande un aveuglement généralisé quant au lien qui unit représentations sexistes et *sexisme*. Mais toute la question tient à ce que ce terme ne figure nulle part dans notre législation. Le sexisme ne fait pas problème : l'idéologie masculine dominante ne reconnaît que l'existence d'« inégalités » et de « discriminations ».

### *Le masculinisme*

Le masculinisme est entendu ici comme un mouvement de réaction au féminisme et qui se revendique comme tel. Je propose de le considérer au titre de stratégie offensive dans la mesure où les tenants de ces mouvements se posent eux-mêmes dans une logique d'affrontement, bien que non violent, avec des revendications égalitaristes dont ils estiment qu'elles sont allées trop loin, voire qu'elles ont placé les hommes en position de dominés.

Nés au Québec, là même où le féminisme a enregistré parmi ses avancées les plus décisives, les mouvements masculinistes sont présents aujourd'hui dans l'ensemble du monde francophone et au-delà. Derrière un discours de façade qui promeut une meilleure communication avec les femmes, se révèle en fait un registre réactionnaire, voire injurieux. Les revendications masculinistes gravitent autour de deux thèmes principaux. Le premier thème est la négation des violences faites spécifiquement aux femmes, accompagnée d'un discours sur les violences que celles-ci infligent aux hommes. Le second thème concerne la parentalité, et plus précisément la frustration de pères divorcés privés de la garde de leurs enfants, s'estimant victimes d'une injustice

---

<sup>154</sup> article 197 du Code pénal suisse

sociale. En outre, dans la logique masculiniste, l'émancipation des femmes est rendue responsable de tous les maux dont souffrent les hommes aujourd'hui<sup>155</sup>. Face à des avancées féministes perçues donc comme fondamentalement menaçantes, il s'agit de revaloriser une masculinité soi-disant en déclin.

Ces discours ont trouvé un écho social dépassant largement le cadre des milieux masculinistes à proprement parler. Dans la mesure où ils peuvent s'appuyer sur une vision dominante du monde et « faire croire que le féminisme avait pour objet les hommes et la haine des hommes, plaçant encore une fois les hommes au centre du monde<sup>156</sup> », ils ont largement contribué à discréditer le féminisme et ses revendications. Jouant sur la perte de repères identitaires de certains hommes consécutive au processus d'émancipation des femmes, ils peuvent se poser eux-mêmes en situation de victimes d'une injustice sociale. Disposant en outre d'un relais médiatique important, les discours sur la « crise de la masculinité » favorisent un apitoiement général sur le sort des hommes et contribue ainsi à redoubler l'invisibilité dans laquelle est tenue celles des femmes : « Les femmes souffrent, c'est naturel », relève Pascale Molinier qui, en passant, note que « le stress des cadres a fait couler plus d'encre ces dernières années que celui des caissières d'hypermarché<sup>157</sup> ». Car il faut bien le préciser, le succès dont bénéficie la victimisation des hommes est en fait l'expression d'un phénomène plus large de médiatisation de la *souffrance des dominants*, les masculinistes étant d'ailleurs eux-mêmes le plus souvent des hommes des classes moyennes et supérieures.

La grande difficulté ici tient à ce que l'incorporation de la domination chez les dominants produit en termes moraux une dé-responsabilisation individuelle et collective des hommes qui, dans un premier temps, ne peuvent souvent percevoir leur situation autrement que comme une souffrance directement imputable à des femmes dont ils ont

---

<sup>155</sup> Dupuis-Déri (2004), p. 70

<sup>156</sup> *ibid.*, p. 73

<sup>157</sup> Molinier (2003), p. 24

appris qu'elles sont là pour répondre à leurs besoins. C'est pour cette raison que les discours masculinistes, manipulant précisément cette souffrance subjective en la présentant comme une injustice sociale, peuvent trouver un ennemi tout désigné car il a un nom : c'est le féminisme. Qu'on pense alors au temps qu'il a fallu pour pouvoir montrer du doigt le patriarcat et à la difficulté qu'il y a encore à faire admettre jusqu'à son nom, et on ne peut qu'être frappé par la dissymétrie entre l'attention accordée aux prétentions des uns et des autres dans cette lutte sociale. A ce propos, Will Kymlicka fait remarquer que les revendications des dominants ne va pas sans poser d'importants problèmes en termes de légitimité politique : « Les hommes supposent que les femmes doivent satisfaire leurs exigences, c'est pourquoi ils ressentent une souffrance subjective chaque fois qu'on leur demande de partager les contraintes de la vie domestique. (...) Les oppresseurs ressentiront avec acuité toute diminution de leurs privilèges, tandis que les opprimés sont souvent socialisés de manière à ne pas ressentir leur oppression comme une souffrance subjective. Il s'ensuit que tenir la souffrance subjective comme le fondement d'obligations morales est une façon de rendre l'oppression invisible. »<sup>158</sup>

Les dominants peuvent alors, sans crainte de la contradiction, demander aux autres et notamment aux femmes de « s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins<sup>159</sup> », comme si ce n'étaient pas déjà leur vision de la réalité et leurs besoins qui définissent le mode d'organisation du monde social. Pour répondre à leurs besoins, précisément, les hommes peuvent aujourd'hui compter sur la bienveillance de la psychologie appliquée qui leur fournit toute une panoplie de conseils individuels et de thérapies de groupe, souvent importées du Québec. Les hommes s'y retrouvent entre eux pour parler de leurs soucis et donc des femmes, définissent entre eux les codes d'une « nouvelle masculinité » qui, au-delà des apparences, doit bien être comprise comme une manière d'établir un rapport aux femmes sans prendre en compte leurs attentes. Le travail de groupe ainsi mené prend souvent la forme d'une quête d'« authenticité » dans la

---

<sup>158</sup> Kymlicka (1999), p. 301

<sup>159</sup> comme l'annonce la page d'accueil du site internet [www.garscontent.com](http://www.garscontent.com)

masculinité, où il s'agit alors d'« entrer en résonance authentique avec son intériorité<sup>160</sup> », dans un langage essentialisant qui dispense les hommes de penser leur responsabilité en termes individuels et collectifs à l'égard des femmes. Quand bien même certains de ces mouvements se basent sur une analyse féministe de la construction du masculin, ils l'utilisent le plus souvent d'une manière décontextualisée des rapports sociaux de sexe pour souligner uniquement les contradictions que cela fait peser sur eux, ce qui leur permet de crier à la face du monde qu'il est décidément très dur d'être un homme aujourd'hui. Par conséquent, et quelles que soient les souffrances subjectivement vécues par certains hommes, ces groupes masculinistes conduisent à fortement dépolitiser les différentes causes sociales de leurs situations et à redoubler la dénonciation de l'ennemi numéro un : les femmes et le féminisme.

De tels groupes, constitués en réseaux internationaux, se sont formés dans la mouvance des groupes de parole initiés par le psychanalyste québécois Guy Corneau, figure emblématique du mouvement masculiniste. Le titre de son ouvrage à succès, « Père manquant fils manqué », donne une image assez fidèle de la façon dont certains thèmes clés du féminisme peuvent être retournés ici et présentés comme une menace pour l'avenir du genre masculin. Ici, entre hommes, tout est permis : les sanglots, l'affection, les embrassades, etc. Ces comportements sont même fortement encouragés par les thérapeutes car ils s'agit de faire « tomber les masques ». Il convient donc d'*apprendre* à pleurer, sans doute au bon moment et au bon endroit, mais jamais trop et si possible jamais pas assez. L'occasion est ainsi fournie de se plaindre et de se complaindre entre hommes, de se conforter dans le sort qui les unit face à des femmes qui les oppriment. Un film récemment produit en suisse romande en fournit une illustration particulièrement significative<sup>161</sup> : treize hommes de bonne facture sociale et en quête de sens métaphysique partent une semaine dans le désert, accompagnés d'un

---

<sup>160</sup> Philippe Rey, du Réseau Hommes Suisse Romande, interviewé dans le cadre l'émission radiophonique « Société Anonyme » (Couleur 3 – 9 mai 2005)

<sup>161</sup> *Le souffle du désert*, de François Kohler, XL Production, 2005

psychothérapeute et de l'équipe de production. La construction scénographique présente ce voyage sous la forme d'un parcours ascétique qui les mène à la recherche de leur « vraie » masculinité, dramatisé par un montage qui alterne vides intérieurs et paysages désertiques. Comme cela se passe le plus souvent dans la maison-des-hommes, les femmes sont absentes physiquement de ce jeu, mais omniprésentes symboliquement sous la figure de mères castratrices et de compagnes despotiques contre lesquelles ils ont l'occasion ici de se défouler largement. En soi, ces pratiques pourraient rester anecdotiques, et c'est sans doute moins dans le fonctionnement propre d'un tel groupe qu'il faut voir une réaction au féminisme, que dans la médiatisation dont jouit cette expérience « intime » et profondément narcissique<sup>162</sup>. Le film a en effet donné lieu à un accueil médiatique quasi unanimement élogieux, les journalistes étant vraisemblablement sous l'effet lénifiant d'une mise en scène qui les autorise à des métaphores telles que « tempête intérieure ». Cela autorise à penser que la souffrance des dominants continuera encore longtemps de faire parler d'elle.

En définitive, il ne s'agit pas ici d'affirmer que les groupes d'hommes, qui sont de plus en plus nombreux, sont tous l'expression d'une position offensive à l'encontre des femmes ou du féminisme. Mais force est de constater que dans la plupart des cas, de tels groupes constituent pour le moins des stratégies de contournement ou de diversion par rapport à la domination masculine et qu'ils peuvent donc avoir pour effet de concourir à sa reproduction, ne serait-ce que parce qu'ils mettent l'accent sur leurs problèmes et leurs soucis au détriment de la recherche de solutions concrètes et immédiates. Je ne m'attarderai pas plus loin ici sur les discours masculinistes, une analyse systématique de ceux-ci restant à entreprendre.

---

<sup>162</sup> En témoigne notamment cette scène du film où l'un des participants, largement encouragé par le thérapeute et soutenu par ses compagnons, crie à pleins poumons, les bras levés vers le ciel et le regard tourné vers le désert : « *Je crois en moi!* ». C'est peut-être cela, la « masculinité authentique ».

### ***Les stratégies de déplacement***

La question des stratégies de déplacement nous ramène au constat initial de ce travail, selon lequel il est courant aujourd'hui de souligner l'ampleur des changements qui ont affecté les hommes durant les dernières décennies. Pourtant, les recherches sociologiques et les revendications féministes n'en finissent pas de mettre en évidence les nombreuses inégalités qui continuent de caractériser les rapports entre femmes et hommes dans notre société. En dépit de leur insistance, les discours sur la « crise de la masculinité » peinent en effet à masquer que la domination masculine, pour sa part, est dotée dans la réalité d'une remarquable constance, et cela tient à ce qu'elle est étroitement imbriquée dans la structure capitaliste des rapports de production. Personne, cependant, ne peut nier que les hommes ont bel et bien changé, mais reste à savoir de quelle façon et dans quelle mesure. C'est là une question qui est éminemment politique, bien avant d'être sociologique.

Nous avons vu que chacun des champs sociaux qui font actuellement l'objet de revendications de la part des femmes a été constitué comme un espace masculin. Ce qui est par conséquent en jeu sous nos yeux, c'est premièrement la reproduction du pouvoir politique par la production d'hommes qui en contrôlent les institutions. C'est, deuxièmement, le contrôle des capitaux économiques générés par le travail professionnel. Troisièmement, il convient de s'assurer le monopole de la production d'un savoir et d'un capital culturel légitimes. Et quatrièmement se trouve aussi en jeu le monopole de l'appropriation légitime des biens symboliques qui s'expriment en termes de prestige et d'honneur. L'investissement dans chacun de ces enjeux repose sur la séparation préalable entre « sphère publique » et « sphère domestique », c'est-à-dire sur la division sexuelle du travail et donc sur la famille. A travers la socialisation masculine, il s'agit donc de défendre les privilèges masculins acquis au long du processus d'émergence de ces espaces sociaux. Cette socialisation a pour effet, *in fine*, de produire les dominants dont la société a besoin pour contrôler ses différentes institutions.

A ce stade, un paradoxe de taille s'impose à nous. Il est en effet facile d'observer que les hommes qui dirigent la société ne sont pas ceux qui correspondent le mieux aux normes et aux mécanismes de la masculinité telles que décrites ici, c'est-à-dire comme une manière de se différencier des femmes en produisant du féminin inférieur. Et pour cause : parmi les classes dirigeantes d'aujourd'hui, la virilité, dont on a vu qu'elle est le moteur de la socialisation des hommes dominants, n'a pourtant plus officiellement ses lettres de noblesse, de loin s'en faut. Prenant acte de ce fait, j'aurais certes pu entamer immédiatement ce travail en soulignant, comme beaucoup d'autres, que la masculinité d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois, que s'il y a des hommes machos, virils, il y en a d'autres plus ouverts et soucieux de l'émancipation de leurs consœurs. Ceci est une évidence, je ne la contredis pas. Mais, car il y a un mais, il apparaît que ce sont justement « les plus ouverts » des hommes qui ont sans doute le plus de chances objectives de devenir les plus dominants, c'est-à-dire d'accéder aux fonctions dirigeantes ou d'encadrement dans les différents champs sociaux ; ces dominants, précisément, qui sont ceux « qui font montre de bienveillance à l'égard des revendications identitaires des exclus ou des minorités, mais qui s'affranchissent simultanément de la responsabilité de leur sort<sup>163</sup> ». Comment ne pas voir, en effet, que les discours autorisés pour l'égalité et contre le machisme fleurissent précisément là où les postes clés sont noyautés par une élite masculine ? Dans cette dernière, c'est aujourd'hui le modèle prolétaire ou maghrébin d'une virilité décrite comme archaïque, souvent constitué par la figure des « jeunes des banlieues »<sup>164</sup>, qui sert de repoussoir aux discours masculins dominants, largement véhiculés par les médias. Or, telle qu'elle a été définie ici, la virilité ne peut plus être considérée comme la caractéristique d'un groupe d'hommes en particulier, dans la mesure où elle est une composante même de la masculinité. Le fait d'afficher ostensiblement les signes de sa virilité, d'arborer sa « mâlitude », ne revêt cependant pas la même signification selon l'origine sociale des

---

<sup>163</sup> Lorenzi-Cioldi (2002), p. 304

<sup>164</sup> voir Duret (1999)

individus, et peut même être dévalorisé dans les classes aisées. Par opposition, comme cela a déjà été signalé, la masculinité est ce qu'il reste aux hommes qui n'ont plus que leur sentiment de supériorité face aux femmes pour se sentir dominants et maîtriser quelque chose ou quelqu'un. Pierre Bourdieu relève justement à ce propos que « le culte de la virilité, c'est-à-dire de la rudesse, de la force physique et de la grossièreté bourrue, instituée en refus électif du raffinement efféminé, est une des manières les plus efficaces de lutter contre l'infériorité culturelle dans laquelle se rencontrent tous ceux qui se sentent démunis de capital culturel, qu'ils soient par ailleurs riches de capital économique, comme les commerçants, ou non. »<sup>165</sup>

Mais, à nouveau, cela ne signifie pas que la virilité soit l'apanage des classes peu éduquées : elle y trouve simplement son terrain d'expression le plus visible, le plus ostentatoire et le plus décrié, ce qui ne permet en aucun cas de faire l'économie d'une analyse des formes de virilité des classes moyennes et dominantes, lesquelles formes se cachent souvent sous la neutralité des pratiques individuelles, expression d'un « essentialisme personologique<sup>166</sup> » qui trompe jusqu'aux sciences sociales elles-mêmes. Ceci contribue alors à masquer les formes émergentes de la virilité dominante qui sont pourtant au principe de toutes les autres formes de masculinités, tout comme la figure du *conquistador* avait contribué à la transformation de la masculinité des colonisés. Pascale Molinier a récemment observé, de façon fort pertinente pour notre propos, que la *rationalisation économique* pourrait bien représenter le principe qui détermine les formes que prend la virilité parmi les classes dirigeantes.<sup>167</sup> Dans ce cadre, licencier des employé-e-s ou leur annoncer la décision de leur licenciement prise par un-e autre constitue sans doute le mode le plus abouti de la virilité dans la mesure où il ne se perçoit pas comme tel. Le modèle hégémonique contemporain de l'homme compétitif et global crée nécessairement ses modèles périphériques, les laissés pour

---

<sup>165</sup> Bourdieu (2001), p. 148

<sup>166</sup> Lorenzi-Cioldi (2002) p. 54

<sup>167</sup> Molinier (2004)

compte de la course aux profits matériels et symboliques, qui contribuent en retour à l'alimenter<sup>168</sup>. Le *conquistador* d'aujourd'hui est donc bien le *manager*. J'entends ici, par manager, non pas une catégorie socioprofessionnelle, ni les personnes qui pourraient entrer dans cette catégorie, mais bien une production idéologique propre à la pensée libérale et néolibérale qui peut s'incarner à des degrés divers chez les individus.

Il semble en effet qu'un « homme nouveau » soit en cours d'élaboration dans les discours et les représentations dominantes et soit en train de déployer des effets bien réels sur la construction des identités individuelles en général et de genre en particulier. Appréhender cette nouvelle figure masculine est une tâche difficile, car elle commence tout juste à prendre forme, même si ses contours apparaissent aujourd'hui de plus en plus clairement. Des recherches anglo-saxonnes ont montré dès les années 90 le lien qui existe entre la masculinité hégémonique et la figure du manager<sup>169</sup>, entendu ici comme un individu parfaitement autonome, entrepreneur non seulement de sa propre carrière, mais de sa propre vie. Celui-ci est en quelque sorte l'expression la plus aboutie du processus par lequel le capitalisme a cherché à façonner des individus qui intériorisent ses propres mécanismes de fonctionnement et reproduisent ainsi par eux-mêmes l'exigence d'une accumulation illimitée du capital au profit de quelques uns, avec l'illusion de la liberté et de l'autodétermination. On peut ainsi voir dans cette figure du manager l'expression d'une *prophétie auto-réalisée*, qui parvient à créer performativement un individu dorénavant placé de plus en plus face à sa seule responsabilité individuelle dans une société « nouvelle » et prétendument dépourvue de frontières et de hiérarchie : une « société de l'information ». Boltanski et Chiapello le définissent ainsi : « Le manager est l'homme des réseaux. Il a pour qualité première sa mobilité, sa capacité à se déplacer sans se laisser arrêter par les frontières – qu'elles soient géographiques ou qu'elles dérivent des appartenances professionnelles ou culturelles –, par les écarts, hiérarchiques, par les différences de statut, de rôle,

---

<sup>168</sup> Connell (2000)

<sup>169</sup> voir notamment Collinson & Hearn (1996)

d'origine, de groupe, et à établir un contact personnel avec d'autres acteurs, souvent très éloignés socialement ou spatialement. »<sup>170</sup>

Ceci est rendu possible aujourd'hui par la généralisation de la *norme d'individualisation* qui est elle-même le reflet d'une idéologie à la fois bourgeoise et masculine étant parvenue à imposer sa vision du monde comme légitime aux yeux du plus grand nombre ?<sup>171</sup> Fabio Lorenzi-Cioldi en tire toutes les conséquences lorsqu'il constate que « l'idéologie dominante exige que l'on soit d'abord considérés comme des personnes à part entière et ensuite seulement, accessoirement et suite à une décision prise en toute liberté, comme les membres d'un groupe<sup>172</sup> », ce qui finit par donner « l'image d'une société où se côtoient une multitude de personnes qui se sont librement associées<sup>173</sup> ». Il poursuit : « Mais cet essentialisme personologique, convoité par tous, n'est entériné que par les dominants. Il ne peut jamais l'être aussi complètement par les dominés. Le recours à la personologie remplit un rôle facilitateur majeur dans la perpétuation des inégalités sociales. »<sup>174</sup> Ernesto Bertarelli aurait sans doute beaucoup à nous apprendre sur ce point.

Les managers apparaissent donc comme les chargés d'exécution des missions les plus ingrates du capitalisme, ses caporaux en quelque sorte, et qui pour ce faire sont aussi ceux qui doivent investir la plus grande croyance dans ses enjeux. L'*authenticité* est par conséquent l'une des injonctions principales qui s'adressent à lui : il s'agit en effet pour

---

<sup>170</sup> Boltanski & Chiapello (1999), p. 123

<sup>171</sup> A ce propos, la sociologie, et non seulement celle des rapports sociaux de sexe, se trouve actuellement face à un défi normatif lourd de conséquences, qui consisterait à commettre l'erreur que la psychologie sociale a pour sa part identifiée depuis longtemps comme l' « erreur fondamentale d'attribution », laquelle consiste précisément à ne pas prendre toute la mesure de ce que la « norme d'internalité » doit à l'attrait irrésistible l'idéologie dominante. (voir notamment Lorenzi-Cioldi, 2003, pp. 150 sq.)

<sup>172</sup> Lorenzi-Cioldi (2002), p. 54

<sup>173</sup> *ibid.*, p. 177

<sup>174</sup> *ibid.*, p. 54

lui de venir un « leader authentique », ce qui ne va pas sans rappeler les discours masculinistes analysés plus haut. La recherche de l'authenticité doit par conséquent être comprise ici comme une forme de déni du monde social qui consiste à se forger un idéal du moi recherchant avant tout en lui-même les ressorts de sa personnalité et de son action, et qui est en même temps une scotomisation des rapports objectifs de pouvoir et des injustices qu'ils engendrent, qu'il s'agisse des rapports de production ou des rapports sociaux de sexe. L'homme du désert et le manager ont donc ceci en commun qu'ils sont tous deux des agents bien rôdés, l'un par la psychologie appliquée, l'autre par la théorie managériale, de la domination masculine et capitaliste. Cette fonction sociale des discours sur l'authenticité est tout particulièrement bien analysée par Lorenzi-Cioldi : « La quête de l'authenticité procède d'un accord tacite sur l'idée que le seul état d'identité désirable est le soi personnel, unique et différent de tous les autres. *Celui-ci ne peut être poursuivi qu'en mettant à distance un collectif qui assume l'aspect d'une foule d'individus anonymes, interchangeables et en dernier ressort méprisables.*<sup>175</sup> » Il s'ensuit que les sciences sociales (et la philosophie) ne peuvent s'atteler à une reconstruction de la notion d'authenticité<sup>176</sup> sans courir l'immense risque de se laisser prendre dans le discours et l'idéologie mêmes que leur position normative – affichée ou cachée – les amène à condamner.

Il se trouve en outre, et cela a son importance, que la demande d'authenticité considérée ici a été tout d'abord le fait des mouvements de contestation du capitalisme dans les années 60, et que cette demande a été ensuite récupérée et détournée, d'une façon que Boltanski et Chiapello ont remarquablement bien analysée, par ce qu'ils nomment « le nouvel esprit du capitalisme »<sup>177</sup>. Cependant, les auteurs ne prennent pas en compte, tout au long de leur ouvrage, ce qui constitue pourtant l'une des transformations fondamentales qui a caractérisé la période de transition qu'ils étudient, à savoir

---

<sup>175</sup> *ibid.*, p. 283 – je souligne

<sup>176</sup> Boltanski & Chiapello (1999), pp. 549-552

<sup>177</sup> *ibid.*, pp. 529-576

précisément l'accès des femmes à des postes de responsabilité dans les structures du capitalisme, ou du moins leur prétention à y accéder. Dans l'analyse minutieuse qu'ils font des mouvements critiques du capitalisme, le féminisme n'apparaît jamais comme l'un d'entre eux, alors même qu'il a fourni les éléments théoriques parmi les plus décisifs et les revendications sociales sans doute les plus radicales dans le sens de sa transformation, voire de sa destruction<sup>178</sup>. Il se trouve pourtant que le discours managérial, en même temps qu'il a fait siennes les exigences d'authenticité et de nivellement des hiérarchies, a intégré tout un lexique jusque là connoté comme féminin. Tandis que le leader est devenu « authentique », le management devenait aussi « émotionnel » et « intuitif ». De plus, même s'il est psychiquement structuré d'une manière remarquablement narcissique, le manager – toujours entendu comme une figure idéal-typique – doit bien travailler avec des « autres », hommes comme femmes, ces dernières faisant leur arrivée dans un milieu qui n'avait pas précisément été prévu pour elles.

Je tiens à préciser ici, et c'est un point d'importance, qu'en critiquant le concept de « management émotionnel », à aucun moment je ne prétends que l'émotion serait absente du travail des managers, ce qui ne ferait que reconduire une dichotomie essentialiste qui place les hommes du côté de la rationalité et les femmes de celui des émotions. Or les managers, et les hommes en général, ont bien des émotions, mais elles tendent, « toutes choses égales par ailleurs », et ce par leur socialisation, à être *dirigées* et *exprimées* dans un sens différent de celles des femmes. Michael Roper, suivant en cela les observations d'Arlie Hochschild, fait remarquer à ce sujet que les managers sont peut-être même les individus effectuant le plus intense travail émotionnel, fût-ce dans un cadre bureaucratique, dans la mesure où leur identité personnelle tend à se confondre avec leur identité professionnelle.<sup>179</sup> Cela peut s'expliquer, comme nous l'avons vu, par

---

<sup>178</sup> Peut-être cela tient-il à ce que les auteurs considèrent que le capitalisme « n'a plus partie liée avec la famille ». (p. 569)

<sup>179</sup> Roper (1996), p. 21

le fait que le travail du manager requiert de sa part une identification totale avec son activité professionnelle et donc avec les intérêts qu'il sert. Ce qui a changé, dès lors, ce n'est pas le fait que le manager a ou n'a pas d'émotions, mais c'est le fait qu'on le dise avec insistance, sans par ailleurs que les émotions qu'on lui accorde dans ces discours correspondent à la réalité.

Nombre de qualités féminines sont donc aujourd'hui largement valorisées et encouragées chez les managers, et Pascale Molinier observe à ce sujet une « *féminisation des critères d'évaluation* »<sup>180</sup>. Il pourrait s'agir là à première vue d'une injonction proprement schizophrénique dans une société où les normes dominantes demeurent largement masculines. Mais le paradoxe que j'avais soulevé n'est en fait qu'apparent, pour autant qu'on considère, et c'est ce que je me propose de faire ici, que les discours actuels sur la féminisation des hommes et de la société sont significatifs d'une tentative de récupération du féminisme par l'ordre patriarcal. Par un effet de détournement de la critique féministe selon laquelle les hommes sont « trop machos » ou « trop virils », tandis que les bureaucraties sont critiquées comme « trop rationnelles », s'est opérée dans un même mouvement, bien qu'obéissant à deux logiques différentes, une double stratégie de déplacement vers le « manager émotionnel » et le « monde en réseau »<sup>181</sup>. Sous la pression du féminisme, devant composer avec des femmes présentes là où ils n'étaient pas habitués à les voir, on peut donc faire l'hypothèse que les hommes ont élaboré des stratégies propres à assurer, tout en concédant une certaine partie du terrain, la préservation de leurs privilèges matériels et symboliques.

Deux exemples, sans rapport direct avec le management, peuvent servir à illustrer ici plus largement un tel mécanisme de déplacement en matière de rapports sociaux de sexe. Ils sont très simples, mais par leur simplicité même ils pourraient avoir une valeur

---

<sup>180</sup> Molinier (2004) p. 27

<sup>181</sup> Boltanski & Chiapello (1999), pp. 597 sq.

paradigmatique et nous permettre de mieux comprendre de quoi il s'agit. Je pense en premier lieu à la façon dont les jeunes hommes, dans les années 80 pour autant que je m'en souviens, ont commencé à porter une boucle d'oreille, ornement féminin qui aurait été encore impensable quelques années plus tôt, mais qui est devenu rapidement le signe distinctif d'une masculinité affirmée. Il s'agissait bien d'une seule boucle d'oreille, et non pas deux, ce qui aurait été perçu comme une marque de féminité. De plus, les garçons de mon entourage, pour un temps du moins, se devaient de la porter à l'oreille gauche, car la porter du côté droit aurait mené à être soupçonné d'entretenir des doutes sur son identité sexuelle et à rectifier assez rapidement le tir. Il y a donc dans ce cas reproduction de la différence de genre, tout en la déplaçant, et il importe de connaître les codes de ce déplacement, se tenir à jour en quelque sorte des nouveaux standards masculins, sous peine de sanction.

Le second exemple concerne les larmes. Pleurer est devenu quelque chose de « beau » pour les hommes. Ce qui est tout d'abord frappant avec cette injonction, présente notamment dans les milieux masculinistes comme nous l'avons vu, c'est qu'elle est en totale opposition avec les règles de la *maison-des-hommes* qui font passer les pleurnichards pour des « filles ». Et progressivement, le fait de pleurer se trouve valorisé chez les hommes. Mais chez quels hommes ? Et dans quelles circonstances ? Contrairement à ce qu'affirment certains pour donner à penser que les hommes se seraient féminisés, répondant ainsi à des attentes féministes largement diffusées parmi les femmes, on pourrait y voir plutôt une forme d'appropriation soigneusement codifiée d'une pratique qui, si elle ne se fait pas dans les règles de l'art, demeure connotée comme féminine. Il ne s'agit en effet pas pour les hommes de pleurer n'importe comment et dans n'importe quelles circonstances. D'ailleurs ne parle-t-on pas d'un homme qui « sait pleurer », qui a su « apprendre à pleurer » ? Le journal télévisé du soir peut notamment constituer, pour les hommes politiques, ce moment clé où il faut « savoir pleurer », avec pour effet d'attirer sur soi cette compassion généralisée qui est

une forme de soutien aux dominants<sup>182</sup>. On le voit, les déplacements des différences de genre impliquent une nouvelle codification que seuls les hommes ayant déjà satisfait aux critères de virilité sont en mesure d'assimiler pleinement. Ceux qui auraient le malheur de pleurer trop souvent et de façon trop spontanée ne pleureraient pas « virilement » et seraient toujours susceptibles d'être accusés de sensiblerie ou autres faiblesses.

Cela ne signifie pas pour autant qu'une telle stratégie s'élabore de façon consciente. Au contraire, tout incite à penser que la nature des nouveaux profits acquis dans ces circonstances échappe en bonne partie à la compréhension immédiate de ceux qui les obtiennent et de ceux qui se les voient refuser. Le parallèle avec la manière dont Boltanski et Chiapello rendent compte des stratégies de déplacement dans les entreprises se révèle fort intéressant à ce sujet :

« En début de séquence, lorsque les déplacements semblent hétéroclites, fortuits, locaux, le succès de ceux à qui ils profitent peut apparaître, aux yeux des intéressés eux-mêmes, comme relativement mystérieux. Leur réussite choquante à laquelle s'opposent les échecs incompréhensibles de ceux qui tardent à mettre en œuvre les nouvelles recettes, peuvent être mises sur le compte de circonstances ou de singularités psychologiques (...). Mais à mesure que ces réussites (ou ces échecs) s'avèrent durables, l'intuition de ce dont est faite la réussite de ceux qui se sont convertis à temps commence à se former dans la conscience des acteurs en concurrence pour la formation du profit et, par voie de conséquence, à être formulée et à être échangée (...). »<sup>183</sup>

Si on suit cette logique, bien qu'elle n'ait pas du tout été décrite pour rendre compte des transformations des pratiques masculines, on a là cependant une représentation assez fidèle de ce qui y régit l'élaboration de nouveaux codes et de nouveaux principes de légitimité. Par conséquent, l'habitus masculin se constituant par la définition/expulsion du féminin, il apparaît que les stratégies masculines de déplacement se font selon un

---

<sup>182</sup> voir à ce sujet Molinier (2003), pp. 22-26

<sup>183</sup> Boltanski & Chiapello (1999), pp. 601-602

mécanisme qui tend lui aussi à reproduire, tout en la déplaçant sous les effets de la lutte des femmes, la différence des genres.

C'est pourquoi les hommes des groupes dominants peuvent se permettre de jouer, sans crainte du ridicule ou de la dévalorisation, avec les codes du masculin en vigueur et y incorporer des éléments du féminin aussitôt déplacés. La maîtrise de ces codes n'appartient, du moins dans un premier temps, qu'à eux qui les ont élaborés, leur permettant de cette façon de marquer leur différence avec la masculinité des groupes situés plus bas sur l'échelle sociale, laquelle sera alors largement décriée comme « traditionnelle » ou « macho ». Cela ne signifie pas cependant que le modèle prolétaire de la masculinité corresponde à une quelconque « masculinité authentique », même s'il ne faut pas perdre de vue que les corps et les comportements ainsi façonnés sont aussi en partie déterminés par les impératifs du système de production et constituent en ce sens un rapport matériel à la nécessité. C'est donc en partie par rapport à cette nécessité que les hommes dominants peuvent marquer leur distance et donner ainsi l'impression de mieux répondre aux revendications des femmes. En retour, ce même mécanisme peut permettre à certains hommes des classes les plus défavorisées de se sentir valorisés précisément en s'opposant à un modèle qu'ils percevront comme « trop efféminé », ne serait-ce que parce qu'il n'y a pas de place pour tout le monde dans les strates dirigeantes de la société et qu'il sera toujours plus facile d'être un homme (à défaut d'en être « un vrai »), que de siéger dans un ministère ou de diriger une entreprise multinationale. Un tel mécanisme peut en définitive être formalisé par celui de la *distinction*, par lequel Pierre Bourdieu a analysé la reproduction des goûts culturels légitimes des classes dominantes en réponse à l'apparition d'une « culture de masse »<sup>184</sup>. Dans les paragraphes qui suivent, je chercherai à démontrer que ce mécanisme s'applique particulièrement bien à une analyse de la reproduction de la domination masculine.

---

<sup>184</sup> Bourdieu (1979)

C'est en fait la logique universelle des groupes sociaux, que la psychologie sociale a également contribué à mettre en évidence, qui est à l'œuvre ici. Les hommes doivent sans cesse marquer leur différence (ou leur supériorité, ce qui revient au même) par rapport aux femmes, mais celles-ci ne constituent pas un groupe fixe et immuable. Il s'agit donc à la fois de construire la différence et de la maintenir par le principe de distinction. Dans cette perspective, le masculin se définit donc par opposition au féminin, mais ce dernier n'est pas un socle stable et durable sur lequel les hommes seraient incités à construire leurs identités une fois pour toute comme en négatif. Le féminin est profondément évolutif, incitant les hommes à se redéfinir, à se distinguer des femmes selon des modalités sans cesse changeantes, en fonction notamment des pressions et des attentes qui émanent des femmes depuis une trentaine d'années. Si, à bien des égards, on peut parler d'une masculinisation des femmes qui se manifeste notamment par le port du pantalon, l'incorporation militaire ou la participation active à la concurrence professionnelle qui sont autant de formes d'accession à un universel revendiqué, on peut plus difficilement parler d'une féminisation des hommes, dans la mesure où le principe de distinction qui sous-tend les stratégies masculines a pour effet de déplacer la différence de genre à leur profit et de rendre impossible aux hommes d'intégrer le féminin « du moment » dans la construction psychique de leurs identités individuelles. Car tant que ce mécanisme fonctionne, ils disposeront toujours d'une longueur d'avance dans cette course en avant, laquelle produit en outre dans le même temps un refoulement dans l'inconscient de ce qui a été ainsi expulsé. On pourrait alors dire que féminin et masculin, dans cette logique, sont toujours différents d'eux-mêmes, ou que les hommes sont toujours « autre chose qu'eux-mêmes » pour adopter une formulation derridienne. C'est aussi ce qu'expriment les deux passages suivants de Pierre Bourdieu, extraits de *La Distinction* :

« La dialectique du déclassé et du reclassé qui est au principe de toutes sortes de processus sociaux implique et impose que tous les groupes concernés courent dans

le même sens, vers les mêmes objectifs, les mêmes propriétés, celles qui leurs sont désignées par le groupe occupant la première position dans la course et qui, par définition, sont inaccessibles aux suivants puisque, quelles qu'elles soient en elles-mêmes et pour elles-mêmes, elles sont modifiées et qualifiées par leur rareté distinctive et qu'*elles ne seront plus ce qu'elles sont* dès que, multipliées et divulguées, elles seront accessibles à des groupes de rang inférieur. (...)

Ce qui implique que l'ordre établi à un moment donné du temps est inséparablement un ordre temporel, un *ordre des successions*, chaque groupe ayant pour passé le groupe immédiatement inférieur et pour avenir le groupe supérieur (on comprend la prégnance des modèles évolutionnistes). Les groupes en concurrence sont séparés par des différences qui, pour l'essentiel, se situent *dans l'ordre du temps*. »<sup>185</sup>

Si cette logique vaut pour la lutte qui oppose les femmes aux hommes, il convient ici de relever qu'il existe aussi une course interne et spécifique au groupe dominant qui redéfinit ainsi sans cesse les enjeux et la nature des profits qui, en retour, permettront de légitimer leur domination sur les femmes, ne serait-ce que par le jeu de la séduction. Les jeunes hommes hétérosexuels sont cependant contraints de faire des projets de vie dans lesquels les femmes (leurs amies, épouses ou futures épouses) sont des individus dont les attentes à leur égard ont largement gagné en exigence depuis quelques décennies. Pourtant, comme nous l'avons vu, la socialisation masculine continue de tendre vers la possession et la domination de celles-ci. Le mécanisme de la distinction se trouve ainsi renforcé, chez les hommes des classes dominantes tout particulièrement, par ces nouvelles attentes que les femmes des mêmes classes ont développé avec les transformations récentes des rapports sociaux de sexe. Tout porte donc à penser que les hommes hétérosexuels qui se veulent « modernes » ou « égalitaires », sentant plus ou moins inconsciemment que leurs chances objectives sont considérablement amoindries de pouvoir établir une relation durable avec une femme attachée aux valeurs traditionnelles de la féminité et qui pourvoira à leur entretien domestique, ont ajusté leurs pratiques de manière à répondre à ces attentes. Et cet ajustement peut notamment prendre la forme d'une « féminisation ». Ce qui n'empêche en rien qu'une fois la

---

<sup>185</sup> Bourdieu (1979), p. 183 – c'est l'auteur qui souligne

relation de couple stabilisée, les modèles soi-disant « traditionnels » de la masculinité (et de la féminité) puissent se révéler d'une étonnante actualité et ressurgir précisément là où on ne les attendait pas, les protagonistes étant dans ce cas en quelque sorte rattrapés par leur socialisation respective.

La « féminisation » des hommes peut donc être comprise comme une stratégie de déplacement visant à s'assurer, dans ce cas par la séduction, l'accès à des femmes dont ils savent qu'elles leur échapperont s'ils adoptent une attitude trop ouvertement « macho » ou « virile ». Cela, par ailleurs, ne veut pas dire que ces mêmes hommes, dans des cadres sociaux différents (entre hommes tout particulièrement, ou dans l'entreprise face à d'autres femmes), ne puissent pas avoir des comportements plus conformes au modèle « traditionnel », parfois même dans ce qu'il a de plus réprouvé. En effet, un homme n'affiche pas le même type de masculinité dans son club de sport qu'auprès de sa petite amie, surtout s'il cherche à la séduire. Cela montre encore une fois, si besoin était, que les masculinités doivent être utilisées aux pluriel, même pour un seul individu, sous peine de sacrifier à nouveau au mythe de l'« essentialisme personologique<sup>186</sup> » par lequel les dominants tendent à se présenter sous leur meilleur jour et à occulter les rapports de domination dont ils bénéficient. Il convient par conséquent de tenir compte à la fois, dans une perspective spatiale, des contextes d'actualisation des dispositions acquises et, dans une perspective temporelle, de ce que Bourdieu a identifié comme l'effet d'*hysteresis* des habitus : Chez certains hommes, en effet, les transformations sociales récentes ont été assimilées assez rapidement et sont déjà inscrites dans leurs habitus, donc potentiellement actualisables, alors que chez d'autres, leurs dispositions restent ajustées à un état des rapports sociaux de sexe antérieur aux revendications féministes. Voici comment Bourdieu décrit ce mécanisme, s'agissant ici des titres scolaires :

---

<sup>186</sup> Lorenzi-Cioldi (2002), p. 54

« (...) on imagine aisément que les détenteurs de titres dévalués sont peu portés à apercevoir (chose, en tout cas difficile) et à s'avouer la dévaluation de titres auxquels ils sont fortement identifiés à la fois objectivement (ils sont pour une grande part constitutifs de leur *identité sociale*) et subjectivement. Mais le soucis de sauver l'estime de soi qui incline à s'attacher à la *valeur nominale* des titres et des postes ne parviendrait pas à soutenir et à imposer la méconnaissance de cette dévaluation s'il ne rencontrait la complicité de mécanismes objectifs, dont les plus importants sont l'hysteresis des habitus qui porte à appliquer au nouvel état du marché des titres des catégories de perception et d'appréciation correspondant à un état antérieur des chances objectives d'évaluation et l'existence de marchés relativement autonomes où l'affaiblissement de la valeur des titres scolaires s'opère à un rythme moins rapide. »<sup>187</sup>

Le parallèle ici avec le marché de l'éducation trouve certes ses limites, mais il permet néanmoins de mettre en évidence un mécanisme du même ordre qui pourrait bien régir le marché matrimonial. Contrairement au cas du système éducatif qui est très contrôlé, les « marchés relativement autonomes » sont dans le cas de la construction du masculin plus nombreux, comme notamment la maison-des-hommes où certains hommes pourront trouver des stratégies de « fuite » et des compensations relatives qui les valoriseront dans leur masculinité. Il n'en demeure pas moins que les difficultés d'ajustement de certains hommes aux attentes nouvelles des femmes sont propres à générer des souffrances caractéristiques des dominants, et en cela elles sont toujours susceptibles de céder aux sirènes des discours masculinistes qui tendent à les conforter dans le modèle dominant. Et l'injonction paradoxale de la féminisation des hommes, même lorsqu'elle est mal maîtrisée, pourra toujours servir, notamment en faisant montre de sa sensibilité, à favoriser la plainte et, par là, à renforcer la compassion face à cette souffrance.

Le mécanisme de la distinction masculine, tel que décrit ici, n'est pas seulement mis en œuvre à l'échelle des relations interpersonnelles. Si le féminin se trouve incorporé chez les hommes en même temps qu'il est déplacé pour maintenir le principe de différence, il

---

<sup>187</sup> Bourdieu (1979), pp. 157-158 – souligné par l'auteur

est aussi mis en discours, comme nous l'avons vu, par les théories managériales qui présentent la société, les entreprises et les managers comme féminisés. Ce déplacement discursif procède par conséquent aussi de la légitimation, étant donné qu'il donne à croire que la société, tout comme les hommes, se serait réorganisée en fonction des revendications féministes. Or, c'est précisément dans les milieux sociaux qui ont le plus fortement développé cette idée d'une féminisation que les femmes, en chair et en os, rencontrent le plus d'obstacles pour s'y faire une place. Cependant, et malgré ces obstacles, la légitimation ainsi mise en œuvre se trouve largement renforcée par le fait qu'un certain nombre de femmes des classes moyennes et supérieures (une petite minorité en réalité) semblent parfaitement trouver leur place dans cette nouvelle configuration idéologique, séduites par un discours propre à satisfaire leurs aspirations féministes et à leur présenter un « monde en réseau » qui pourrait paraître à première vue taillé sur mesure pour elles.

Mais si on y regarde bien, les compétences à mobiliser pour être reconnue dans ces réseaux professionnels ne sont pas précisément les plus répandues. Comme le soulignent elles-mêmes les membres du réseau W.I.N. (Women's International Networking<sup>188</sup>), dont le « forum global » s'est tenu l'année dernière à Genève, « la femme W.I.N. typique est culturellement *aware*, a un état d'esprit international, est bien éduquée, désireuse d'apprendre et réceptive aux nouvelles technologies.<sup>189</sup> » Mais elle ne saurait pour autant abandonner les caractéristiques traditionnelles attribuées à la féminité : « Elle veut une famille, des défis personnels et professionnels. (...) Elle compte sur les valeurs féminines : elle est authentique et fait preuve de compassion. ». Réseaux ou pas, le cumul des tâches semble donc avoir de beaux jours devant lui, sauf si on a les moyens de s'offrir les services d'une aide domestique, ce qui est sans doute le cas pour ce qui concerne les femmes en question.

---

<sup>188</sup> [www.winconference.net](http://www.winconference.net)

<sup>189</sup> texte figurant sur la brochure officielle du réseau

D'après ce réseau toujours, il appartiendrait même aux hommes de s'adapter à cette nouvelle configuration dont les femmes seraient à la fois les instigatrices, les dépositaires naturellement « authentiques » et les premières bénéficiaires : « L'homme W.I.N typique souhaite mieux comprendre comment les femmes sont en train de créer de nouvelles normes dans la vie sociale, économique et culturelle. Il n'a pas peur d'être minoritaire et souhaite être partie prenante dans la formation de ce nouveau paradigme émergent qui lui profite aussi. » Cela ressemble à une curieuse inversion de la réalité, dès lors qu'on sait que ce sont en très grande majorité des hommes qui sont à l'origine de la reconfiguration idéologique qui s'est opérée dans les années 90 à travers la littérature managériale<sup>190</sup>, selon laquelle le monde fonctionnerait désormais en réseaux caractérisés par une féminisation des rôles et un aplatissement des hiérarchies. Les calculs froids, rationnels et bureaucratiques auraient ainsi cédé leur place aux « leaders authentiques ». On peut donc comprendre que les femmes qui trouvent leur compte dans cette représentation du monde forgée par les dominants aient un intérêt à le légitimer par un type de discours qui donnent à croire que ce nouveau capitalisme bénéficierait avant tout aux femmes parce qu'il aurait su intégrer « leurs » valeurs.

En définitive, par l'intermédiaire de l'idéologie féminisée du réseau, des compétences développées dans la sphère domestique sont ainsi appelées à être mobilisées dans le monde professionnel. Mais il serait naïf de perdre de vue qu'une fois la transposition effectuée, l'objectif final reste bel et bien l'accumulation du capital et donc la réalisation du profit : « Des salariés émotionnellement mobilisés génèrent des clients mobilisés et pas seulement fidèles », telle est l'une des *10 clés du management émotionnel*, du nom d'un ouvrage célèbre et célébré. Dans ce sens, les « réseaux professionnels » peuvent être compris comme un nouveau moyen d'exploitation des nombreuses personnes (femmes et hommes) ne disposant pas des compétences pré-requises (et inégalement

---

<sup>190</sup> comme en atteste le corpus managérial analysé par Boltanski & Chiapello (1999), pp. 646-650

distribuées socialement) pour y accéder, avec pour effet de les tenir à l'écart d'un monde toujours plus concurrentiel.

« (...) Cette forme particulière de lutte des classes qu'est la lutte de concurrence est celle que les membres des classes dominées se laissent imposer lorsqu'ils acceptent les enjeux que leur proposent les dominants, lutte *intégratrice* et, du fait du handicap initial, *reproductrice* puisque ceux qui entrent dans cette sorte de course poursuite où ils partent nécessairement battus, comme en témoigne la constance des écarts, reconnaissant implicitement, par le seul fait de concourir, la légitimité des buts poursuivis par ceux qu'ils poursuivent. »<sup>191</sup>

Face à ce qu'il faut bien considérer comme une tentative de récupération du féminisme par le capitalisme, dont procède le « féminisme » libéral, il paraît urgent de renouer avec un mode de revendication hérité des années 60 et qui cherche non seulement à lutter *dans* le capitalisme, mais aussi et surtout *contre* lui. Car si la réalité impose certes de composer avec lui, ce n'est pas en acceptant d'entrée les enjeux qu'il impose que des changements substantiels dans la répartition du pouvoir entre les sexes pourront être escomptés. Dans une certaine mesure, je veux dire jusqu'à un certain point seulement, les enjeux imposés par la domination masculine sont en effet consubstantiels de ceux qu'impose le capitalisme par la division sexuelle du travail entre sphères domestique et professionnelle. Cela signifie que dans une certaine mesure également, les intérêts objectifs liés à la reproduction ou à la subversion de ces deux formes d'organisation sociale sont liés entre eux. Pour ma part, n'étant pas particulièrement dominé ni dans l'un ni dans l'autre de ces ordres, je crois donc pouvoir me permettre ces remarques sans peur de paraître imposer ma vision de la lutte des sexes ou des classes.

---

<sup>191</sup> Bourdieu (1979), p. 185 – souligné par l'auteur

## CONCLUSION

Parvenu au terme de ce travail sur la construction sociale du masculin, je dois constater que j'aurais tout aussi bien pu lui donner pour titre « *la construction masculine du monde social* », tant la société dans laquelle nous vivons est façonnée par les représentations des hommes et organisée en fonction de leurs intérêts. La remise en cause de ces derniers est souvent vécue comme insupportable par les hommes, habitués qu'ils ont été depuis si longtemps à ce que les services des femmes leur soient légitimement dus.

Il existe pourtant aujourd'hui un décalage manifeste entre la façon dont les hommes sont socialisés et les nouvelles attentes sociales face auxquelles ils se trouvent placés de la part des femmes. Cette inadéquation partielle entre l'habitus masculin et les nouvelles représentations de la masculinité favorise sans aucun doute l'expression du *ressentiment*, entendu comme le *retour du refoulé* dans son acception psychanalytique aussi bien qu'historique. Il en résulte comme un retour d'image qui peut être la source de profondes insatisfactions et d'une violence à leur égard, et qui est au principe des différents types de stratégies développées par les hommes en fonction de leurs positions sociales mais aussi de leurs parcours de vie respectifs. Le *refoulé* dont il s'agit ici est à comprendre précisément comme l'expulsion du féminin qui jalonne tout le parcours de socialisation masculine et qui place les hommes dans une situation proprement contradictoire, si ce n'est intenable pour certains, lorsqu'il convient d'affronter l'image que la société attend d'eux. Cette contradiction revêt pour notre propos une double face : celle d'un homme qui se doit d'être un égal des femmes dont il a pourtant constamment appris à être le supérieur tant symboliquement que matériellement, et celle qui est imposée par la nouvelle figure de la masculinité hégémonique : un homme toujours maître de lui et du monde qui l'entoure, et qui ne pourra s'en prendre qu'à lui s'il échoue. Ce modèle-ci s'impose par ailleurs également aux femmes.

Dans sa réalité, et quoi qu'en disent les discours en vogue, la période que nous traversons est caractérisée par une radicalisation des valeurs, masculines s'il en est, de compétitivité et de productivité. Le modèle hégémonique de la masculinité caractérisé par le *manager* exerce une pression sur l'ensemble des masculinités périphériques et place les femmes dans une situation encore plus contradictoire. Dans les pays du nord, cette pression se traduit dans une compétition guidée par les enjeux d'employabilité et d'entrepreneuriat, et cela dans un contexte de rareté croissante de la ressource principale qu'est le travail. A la radicalisation des valeurs masculines hégémoniques correspond une radicalisation des masculinités périphériques qui s'exprime dans le sud, notamment à travers le phénomène de l'islamisme, mais aussi dans les populations immigrées. Une enquête récemment réalisée en Russie, dans un pays qui connaît ces bouleversements socio-économiques comme à l'accélération, montre la grande difficulté qu'ont les hommes des classes les plus défavorisées à faire face à ces injonctions contradictoires, pouvant mener à de véritables stratégies d'autodestruction, notamment ici par la surconsommation d'alcool.<sup>192</sup>

L'accès des femmes aux sphères masculines contribue à accroître la pression sur la concurrence entre hommes, et tout porte à penser que la *maison-des-hommes* constitue un lieu clé où s'organisent des stratégies de reproduction de la domination masculine. Comment, dès lors, penser la contre-réaction sans prendre en compte cette structure globale des rapports sociaux ? Dans son article *Les habits neufs de la domination masculine*, François de Singly remarquait déjà, il y a plus de dix ans, que « tout se passe comme si la renégociation du rapport entre les sexes s'était opérée sur le dos des milieux populaires<sup>193</sup> ». On le voit aujourd'hui d'une façon particulièrement inquiétante, notamment avec le nombre croissant de femmes de ménage et de travailleuses du sexe délocalisées à l'échelle de la planète pour remplir le vide laissé par l'ascension sociale

---

<sup>192</sup> Ashwin & Lytkina (2004)

<sup>193</sup> De Singly (1993) p. 59

de quelques femmes privilégiées<sup>194</sup> qui occupent des positions sociales leur permettant d'adopter les standards masculins en vigueur. La traite mondiale des femmes par des proxénètes qui trouvent en occident un marché juteux constitue un autre exemple de ce dont le capitalisme est capable à ce stade de son développement. Ces situations, à elles seules, pourraient illustrer la vacuité d'une certaine forme actuelle de promotion de l'égalité des sexes qui entend faire aboutir une cause féministe revisitée en ciblant un accès favorisé des femmes aux échelons supérieurs de la hiérarchie économique et politique tout en se gardant bien de remettre en cause la structure genrée du marché du travail divisée arbitrairement entre sphères domestique et professionnelle.

Tout indique que la structure des rapports sociaux de sexe s'est davantage déplacée qu'elle ne s'est véritablement infléchie. Quels changements peut-on alors promouvoir pour faire en sorte que les hommes et les femmes tendent vers une véritable égalité ? Agir sur le niveau institutionnel est sans doute le seul levier politique qui permet d'imposer des changements à la fois radicaux et réalistes qui puissent agir en retour sur les niveaux individuel et symbolique des rapports de genre, tout en évitant les dérives moralistes qui caractérisent l'action centrée sur la dimension individuelle, de même que les tentations révolutionnaires de l'action symbolique. Dans cette perspective, la division sexuelle et internationale du travail devrait faire l'objet de toutes les attentions, car sa remise en cause est une condition nécessaire à tout projet égalitaire, féministe notamment. Des solutions porteuses, bien que modestes, existent dans les pays du nord de l'Europe qui ont su adapter leurs institutions, comme par exemple par l'octroi d'un congé parental de longue durée pour les pères comme pour les mères. Réduire massivement le temps de travail, instaurer un revenu de base inconditionnel, abroger le mariage hétérosexuel en ouvrant la filiation à toutes et à tous, sont autant de moyens d'action dont l'ambition a pour égale celle du projet féministe.

---

<sup>194</sup> Hochschild (2004)

Peut-on dès lors attendre des hommes, groupe dominant, qu'ils contribuent à l'érosion de leur propre domination ? Répondre *a priori* par la négative serait oublier que tout pouvoir, pour asseoir sa domination, doit à la fois maintenir l'opposition entre les groupes et masquer les oppositions au sein de chaque groupe. La domination masculine crée donc nécessairement des dominés au sein même du groupe dominant. Il n'y a pas un pouvoir qui opprime les femmes et un autre qui opprime les hommes « efféminés » ou « homosexuels ». Ces formes d'oppression sont les facettes d'un même pouvoir qui impose aux individus de se fondre dans l'ordre du genre et qui, toutes choses égales par ailleurs, confèrera toujours un avantage relatif aux individus qui ont été socialisés comme membres du groupe dominant. Cela ne signifie pas pour autant que les intérêts des un-e-s se résument à ceux des autres, mais tout au moins qu'une collaboration dans la revendication sociale, et dans la production de connaissances sur les mécanismes de la domination, est nécessaire.

Si ces conclusions, toutes provisoires qu'elles sont, peuvent donner l'impression de s'écarter de la stricte problématique des rapports sociaux de sexe et de complexifier ce qui pouvait paraître à une question *a priori* simple, je pense pour ma part que c'est là une nécessité théorique et pratique liée au fait même que le genre est une catégorie transversale aux rapports sociaux pris dans leur globalité (c'est-à-dire aujourd'hui à l'échelle de la globalisation) et dont il faut savoir tirer toutes les conséquences au risque d'occulter des phénomènes indispensables à leur bonne compréhension, ce qui montre à la fois la difficulté de traiter scientifiquement les rapports entre femmes et hommes et l'ampleur de la tâche sociale qui reste à réaliser. Face à celle-ci, la société – et la sociologie – sont aujourd'hui prises de vitesse par l'incroyable capacité dont dispose l'idéologie masculine et néolibérale à se réaliser et nous imposer de nouvelles manières de voir le monde et de nous définir *nous-mêmes*.

\* \* \*

## Bibliographie

Sarah ASHWIN & Tatyana LYTKINA (2004), « Men in Crisis in Russia. The Role of Domestic Marginalization », in : *Gender and Society*, Vol. 18, Nr. 2, April 2004, pp. 189-206

Luc BOLTANSKI & Eve CHIAPELLO (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Ed. Gallimard

Pierre BOURDIEU (1963), « La maison ou le monde renversé », in : *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, 2000, pp. 61-82

Pierre BOURDIEU & Luc BOLTANSKI (1976), « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1976, no 8/9 ; pp. 4-73

Pierre BOURDIEU (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, éd. de Minuit

Pierre BOURDIEU (1980), *Le Sens Pratique*, Paris, éd. de Minuit

Pierre BOURDIEU (1984), *Questions de sociologie*, Paris, éd. de Minuit

Pierre BOURDIEU (1998), *La domination masculine*, Paris, éd. du Seuil

Pierre BOURDIEU (2001), « Vous avez dit populaire ? » in : *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, éd. Fayard, p. 148

Philippe BURRIN (2004), *Ressentiment et apocalypse. Essai sur l'antisémitisme nazi*, Paris, Ed. du Seuil

Judith BUTLER (2002), *La vie psychique du pouvoir*, éd. Leo Scheer, (éd. orig. anglaise 1997)

Claudine COHEN (2003), *La femme des origines*, Berlin, Herscher

David L. COLLINSON & Jeff HEARN (1996), *Men as Managers, Managers as Men. Critical Perspectives on Men, Masculinities and Managements*, London, Sage Publications

Robert CONNELL (1987), *Gender and Power*, Stanford University Press

Robert CONNELL (1995), *Masculinities*, University of California Press, Berkeley

Robert CONNELL (2000), « Masculinités et mondialisation », in : Welzer-Lang (2000), pp. 195-219

Christophe DEJOURS (2000), « Le masculin entre sexualité et société », in : Welzer-Lang (2000), pp. 263-289

Christine DELPHY (1998), *L'ennemi principal. 1. Economie politique du patriarcat*, éd. Syllepse, Paris

François DE SINGLY (1993), « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, Novembre 1993

Anne-Marie DEVREUX (1992), « Etre du bon côté », in : CREA - Centre de Recherche et d'Etudes Anthropologiques, *Des hommes et du masculin*, Presses Universitaires de Lyon, p.146-164

Anne-Marie DEVREUX (1997), « Des appelés, des armes et des femmes : l'apprentissage de la domination masculine à l'armée », in : *Nouvelles Questions Féministes*, Vol.18, No.3-4, p. 49-78

Anne-Marie DEVREUX (2000), « Sociologie contemporaine et re-naturalisation du féminin » ; in : D. Gardey & I. Löwy (2000), pp. 125-135

Eric DUNNING (1986), « Le sport, fief de la virilité : remarques sur les origines sociales et les transformations de l'identité masculine », in : Elias & Dunning (1986), pp. 367-392

Francis DUPUIS-DÉRI (2004), « Féminisme au masculin et contre-attaque masculiniste au Québec », in : Revue *Mouvements*, no. 31, janvier-février 2004

Pascal DURET (1999), *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF

Norbert ELIAS & Eric DUNNING (1986), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Arthème Fayard

Georges FALCONNET & Nadine LEFAUCHEUR (1975), *La fabrication des mâles*, Paris, éd. du Seuil

Michel FOUCAULT (1976), *Histoire de la sexualité. Tome 1: La volonté de savoir*, Paris, éd. Gallimard

Michel FOUCAULT (1984), *Histoire de la sexualité. Tome 2 : L'usage des plaisirs*, Paris, éd. Gallimard

Delphine GARDEY & Ilana LÖWY (2000), *L'invention du naturel : Les sciences et la fabrication du masculin et du féminin*, Ed. des Archives contemporaines, Paris

Maurice GODELIER (1982), *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Librairie Arthème Fayard

Maurice GODELIER (2001), « La sexualité est toujours autre chose qu'elle-même », in : *Esprit*, No. 273, Mars-Avril 2001, pp. 96-104

Erving GOFFMAN (1977), *L'arrangement des sexes*, Paris, éd. La dispute, 2002

Colette GUILLAUMIN (1992), *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, côté-femmes éditions

Jürgen HABERMAS (1985), *Après Marx*, A.Fayard, Collection « Pluriel », Paris  
(éd. orig. 1976)

Jeff HEARN (2004), « From hegemonic masculinity to the hegemony of men », in :  
*Feminist Theory*, Vol. 5, Nr. 1, April 2004, pp. 49-72

Françoise HERITIER (1996), *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, éd.  
Odile Jacob

Arlie HOCHSCHILD (2004), « Le nouvel or du monde. Suivi d'un entretien de  
l'autrice, réalisé et traduit par Laurence Bachmann », *Nouvelles Questions Féministes*,  
Vol. 23 No.3, octobre 2004

Wendy HOLLWAY (1996), « Masters and Men in the Transition from Factory Hands  
to Sentimental Workers », in : David L. COLLINSON & Jeff HEARN (1996),  
pp. 25-42

Heather J. HÖPFL (2003), « Becoming a (Virile) Member : Women and the Military  
Body », in : *Body & Society*, Vol. 9(4), Sage Publications, pp. 13-30

Cynthia KRAUS (2000), « La bicatégorisation par sexe à l'“épreuve de la science” », in  
D. Gardey & I. Löwy (2000), pp. 187-213

Will KYMLICKA (1999), *Les théories de la justice. Une introduction*, Paris,  
La Découverte

Brigitte LHOMOND (2000), « Nature et homosexualité. Du troisième sexe à  
l'hypothèse biologique », in. D. Gardey & I. Löwy (2000), pp. 153-158

Fabio LORENZI-CIOLDI (1994), *Les androgynes*, Paris, Presses Universitaires de  
France

Fabio LORENZI-CIOLDI (2002), *Les représentations des groupes dominants et  
dominés*, Presses Universitaires de Grenoble

- Ilana LÖWY (2000), « Universalité de la science et connaissances “situées” » ;  
in D. Gardey & I. Löwy (2000), pp. 137-150
- Ilana LÖWY (2001), « La lente émancipation du sexe social » ; in : *La Recherche (hors-série) no 6* ; novembre 2001 ; pp. 20-24
- Catharine MacKINNON (1987), « Francis Biddle’s Sister : Pornography, Civil Rights and Speech », in : *Feminism Unmodified - Discourses on Life and Law*, Cambridge (Mass.), 1987, pp. 168-174
- Daniilo MARTUCCELLI (2004), « Figures de la domination », in *Revue française de sociologie*, no.45-3, pp. 469-497
- Nicole-Claude MATHIEU (1991), *L’anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, côté-femmes éditions
- Nicole-Claude MATHIEU (1999), « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Les Temps Modernes*, no. 604, pp. 286-324
- Dominique MEDA (2000), « Les femmes peuvent-elles changer la place du travail dans la vie ? », *Droit social*, mai 2000
- Pascale MOLINIER (2003a), *L’énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*, Paris, éd. Payot & Rivages
- Pascale MOLINIER (2003b), « Préhistoire d’amour », in : *Travail, Genre et Sociétés*, no. 10/2003, pp. 181-187
- Pascale MOLINIER (2004), « Déconstruire la crise de la masculinité », in : *Revue Mouvements*, no. 31, janvier-février 2004, pp. 24-29
- Pascale MOLINIER & Daniel WELZER-LANG (2000), « Féminité, masculinité, virilité », in : Hirata, Laborie, Le Doaré & Senotier, *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, p.71-76

George L. MOSSE (1996), *L'image de l'homme. L'invention de la virilité moderne*, coll. Agora, Ed. Abbeville, Paris

Sherry B. ORTNER (1974), « Is Female to Male as Nature is to Culture », in : M. Zimbalist Rosaldo & L. Lamphere, *Woman, Culture and Society*, Stanford University Press, pp. 66-87

Michelle PERROT (2004), « Les intellectuelles dans les limbes du XIX<sup>e</sup> siècle », in : Nicole Racine & Michel Trebitsch (dir.), *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*, Paris, éd. Complexe, pp. 101-111

Richard POULIN (1998), « La pornographie comme faire-valoir sexuel masculin », in Welzer-Lang (1998), pp. 51-77

André RAUCH (2000), *Crise de l'identité masculine 1789-1914*, Hachette-Littérature, éd. Pluriel

Fenneke REYSOO (2002), « La construction sociale de la masculinité à Mexico », *Nouvelles Questions Féministes*, Vol.21 No.3, éd. Antipodes

Michèle RIOT-SARCEY (1995), « Pouvoir, domination, regard sur l'histoire », in : *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, Colloque international de recherche, EPHESIA, éd. La Découverte, pp. 477-481

Michael ROPER (1996), « "Seduction and succession" : Circuits of homosocial desire in management », in Collinson & Hearn (1996), pp. 210-226

Gayle RUBIN (1975), « The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex », in: Rayna R. Reiter, *Toward an Anthropology of Women*, New York/London, Monthly Review Press

Monique SCHNEIDER (2000), *Généalogie du masculin*, Paris, Aubier

Joan SCOTT (1988), « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Cahiers du GRIF*, printemps 1988, p.125-153

Paola TABET (1998), *La construction sociale de l'égalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan

Paola TABET (2004), *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan

Barrie THORNE (1993), *Gender Play : Girls and Boys in School*, Rutgers University Press, New Brunswick / New Jersey

Catherine VIDAL (2001), « Quand l'idéologie envahit la science du cerveau » ; *La Recherche (hors-série) n° 6* ; novembre 2001, pp. 75-79

Catherine VIDAL & Dorothee BENOÎT-BROWAEYS (2005), *Cerveau Sexe & Pouvoir*, Paris, éd. Belin

Daniel WELZER-LANG (1994), *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*, VLB éditeur

Daniel WELZER-LANG (1996), *Les hommes violents*, Indigo & Côté-femmes éditions, Paris

Daniel WELZER-LANG (2000), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail

Daniel WELZER-LANG (2004) (dir.), *Les hommes en changements. Actes du séminaire européen sur les résistances masculines aux changements (Toulouse, les 20-21 février 2004)*, Université de Toulouse le Mirail, Association Les Traboules